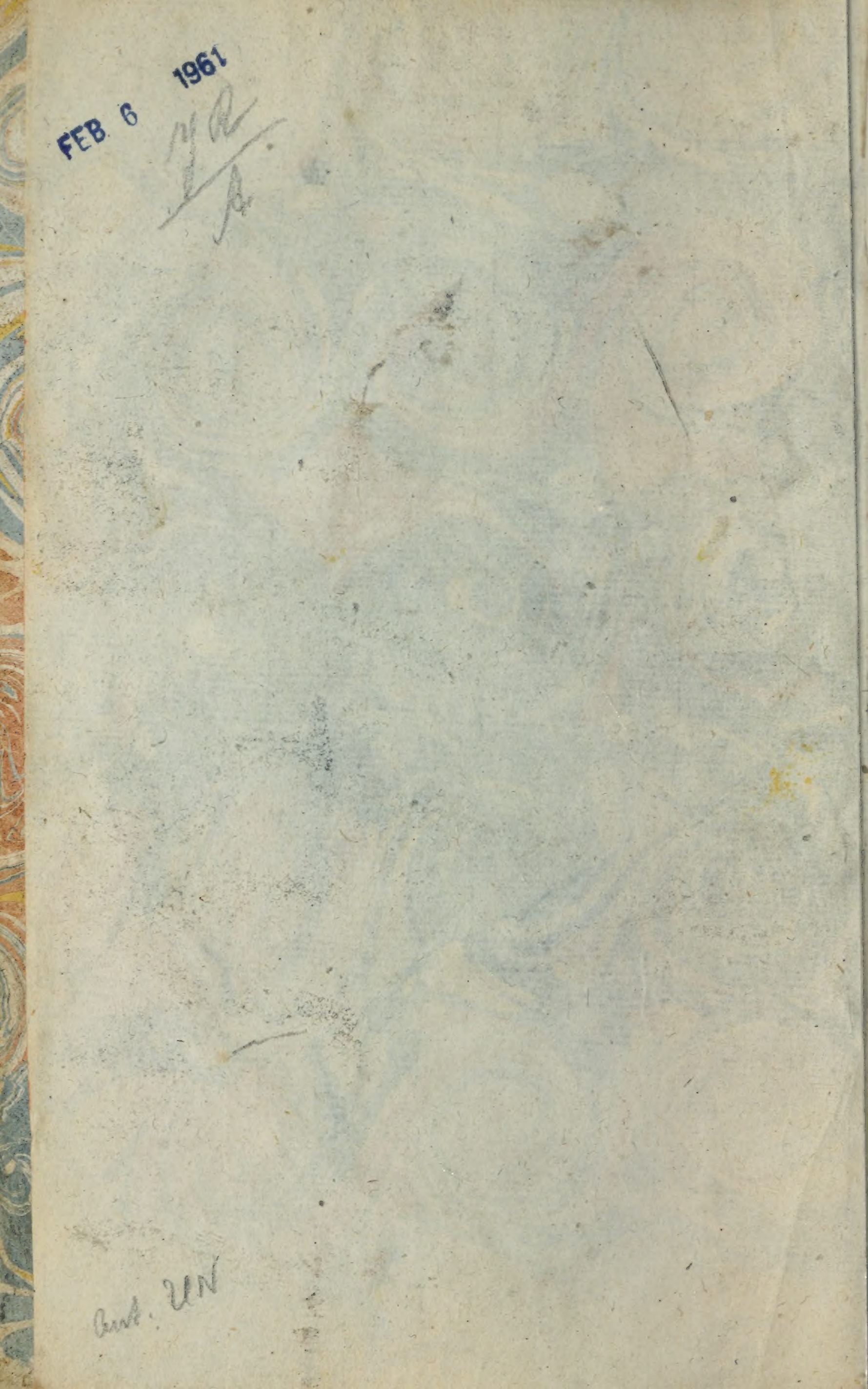








FEB 6 1961

HISTOIRE DU COMMERCE ET DE LA NAVIGATION DES ANCIENS.

Par M. HUET, *ancien Evêque d'Avranches, sous-Précepteur de feu Mgr.* LE DAUPHIN, *l'un des Quarante de l'Académie Françoise.*



A LYON,

Chez BENOÎT DUPLAIN, Libraire, grande rue Merciere, à l'Aigle.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE.

CEux qui jusqu'ici ont entrepris de traiter du Commerce, ont bien moins songé à en écrire l'Histoire, qu'à en enseigner l'art & les regles, telles qu'elles se pratiquent aujourd'hui. Et ceux même qui ont effleuré cette Histoire, n'ont point poussé leurs recherches au dessus de notre siecle. L'Ouvrage que je mets au jour, n'a nul rapport à ce temps-ci : l'Auteur l'a renfermé dans les bornes de l'antiquité, & a choisi la partie de cette matiere qui étoit entiere & nouvelle. Il a espéré qu'étant aussi peu connue qu'elle l'est, & méritant autant de l'être, le Public la jugeroit digne de sa curiosité. Je suis entré dans les mêmes sentiments, & j'ai

cru que ſon titre & le nom de l'Auteur lui tiendroient lieu de recommandation. Cette production de ſa jeuneſſe, qui lui fut extorquée par une autorité ſupérieure, lui a paru ſi peu convenable à ſon âge & à ſa profeſſion, qu'il l'auroit laiſſée volontiers enſevelie dans la pouſſiere de ſon cabinet, comme elle l'étoit depuis tant d'années; ſi les prieres de ſes amis, gens amateurs de la belle littérature, & de l'utilité publique, & mes inſtantes ſollicitations, n'euſſent fait violence à ſon inclination, & ne la lui euſſent arrachée.

PERMISSION SIMPLE.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nos amés LES FRERES DUPLAIN, Libraires à Lyon, nous ont fait expoſer qu'ils deſireroient faire imprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titres : *Hiſtoire du Commerce & de la Navigation*, *par* M. HUET, *Evêque d'Avranches* : *Oeuvres de* LOUISE LABBE' : s'il nous plaiſoit leur accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Expoſants, nous leur avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire réimprimer leſdits Livres autant de fois que bon leur ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes ; faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que les Impétrants ſe conformeront en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de les expoſer en vente, les imprimés qui auront ſervi de copie à la réimpreſſion deſdits Livres, ſeront remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Cheva-

lier Chancelier de France, le ſieur de Lamoignon; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit ſieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Feydeau de Brou; le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir leſdits Expoſants ou leurs ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le neuvieme jour du mois de Février, l'an de grace 1763, & de notre Regne le quarante-huitieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 913, fol. 392, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 1er. Mars 1763.

LEBRETON, *Syndic.*

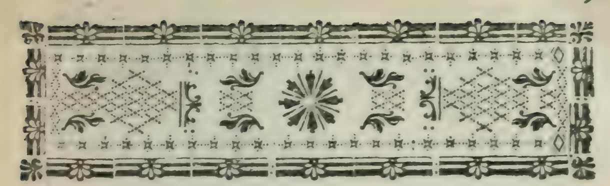


TABLE
DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE
DU COMMERCE
ET
DE LA NAVIGATION
DES ANCIENS.

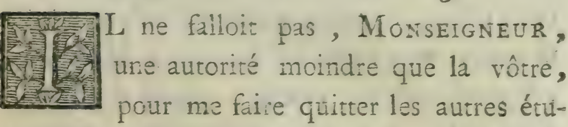
A MONSIEUR

COLBERT,

MINISTRE ET SECRETAIRE D'ÉTAT.

PRÉFACE.

Occasion de cet Ouvrage.



IL ne falloit pas, MONSEIGNEUR, une autorité moindre que la vôtre, pour me faire quitter les autres études qui m'occupent depuis long-temps, & qui conviennent au genre de vie que j'ai

choiſi, pour en entreprendre une autre ſi différente, & vous rapporter l'Hiſtoire du Commerce & de la Navigation des Anciens. Celui qui a écrit depuis peu par vos ordres des avantages que peut attirer à cet Etat le Commerce des Indes, s'en eſt acquitté ſi heureuſement, qu'on ne peut pas douter qu'il n'eût développé avec un pareil ſuccès la matiere dont vous me chargez, & qu'il n'eût pleinement ſatisfait au zele que vous donne pour la gloire & l'abondance de la France, l'emploi que vous exercez avec tant de vigilance & de capacité, d'Inſpecteur & de Sur-Intendant-général du Commerce & de la Navigation de ce royaume. Cette raiſon même que vous m'alléguez du peu de ſoin que l'on a pris juſqu'ici de l'éclaircir, eſt préciſément celle qui me fait ſentir la difficulté de l'entrepriſe, & m'en fait appréhender l'événement, n'ayant aucun précurſeur qui me fraie cette route, ni aucun guide qui m'y conduiſe, ni aucun appui qui me ſoutienne. Mais toutes ces conſidérations ceſſent, quand il s'agit de vous obéir, & cedent au deſir de vous plaire, & de donner au Public une marque du pou-

voir absolu, & de l'extrême reconnoissance que vous ont acquis sur moi les faveurs dont vous m'avez honoré, & les graces dont vous m'avez comblé.



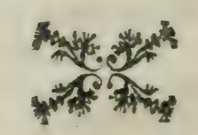
CHAPITRE PREMIER.

Origine du Commerce.

POUR entrer donc en matiere, il me paroît que les hommes ont plutôt cherché par le trafic les commodités que les nécessités de la vie. La Nature fait trouver à tous les animaux de quoi conserver leur vie dans les lieux où ils l'ont reçue. L'on a découvert plusieurs peuples sauvages, vivant dans des pays stériles & pauvres, sans aucun commerce, & sans aucune communication avec les étrangers, aimant leur patrie, & contents dans leur misere. Combien les Navigateurs de ces derniers temps ont-ils trouvé d'insulaires effrayés de leur abord, ne connoissant point d'autres hommes qu'eux-mêmes, & ne croyant pas manquer de rien? Mais les peuples entre lesquels le voisinage ou d'autres occasions avoient établi quelque correspondance, se faisoient part de leurs biens les uns aux autres, ou libéralement, ou par d'honnêtes compensations, suppléant ainsi réciproquement à leurs dé-

fauts, par l'abondance & le superflu de leurs voisins. Cependant comme les hommes de leur nature sont sociables, ces peuples sauvages même, qui se trouvoient séparés des autres hommes, ne laissoient pas de pratiquer entre eux quelque sorte de trafic. Le Chasseur faisoit part de son gibier au Pêcheur, qui à son tour ne lui étoit pas avare de son poisson. Le Jardinier donnoit à l'un & à l'autre de ses fruits, pour avoir part à leurs biens. Il se faisoit aussi entre eux un commerce de travail & d'industrie, & le Laboureur aidoit à bâtir la cabane de celui qui l'avoit assisté dans la fabrique de sa charrue. Cette sorte de commerce, qui se faisoit d'homme à homme, est aussi ancienne que le monde; & lorsque nous lisons dans les Livres sacrés que Caïn étoit Laboureur, & Abel Berger, nous concevons que Caïn fournissoit à Abel des bleds & des fruits de la terre pour sa nourriture, & qu'Abel en échange fournissoit à Caïn des peaux & des laines pour s'en revêtir, & des laitages, & peut-être des viandes pour sa table. Car il n'est pas tout-à-fait constant que Dieu n'ait permis aux hommes l'usage de la

viande qu'après le Déluge, comme quelques-uns se le persuadent ; & puisqu'Adam &
Gen. 3. 21. Eve, selon le témoignage de l'Ecriture, employoient la peau des animaux pour se vêtir, ils pouvoient bien employer leur chair pour se nourrir : & il est bien vraisemblable qu'Abel se nourrissoit de la chair des agneaux,
Gen. 7. 2. dont il avoit offert la graisse à Dieu ; car les Sacrifices ne se faisoient à Dieu que des choses utiles à l'homme. De sorte que quand Dieu parlant à Noé avant le Déluge, fait la distinction des bêtes mondes d'avec les immondes, peut-être n'étoit-ce que par rapport à l'usage que les hommes en faisoient pour leur nourriture. Mais ces questions ne sont pas de mon sujet.



CHAPITRE II.

Commerce avant le Déluge.

TELS furent les rudiments du Commerce : l'ufage, pere des Arts, dans la fuite des années l'augmenta & le perfectionna. Les villes fe bâtirent : d'autres hommes plus libres aimerent mieux habiter dans les campagnes fous des tentes, & mener une vie vagabonde : les Sciences furent découvertes ; les diverfes profeffions, les exercices, les métiers s'établirent, les uns pour la néceffité, les autres pour le plaifir. Mais tout cela ne pouvoit s'ériger, ni fe maintenir, que par une correfpondance mutuelle des hommes, & par une communication réciproque de leurs biens & de leur induftrie ; & même, pour faciliter davantage cette communication, ils formerent diverfes autres fociétés. Qu'auroit fait Tubalcain, ce Forgeron, dont parle l'Ecriture, & qui a donné lieu à la fable de Vulcain ; qu'auroit-il fait, dis-je, de ces ouvrages de cuivre & de fer qu'il préparoit,

Gen. 4. 22.

s'il n'en avoit trafiqué avec ses voisins ? Mais la supercherie commença à se mêler dans ces louables occupations ; on altéra les denrées, on vendit à faux poids & à fausse mesure ; la bonne foi fut bannie du Commerce, les bonnes mœurs se corrompirent, & enfin la malice des hommes se déborda si licencieusement, qu'elle attira la colere du Ciel sur la terre, & que la race des hommes fut presque entiérement exterminée par le Déluge. Considérons cependant la fabrique de ce grand ouvrage de l'Arche, & à quel point il falloit qu'on eût poussé le Commerce, pour avoir pu construire un tel bâtiment ; combien on y employa de matériaux, combien d'outils, combien d'ouvriers, quelles machines, quelle industrie. Peut-on s'imaginer que Noé eût dans ses magasins & dans sa famille tout ce qui lui étoit nécessaire pour l'exécution d'un si vaste dessein ? On ne peut donc pas douter qu'il n'y eût alors quelque espece de commerce entre les hommes, qui s'entretenoit par le secours des bêtes de charge, des chevaux, des chameaux, des ânes, des éléphants, & de quelques machines pour le transport,

comme traîneaux, charrettes & charriots. Il eſt aſſez croyable même que les hommes ſe ſervoient pour cela de la commodité des rivieres, des petits golſes, & des rivages de la mer, ſoit par des radeaux de joncs, ou de bois, ou de toute autre matiere qui pouvoit flotter ſur l'eau. Peut-être auſſi employoient-ils le ſecours de l'air, par des veſſies & des ballons, qui pouvoient ſoutenir leurs fardeaux ſur l'eau. Mais il n'y a pas d'apparence que leur induſtrie allât juſqu'à la conſtruction des navires grands ou petits. Si la Navigation eût été déjà trouvée, combien d'hommes auroient-ils pu éviter le ravage du Déluge, que Dieu voulut être univerſel, à la réſerve de Noé ſeulement, & de ſa famille?



CHAPITRE III.

Commerce après le Déluge par terre & par mer.

LE Déluge fut ſuivi de la confuſion des langues, & de la diſperſion des peuples. Le commerce en devint plus difficile : mais il en devint auſſi plus néceſſaire. Ces peuples, en ſortant de leur pays, pour aller habiter d'autres contrées, n'y trouvoient pas toutes les commodités où ils avoient été nourris ; & y en rencontrant d'autres inconnues à eux & à leurs compatriotes, ils ſe ſervirent de ce qu'ils y avoient découvert, & y porterent ce qui y manquoit. Cela ſe fit premiérement de proche en proche, de la maniere que les peuplades s'étoient formées ; & ainſi ſucceſſivement dans les régions plus éloignées, & enfin juſqu'aux extrêmités de la terre. Les mers furent d'abord d'un grand obſtacle, & enſuite d'une grande utilité par l'invention de la Navigation, dont nous pouvons regarder Noé comme le premier auteur dans la fabrique de

l'Arche, ſuivant l'inſtruction & les préceptes de Dieu. On ne peut pas douter que cette fabrique, qui avoit été ſi ſalutaire, ne fût ſoigneuſement imitée dans la ſuite, & qu'elle ne facilitât la diſperſion des nations, qui arriva bientôt après. Ce ſeroit ici un beau champ pour étaler ce que les Auteurs ont débité ſur l'origine & les inventeurs de la Navigation. Mais toutes les conjectures & les fictions de l'Hiſtoire profane & de la Fable tombent & s'évanouiſſent, quand à la lumiere des ſaintes Lettres on découvre la vérité. Après cette nouvelle invention vinrent donc deux ſortes de Commerce, celui de terre, & celui de mer.



CHAPITRE IV.

Commerce de terre.

LEs terres désertes & inhabitées appartinrent aux premiers occupants, qui en jouirent long-temps en commun, sans les partager, & les plus puissants d'entre eux s'en approprierent quelques-unes. Ces nouveaux possesseurs s'y établirent des demeures fixes, & cultiverent les terres qu'ils avoient occupées, abandonnant la jouissance du reste à ceux qui suivoient la vie pastorale, vivant sous des tentes, changeant souvent de demeure, & cherchant les meilleurs pâturages pour la nourriture de leurs troupeaux. Telle étoit la disposition de la terre de Chanaan, lorsqu'Abraham s'y transporta par l'ordre de Dieu, & pendant le séjour qu'y firent ses premiers descendants, Isaac, Jacob, & ses douze enfants. Ils menoient le plus souvent une vie vagabonde, telle que la menent encore aujourd'hui les Arabes Nomades, voisins de ces quartiers-là ; & nous ne voyons

point qu'Abraham fit aucun office auprès des Seigneurs du pays, pour obtenir la liberté des pâturages : & quand il se sépara de Loth son neveu, pour éviter les différents qui naissoient entre leurs Bergers, il lui laissa choisir le champ qui l'accommoderoit davantage, sans avoir égard à aucun possesseur. Mais quand Isaac s'appliqua au labourage de la terre de Gerar, d'où, par la bénédiction de Dieu, il retira le centuple, il paroît que ce ne fut que par la permission d'Abimelech. Et quand Hemor invita Jacob & ses enfants à s'établir dans son pays, & s'unir avec son peuple, il lui proposa en même temps & lui permit de cultiver la terre. Et pour persuader à ses citoyens de consentir à ce traité, il leur remontra l'étendue de leurs terres, qui recevroient aisément ces nouveaux habitants : à quoi la Vulgate ajoute qu'elles manquoient de peuple pour les cultiver. On ne remarque point qu'Abraham ait possédé en propre aucun fonds de terre dans le pays des Chananées, avant l'acquisition qu'il fit à beaux deniers comptants du champ d'Ephron le Hethéen, pour y enterrer Sara sa femme. On

voit auſſi que Jacob, à ſon retour de Meſopotamie, acheta un champ des enfants d'Hemor, pour le prix de cent agneaux. De toutes ces obſervations il eſt aiſé de recueillir ce que j'ai déjà dit, que dans ces premieres peuplades les plus puiſſants occuperent & cultiverent quelques terres, & ſans doute les meilleures, & abandonnerent les autres à ceux dont les biens conſiſtoient en troupeaux. Mais ces contrées, où tant de terres demeuroient en friche, faute d'habitants, ne tarderent guere à ſe peupler; car lorſque les Iſraëlites, étant ſortis de la captivité d'Egypte, vinrent pour en prendre poſſeſſion, les Explorateurs que Moïſe avoit envoyés pour reconnoître le pays, furent épouvantés de la grandeur des villes, & du nombre & de la force des hommes qui les occupoient.

Les Auteurs profanes nous ont repréſenté la vie des hommes des premiers temps ſous l'image du ſiecle d'or. Ils diſent que les terres n'étoient point alors partagées, qu'il étoit défendu de les ſéparer par des bornes; que les habitants vivoient en commun des fruits qu'elles leur donnoient libéralement, ſans en

être sollicitées par la charrue du Laboureur, & que le contraire ne s'est fait que lorsque dans la suite des années les mœurs des hommes se sont corrompues. Ces mêmes Auteurs, dans la description de cet âge, & des âges suivants, n'excluent point des usages du siecle d'or le commerce qui se faisoit par terre : mais ils renvoient le commerce de la mer au siecle de fer, comme n'ayant point d'autre cause que l'avarice, ni d'autres moyens pour l'exercer, qu'une témérité indomtable. Le commerce de terre se pratiquoit par le secours des animaux, dont on se servoit pour le transport des marchandises. Comme les bords de l'Euphrate, qui avoit été le berceau du genre humain, le furent aussi du Commerce, l'on employoit plus ordinairement à cet usage les chameaux & les ânes, qui sont les bêtes de somme les plus communes en ces pays-là.



CHAPITRE V.

Trafic des Ismaëlites & des Madianites en Galaad & en Egypte, & de Joseph en Egypte.

L'Ecriture sainte ne nous fournit point d'exemple plus ancien de ce trafic, que celui de ces caravanes d'Ismaëlites & de Madianites à qui Joseph fut vendu par ses freres. Ils revenoient de Galaad, ramenant leurs chameaux chargés d'aromates, & d'autres précieuses marchandises de ce pays-là, qu'ils portoient en Egypte, où il s'en faisoit un grand débit, pour l'usage qu'ils pratiquoient d'embaumer les corps des hommes après leur mort. L'achat qu'ils firent de Joseph pour le revendre, & qu'ils revendirent en Egypte à Putiphar, Prévôt de l'hôtel de Pharaon, montre que leur trafic ne se bornoit pas à ces marchandises de Galaad. Leur pays étant situé

ſitué entre Galaad & l'Egypte, régions abondantes en différentes ſortes de denrées, chacune en celles qui lui étoient propres, ils les communiquoient de l'une à l'autre par un tranſport continuel, & un travail aſſidu.

Il faut remarquer cependant, que lorſque Jacob envoya ſes enfants acheter du bled en Egypte pour la ſeconde fois, il leur fit prendre les plus précieuſes marchandiſes du pays, pour en faire préſent à Joſeph, & ſe le rendre favorable, & que ces marchandiſes étoient à peu près les mêmes que ces Iſmaëlites & ces Madianites, dont j'ai parlé, avoient apportées de Galaad.

Mais ce même Joſeph entreprit un commerce d'une bien plus grande importance, lorſqu'ayant connu certainement par les ſonges de Pharaon les ſept années de famine qui devoient affliger l'Egypte & le pays de Chanaan, & même toute la terre, il profita habilement des ſept années d'abondance qui les précéderent, & amaſſa une ſi grande quantité de bleds dans les greniers de Pharaon, qu'elle lui ſuffit pour tirer tout l'argent & tous les beſtiaux d'Egypte, & acquérir tous les fonds

même de ce royaume, au profit du Roi, & pour en fournir aux peuples des environs. Ces exemples du trafic qui s'eſt exercé par terre, ſont les premiers dont l'Hiſtoire ait conſervé le ſouvenir.



CHAPITRE VI.

Trafic par échange & par argent.

SUR ce que nous venons de dire, il eſt néceſſaire d'obſerver que ce commerce ne ſe faiſoit pas ſeulement par échange des marchandiſes, mais qu'il ſe faiſoit auſſi par argent. Les enfants de Jacob vendirent leur frere pour de l'argent comptant. Ils en donnerent pour le bled qu'ils acheterent en Egypte ; & Joſeph remplit les coffres de Pharaon de l'argent qu'il tira de la vente de ſes bleds. Quand Pauſanias a donc dit que *Pauſan. Lacon.* du temps de Polydore, Roi de Lacédémone, le trafic ne ſe faiſoit que par échange, n'y ayant point alors de monnoie courante, d'or & d'argent, marquée du caractere public, cela ne doit s'entendre qu'en particulier des Grecs & des Indiens, dont il parle, & non pas en général de ces deux nations entieres. On ſait que les Indiens avoient chez eux beaucoup d'or & de cuivre du crû de leur

terre, & il eſt viſible par tout ce que je viens de dire, que près de mille ans avant le temps dont parle Pauſanias, le commerce ſe faiſoit en argent parmi les Hébreux & les Egyptiens : car il n'y a pas moins d'années entre le temps de Joſeph & celui de Polydore, qui vécut au commencement des Olympiades. Et comme les Egyptiens avoient un grand & ancien commerce avec les Indiens par la mer Rouge, & que les peuples du Levant avoient pris beaucoup de coutumes des Egyptiens, comme je le pourrai faire voir dans quelqu'autre ouvrage ; il n'eſt pas croyable qu'ayant beaucoup d'or & d'argent de leur crû, ils n'euſſent appris des Egyptiens l'uſage d'en faire de la monnoie, pour faciliter leur trafic. Il faut donc que Pauſanias n'ait parlé que de quelques Indiens particuliers, avec qui les Grecs trafiquoient du temps de Polydore. Outre qu'avant le temps d'Alexandre, les Grecs n'ont point eu de commerce immédiat avec les Indiens, mais ſeulement, ou par les Egyptiens, ou par les Phéniciens, ou par les Perſes. Et ce que Pauſanias attribue à la nation des Indiens indiſtinctement, a pu ſe

pratiquer ſeulement chez quelque nation particuliere du Levant ; car l'on ſait que ſous le nom général des Indes, l'on comprend d'ordinaire tous les peuples d'Orient : & c'eſt ſur ce pied-là qu'il faut entendre le Géographe Mela, & l'Auteur du Periple de la mer Rouge, lorſqu'ils attribuent en particulier aux Seres, le peuple le plus oriental de l'ancien monde connu, renommés pour leur juſtice, cet uſage de trafiquer par échange, en laiſſant leurs marchandiſes dans des lieux écartés, & les abandonnant à la bonne foi de leurs correſpondants, pour en faire l'échange.

Mela, lib.3. c.7.



CHAPITRE VII.

1. Commerce de mer. Les plus anciens Navigateurs sont les Egyptiens & les Phéniciens. 2. Commerce des Egyptiens.

1. POUR le commerce de mer, nous n'en voyons aucune trace dans l'Histoire sainte avant les navigations de Salomon. Il est pourtant bien vrai que les Hébreux le connoissoient & le pratiquoient long-temps avant Salomon, comme je le ferai voir dans la suite. Mais il y a apparence qu'ils ne le pratiquoient que foiblement, en comparaison de leurs voisins. On ne voit point dans l'Histoire de plus anciens Navigateurs que les Egyptiens & les Phéniciens. Il semble que ces peuples voisins avoient partagé entr'eux le commerce de la mer; que les Egyptiens s'étoient principalement emparés du commerce d'Orient par la mer Rouge, & les Phéniciens de celui d'Occident par la mer Méditerranée : quoique

ces derniers n'euſſent pas renoncé au trafic de l'Orient, & ſe ſerviſſent ſouvent du port qu'ils avoient à la pointe de la mer Rouge ; comme les Egyptiens ſortoient ſouvent auſſi des bouches du Nil, pour négocier dans les ports de l'Occident. De ſorte qu'un des ports de Tyr fut depuis nommé le port Egyptien. Strabon remarque que les premiers Rois d'Egypte ſe contentoient des biens que leur terre leur fourniſſoit, ſe paſſant aiſément des marchandiſes du dehors, & défendant aux flottes étrangeres l'entrée de leur pays. Mais une nation auſſi aviſée que celle-là ne tarda pas à ſe corriger par le temps & les réflexions, & ne dédaigna pas de joindre quelques aſſortiments étrangers à ſon abondance. Et lorſqu'on a dit que Ptolemée Philadelphe a été le premier qui a ouvert le chemin de l'Egypte aux Indes, cela ne peut être vrai qu'en le reſtreignant aux Princes Grecs qui ont régné en Egypte : car long-temps avant Alexandre les Egyptiens & les Phéniciens avoient navigé aux Indes. Je parle ici des grandes navigations : car je ne déſavoue pas que d'autres peuples voiſins de la mer n'euſſent tenté d'y faire quelques courſes

Strabon. lib. 3.

& quelque commerce. Les Iduméens, & leur Roi Erythras, que l'on croit avoir été Edom, c'eſt-à-dire, Eſaü, étoient maîtres de la mer Rouge avant que les Egyptiens y fuſſent entrés pour le commerce. Encore ne le firent-ils d'abord que ſous le bon plaiſir des Iduméens, qui ne leur permirent d'y naviger qu'avec un ſeul vaiſſeau de charge pour le commerce des Indes, n'y voulant ſouffrir aucune galere. Mais les Egyptiens s'affranchirent bientôt de cette loi, premiérement par adreſſe, & enſuite par force, & ſurent bien réprimer les Nabatéens, lorſqu'ils voulurent exercer la piraterie ſur ce golfe. Je ne crois pourtant, ni les Egyptiens, ni les Phéniciens, inventeurs de la Navigation. Long-temps avant eux Noé avoit fabriqué ſon vaiſſeau, qui méritoit pourtant bien mieux le nom d'Arche que de navire, n'y ayant ni voiles, ni rames, ni tout le reſte de l'appareil de la navigation; & n'étant point fait pour parcourir les mers, & faire des voyages de long cours, mais ſeulement pour conſerver la vie à ceux qu'il enfermoit, & empêcher qu'ils ne fuſſent ſubmergés. Mais
Gen. 10. 5. quand les enfants de Noé partagerent la terre,

& que les isles & les péninsules échurent à Japheth & à ses descendants, comme Moïse le témoigne, ils ne purent pas en aller prendre possession, sans une grande connoissance de la navigation. On ne peut pas se persuader que pendant les seize ou dix-sept siecles que le monde avoit duré avant le Déluge, personne ne se fût avisé de se servir de tant de moyens que l'Art & la Nature offroient pour aller sur l'eau, dans le besoin continuel que l'on avoit de ce secours, soit pour traverser les rivieres, soit pour les charger de fardeaux, dont le transport auroit été difficile. On put employer premiérement à cet usage, comme je l'ai déjà dit ci-dessus, les roseaux, les branchages, les outres & les vessies pleines de vent, & les pieces de bois pour faire des radeaux. Ces machines purent bien se perfectionner dans la suite sur le modele de l'Arche, par la nécessité mere des Arts, & par l'industrie des hommes. Des perches appuyées au fond de l'eau les faisoient avancer. Les nageoires & la queue des poissons fournirent ensuite le modele des avirons & du gouvernail. Ces petites pierres dont les grues & les abeilles se chargent,

pour se soutenir dans le vent, donnerent l'idée du lest, dont on charge les navires. Et enfin la force du vent, dont on voyoit des effets si fréquents & si sensibles, enseigna l'usage des voiles, qui perfectionna la Navigation. Le Poëte Claudien en a décrit en peu de vers fort agréablement & fort vraisemblablement l'invention & le progrès.

2. On trouve des traces fort évidentes de toutes ces choses répandues dans les Auteurs fabuleux. Ils disent que sous le regne de Saturne, il n'y avoit ni navigation ni trafic : parce que du temps de Noé, qui est représenté par Saturne, il ne se faisoit point par mer de voyages de long cours, & que la terre n'étoit point encore partagée entre les hommes. Ils disent que dans le partage qui s'en fit entre les enfants de Saturne, l'empire de la mer échut à Neptune : parce que Japheth, dont il est le symbole, eut en partage les isles & les presqu'isles de l'Occident. D'autres disent que ce partage lui fut attribué, parce qu'il fut le premier qui se mêla du négoce de la mer, par les ordres de Saturne son pere, & qu'il bâtit une flotte. Ces anciens Mytho-

logues font auteur de la marchandise & de la Navigation le Dieu Egyptien Thoyth, qui est le Mercure des Grecs. Ils disent qu'Osiris, qui est leur Bacchus, alla conquérir les Indes, comme l'Histoire nous apprend que fit depuis Sesostris : parce que les Egyptiens entretinrent un grand commerce avec les Indiens, & les mirent dans leur dépendance. Ce fut, selon eux, ce même Bacchus, ou Osiris, qui apprit aux hommes l'art de vendre & d'acheter, c'est-à-dire, de trafiquer. Ils donnent aussi assez à entendre le commerce des Egyptiens avec les Grecs par le voyage de Danaüs en Grece, feignant qu'il fut le premier qui se servit d'une galere, & qu'avant lui on n'usoit que de radeaux, qu'ils prétendent avoir été inventés dans la mer Rouge. Mais quoi qu'il en soit, ils attribuent bien clairement aux Egyptiens, par ces fables, l'invention du Commerce & de la Navigation.



CHAPITRE VIII.

1. Commerce des Phéniciens & des Hébreux. 2. Cap de Bonne-Espérance connu, fréquenté, & souvent doublé dès le temps de Salomon. 3. Terrein & ports de Phénicie. 4. Ancien & nouveau Tyr. 5. Temps des navigations des Phéniciens.

1. LES Phéniciens, qui ne se croyoient pas inférieurs aux Egyptiens, avoient aussi leur Mercure, qu'ils nommoient Taautus. Mais comme leur commerce étoit bien plus fréquent en Occident que celui des Egyptiens, il ne faut pas s'étonner s'ils ont été plus célébrés sur le fait de la marchandise par les Auteurs Grecs & Romains, & si Herodote a dit que c'étoient eux qui voituroient & faisoient le trafic des marchandises d'Egypte & d'Assyrie, comme si les Egyptiens ne s'en fussent pas mêlés; & s'ils ont été crus les

Herod. lib. 1. 4. 1.

inventeurs du trafic, de la Navigation & de l'Aſtronomie, dont la connoiſſance eſt ſi néceſſaire aux Mariniers : quoique cette gloire ſoit due bien plus légitimement aux Egyptiens. Il ne faut pas croire au reſte que lorſque Pline a dit que ceux que les Latins appellent *Pœni* étoient auteurs du Commerce, il ait entendu les Carthaginois : il a voulu parler des Phéniciens, deſquels les Carthaginois ſont ſortis, comme leur nom *Pœni* eſt ſorti du nom des *Phéniciens*. Le commerce qu'ils exerçoient dans l'Orient par mer & par terre, leur fourniſſoit des marchandiſes qu'ils alloient débiter dans l'Occident. Le commerce qu'ils y pratiquoient ne ſe borna pas à toutes les côtes & à tous les ports de la mer Méditerranée. Ils entrerent dans l'Océan par le détroit de Gibraltar, & s'étendirent à droite & à gauche. Ils établirent un très-grand nombre de colonies au dedans & au dehors de cette mer, comme ils en avoient établi dans l'Orient, Thebes de Bœotie entr'autres, Cadix & Carthage, cette fameuſe concurrente de Rome, qui fut bâtie cinquante ans avant la ruine de Troye, & trois cents ans avant la fuite de

Plin. lib. 7. cap. 56.

Didon. Virgile ne l'ignoroit pas, mais il faisoit un poëme, & il n'écrivoit pas une histoire; & la poésie, qui est licencieuse, ne s'assujettit pas aux regles de la Chronologie : ce qui soit dit avec la permission des Critiques de Virgile.

Les Phéniciens attribuent à Melcarthus, qui est leur Hercule, leurs premieres navigations vers le couchant. Ils visiterent les côtes occidentales d'Afrique, & celles d'Angleterre, jusqu'à Thulé. Himilcon & Hannon, Capitaines Carthaginois, ayant fait ces voyages d'Afrique, en laisserent des mémoires : mais tous ces voyages n'étoient pas comparables à ceux que les Phéniciens faisoient, & qu'ils firent faire aux flottes de Salomon, en Ophir & en Tharsis, étant partis des ports d'Ailath & d'Asiongaber, à la pointe de la mer Rouge.

Non pas que je croie que ces voyages entrepris par les ordres de Salomon fussent les coups d'essai des Hébreux dans le commerce de mer. Ils avoient fait un trop long séjour parmi les Egyptiens, pour n'avoir pas remarqué le trafic qu'ils faisoient par la

mer Rouge dans tout le Levant. Et quand ils furent établis dans le pays de Chanaan, ils voyoient de près l'application que les Phéniciens avoient au négoce de la mer, & les trésors immenses qui leur en revenoient. Ce qu'ils éprouverent par la résistance que leur firent les nombreuses armées de ce peuple, & par les dommages qu'ils en souffrirent. Peut-on s'imaginer que ces tribus, qui étoient placées si près de la mer; que la tribu de Zabulon, par exemple, qui s'étendoit jusque sur le rivage & jusqu'à la porte de Sidon, vissent les habitants de cette grande ville, si célebre par ses navigations, rapporter chez eux tant de richesses, sans être tentés d'y prendre part, de les imiter, ou du moins de s'associer avec eux, comme Salomon s'associa depuis avec les Tyriens? Quand Josephe a donc dit que la Judée n'est point située sur la mer, & que ses compatriotes ne se mêloient point du trafic, & qu'ils se renfermoient dans la culture des terres; il faut entendre que de toute la Judée il n'y en avoit qu'une fort petite partie qui fût située sur la mer, qu'ils n'avoient

Joseph. contre Apion.

point de ports comparables à ceux de Tyr & de Sidon, qu'ils n'y exerçoient point la marchandise de leur chef, & n'en faisoient point leur capital comme les Phéniciens. Car on sait d'ailleurs que Joppé servoit de port à la Judée & à Jerusalem, & que Salomon s'en servit pour faire venir les matériaux qu'il employa à ses bâtiments. Je pourrai faire voir dans quelqu'autre ouvrage qu'Ophir étoit le nom général de toute la côte orientale d'Afrique, & en particulier du pays de Sophala, région abondante en or; & que Tharsis étoit le nom général de toute la côte occidentale d'Afrique & d'Espagne, & en particulier de la côte voisine de l'embouchure de la riviere de Guadalquivir, pays fertile en argent. Mais ces richesses d'Ophir & de Tharsis ne suffisoient pas aux excessives dépenses de Salomon: car outre les subsides fort onéreux qu'il levoit sur ses sujets, & dont ils demanderent quelque soulagement après sa mort à son fils Roboam, & les présents immenses qu'il recevoit des Rois voisins; l'Ecriture nous apprend qu'il entretenoit encore un grand commerce au dehors, & apparemment ailleurs encore qu'en

qu'en Ophir & en Tharſis, & qu'il avoit établi des Officiers pour en avoir l'adminiſtration. Joſaphath, Roi de Juda, affriandé à ces tréſors de Salomon, de la race duquel il étoit iſſu, voulut renouveller ces voyages lucratifs d'Ophir & de Tharſis, & prépara pour ce deſſein des flottes dans le port d'Aſiongaber. Ochozias, Roi d'Iſraël, lui offrit ſon aſſociation pour y prendre part. Dieu n'approuva point leur entrepriſe ; & les navires furent briſés dans le port. Cette côte orientale d'Afrique, qui portoit le nom d'Ophir du temps de Salomon, s'attiroit un grand commerce, non ſeulement du côté du Nord par le golfe Arabique, dans l'abord des Phéniciens & des Hébreux, mais encore de tout l'Orient, des Indiens, & des Chinois, comme je le ferai voir ; & elle ſe l'attiroit non ſeulement par ces riches mines d'or de Sophala, mais encore par celles de Melinde, & de Mombaſe ſur la côte de Zenguebar. Le Cherif Edriſſi, connu ſous le nom du Géographe de Nubie, place dans la mer voiſine quelques iſles abondantes en camfre & ſucre, & une entr'autres fort fréquentée par les Marchands, pour la

Geograp. Nub. Clim. I. *Part.* 7.

pêche des perles, & pour la récolte des aromates.

2. C'eſt ici qu'il faut faire une remarque très-importante pour le Commerce, & dont j'établirai inconteſtablement la vérité dans un Traité que j'ai commencé ſur les navigations de Salomon, que le Cap de Bonne-Eſpérance étoit connu, & ſouvent fréquenté & doublé dès le temps de Salomon, & qu'il le fut même encore aſſez long-temps après; & que les Portugais, à qui on a voulu attribuer la gloire de cette découverte, ne l'ont pas trouvé les premiers, mais l'ont ſeulement retrouvé.

3. Mais revenons aux Phéniciens. Nous nous étonnerions davantage qu'ils aient pu parvenir à une ſi grande puiſſance, ne poſſédant qu'une petite liſiere de terre dans le continent, ſi nous n'avions devant nos yeux l'exemple des Hollandois, habitants d'un pays fort borné, ſtérile & marécageux, uſurpé en partie ſur la mer, & défendu par une vigilance continuelle, & des dépenſes exceſſives, qui néanmoins, par leur vertu & leur induſtrie, ont étendu leur domaine juſqu'aux extrêmités de la terre, & prétendent aujour-

d'hui aller de pair avec les Rois. Ce fut en considération de la petitesse du terroir des Phéniciens, que Salomon donna à Hiram, Roi de Tyr, son allié, vingt bourgades en terre ferme, pour le mettre un peu plus au large. Mais dans ce peu de terrein qu'ils occupoient, ils se trouverent dédommagés par plusieurs bons ports, qui leur donnoient de grands avantages pour le commerce, & même pour la guerre. On en peut juger, comme je le viens de dire, par la résistance qu'ils firent aux Israélites, sans que les Tyriens, & les Sidoniens, les plus puissants d'entr'eux, y prissent part. Ils tiroient de plus un grand avantage du voisinage du Liban, qui leur fournissoit en abondance les bois nécessaires pour la fabrique des vaisseaux.

4. Mais de tous ces ports aucun n'égala celui de Tyr. Il ne faut pas confondre l'ancien Tyr avec le nouveau. L'ancien Tyr étoit sur la côte, & s'étoit déjà élevé à un pouvoir formidable, qui est décrit par le Prophête Ezechiel. Cela lui attira la jalousie des Assyriens & des Chaldéens. Il repoussa avec avantage les troupes de Salmanasar, quoiqu'aban-

donné de ses alliés, & soutint pendant treize ans le siege de Nabuchodonosor, qui le prit enfin, & le ruina. Mais ses habitants avoient eu la précaution de transporter dans l'isle voisine tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils s'y établirent, & ce nouveau Tyr surpassa de bien loin la splendeur & la puissance de l'ancien. Il subsista dans cet éclat jusqu'au temps d'Alexandre, qui l'assiégea; & l'ayant joint au continent par une chaussée longue d'une demi-lieue, il le prit, le traita avec beaucoup d'inhumanité, & le brûla. Et il ne faut pas *Joseph. contr. Apion.* en croire Josephe, lorsqu'il avance qu'Hiram entreprit cette jonction du nouveau Tyr avec l'ancien. Tyr avoit effacé la gloire de Sidon, qui avoit surpassé celle de toutes les villes de la Phénicie, mettant en mer plus de cent galeres à trois & à cinq rangs de rameurs.

5. Dans le dénombrement que font les Grecs de ceux qui ont obtenu l'empire de la mer Méditerranée, ils ne placent les Phéniciens qu'au septieme rang, & les Egyptiens qu'au huitieme, donnant la préférence d'antiquité à plusieurs autres peuples de leur pays, & de l'Asie mineure. Mais il y a long-temps

que les Egyptiens ont reproché aux Grecs qu'ils étoient toujours enfants, & ne vieillissoient point ; voulant leur faire entendre combien ils étoient novices dans la connoissance de l'antiquité. L'Histoire sainte nous enseigne autre chose sur l'antiquité des navigations des Phéniciens. Quand Josué conquit le pays de Chanaan, les Phéniciens se retirerent vers la mer, où Sidon étoit déjà bâtie, & une partie passa en Afrique, comme les anciennes inscriptions de Tanger le témoignoient. Et même avant Josué, des colonies Phéniciennes s'étoient établies en ces contrées. L'expédition d'Hercule Phénicien en Afrique, précéda de trois cents ans celle de Jason en la Colchide. C'est de cet Hercule que parle Sanchoniathon, sous le nom de Melcarthus ; & partant son voyage en Afrique fut antérieur au temps de Gedeon, contemporain de Sanchoniathon. De sorte qu'avant le temps de Salomon, de Hiram & d'Homere, les Phéniciens avoient parcouru une grande partie des côtes de l'ancien monde. On peut néanmoins donner un autre sens à ce dénombrement des Grecs, qui n'ont peut-être pas ignoré l'antiquité des navi-

gations des Egyptiens & des Phéniciens, mais qui dans ce dénombrement n'ont eu égard qu'aux armements de mer, & aux grandes flottes dreſſées pour l'uſage de la guerre, ou à quelque crédit paſſager dans le négoce : au lieu qu'il eſt aſſez vraiſemblable que celles des Egyptiens & des Phéniciens n'avoient guere en vue que le commerce, particuliérement dans leurs commencements.



CHAPITRE IX.

Commerce des anciens Indiens.

SI le commerce des Egyptiens a été auſſi ancien & auſſi grand dans l'Orient, que nous avons ſujet de le croire, il faut conclure que celui des Indiens, qui étoient leurs principaux correſpondants, ne l'étoit pas moins. La guerre qu'ils ſoutinrent contre Semiramis en eſt une preuve. Ils lui oppoſerent 4000 vaiſſeaux ſur le fleuve Indus, en un lieu où il avoit cent ſtades, c'eſt-à-dire, ſix lieues de largeur. Ces vaiſſeaux, quoique faits d'une ſeule piece de bois ou de cannes, ne laiſſoient pas d'être fort grands, les cannes & les arbres croiſſant en ce pays-là à une prodigieuſe groſſeur. Si ce peuple dreſſa une telle flotte dans une riviere, l'on peut juger quelles flottes ils mettoient en mer. Or cette correſpondance des Indiens & des Egyptiens eſt ſi clairement établie par les anciennes hiſtoires, qu'on ne peut pas s'empêcher de croire, en les

lisant, que si toute la nation des Indiens & des Chinois n'est pas descendue des Egyptiens, elle l'est du moins en la plus grande partie. Car quelle autre chose peut signifier cette expédition si célebre d'Osiris dans les Indes, où il regna pendant cinquante-deux ans, cultiva & polit cette nation, y bâtit des villes, & y répandit tant de colonies d'Egyptiens, que l'Egypte se crut suffisamment autorisée dans la suite à former une prétention sur les Indes, comme sur son propre? Sesostris, qui long-temps après subjugua toute l'Asie, étendit ses conquêtes jusqu'aux Indes, & à toutes les côtes qui environnent la mer voisine. Et lorsque Cambyse envahit l'Egypte, les Indes furent le refuge de plusieurs Egyptiens. La conformité des mœurs & des dogmes de ces deux nations montre encore leur alliance. Cette correspondance a eu diverses périodes, selon la différente disposition du temps & des affaires. Il paroît par ce que je viens de dire qu'elle fut fort fréquente & étroite dans ces commencements. Elle s'affoiblit ensuite sous l'empire des Perses, à tel point que la mer des Indes étoit à peine connue en Egypte,

& que plusieurs des anciens ont cru de la mer des Indes ce qu'ils ont cru de l'Océan, qu'elle n'étoit point navigable. Les Perses négligerent la voie d'Egypte pour trafiquer aux Indes, ayant des ports qui en étoient bien plus proches, & étant de plus leurs voisins du côté de la terre. Les Ptolemées renouvellerent le trafic des Indes, & principalement Ptolemée Philadelphe. Ses descendants ne le soutinrent pas dans sa splendeur. Les Romains le releverent ; & Strabon nous apprend que *Strab. lib. 2.* de son temps une flotte d'Alexandrie remontant par le Nil, entra dans le golfe Arabique, (car ce golfe étoit dès-lors lié au Nil par un canal) alla aux Indes, & rendit cette route bien plus praticable qu'elle n'étoit auparavant, & qu'il eut connoissance d'une flotte de six vingt voiles, qui partit de ce golfe pour les Indes. Du temps de Pline ce voyage se faisoit tous les ans, avec un profit immense pour les Romains. Quelquefois ces embarquements se faisoient hors du golfe Arabique, au port des Aromates, ou aux ports de la côte d'Afrique. Arrien, dans son Periple de la mer Rouge, est entré dans un grand

détail, & de ces ports, & des marchandiſes que l'on y apportoit ; & il ajoute que ce trajet de l'Egypte aux Indes ne ſe faiſoit dans les commencements qu'en ſuivant les côtes, & ſe ſervant de petits vaiſſeaux, & que le Pilote Hippalus fut le premier qui traverſa cette grande mer. Enfin, la route d'Egypte aux Indes fut ſi connue, qu'il nous en eſt reſté pluſieurs Itinéraires dans les livres des anciens, dans le Periple de la mer Rouge d'Arrien, dans Pline, & dans Solin.



CHAPITRE X.

Commerce par mer des anciens Chinois.

ENTRE tous ces essaims d'Egyptiens qui inonderent les Indes, les Chinois méritent bien d'être considérés en leur particulier. On trouve chez eux des marques bien sensibles de leur origine, une grande conformité de coutumes avec celles des Egyptiens, leurs doubles lettres, hiéroglyphiques, & profanes, quelque affinité même de leurs langues, la doctrine de la Métempsycose, le culte de la vache, &, ce qui me paroît fort remarquable, cette aversion constante que font paroître les Chinois à recevoir les Négociants étrangers dans leur pays, & qui les a possédés dans tous les temps, pareille à celle que Strabon attribue aux anciens Egyptiens. Je ne puis donc assez m'étonner que, contre des preuves si claires, un Ecrivain de ces derniers temps, plein d'esprit d'ailleurs & de suffisance, mais sujet à beaucoup de préventions, ait pu soutenir au

Strab. lib. 17.

contraire que les Egyptiens & les Phéniciens ont reçu leurs ſciences des Indiens. Il ſeroit aiſé de détruire ſon ſyſtême, ſi la matiere que je traite ne m'entraînoit ailleurs. Quoique les Chinois ſoient ſortis d'Egypte, en tout ou en partie, avec le reſte des Indiens, ils ont pourtant fait depuis long-temps un Etat ſéparé, qui s'eſt autrefois acquis une ſi grande puiſſance, qu'il s'eſt rendu maître de toutes les Indes. On ſait que le Japon, la Corée, la Cochinchine & le Tunquin, ont été des provinces de la Chine. Et ſi l'on veut croire les Chinois même, & que leur préſomption ne rende pas leur témoignage un peu ſuſpect, ils ont autrefois étendu leur Empire juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance. La plupart des Indiens néanmoins leur déferent l'honneur de cette ſupériorité, & ſe ſouviennent de leur ancien commerce. On connoît par les annales d'Ormus, qu'on a vu dans le golfe Perſique juſqu'à quatre cents vaiſſeaux Chinois ſe décharger & ſe charger d'une infinité de marchandiſes précieuſes. L'uſage de la bouſſole eſt très-ancien parmi eux ; non pas que je croie que Marc Paul l'ait apporté de la Chine

dans l'Europe, comme bien des gens en ſont perſuadés ; car il paroît par les vers de Guyot de Provins, Poëte François, qui vivoit vers l'an 1200, rapportés par Fauchet, que les Pilotes François ſe ſervoient de la bouſſole plus de quarante ans avant Marc Paul. L'Hiſtoire rend témoignage à la probité & à l'équité des anciens Seres majeurs des Chinois, qui trafiquoient ſans voir, & ſans ſe faire voir aux Marchands.



CHAPITRE XI.

Commerce par mer des anciens Perſes.

LA Perſe eſt très-commodément ſituée pour le trafic. Elle eſt au centre de l'Aſie, environnée des Indes, de la Tartarie, de l'Arménie, de la Natolie, de la Syrie, de l'Arabie, & de l'Egypte ; & peut avoir part à leurs richeſſes par une communication libre & aiſée, ſoit par terre avec les nations voiſines, ſoit par mer avec celles qui ſont plus éloignées. Elle a les mers des Indes & d'Arabie, & le golfe Perſique au midi ; la mer Caſpienne, & le Pont-Euxin au nord, & les grands fleuves d'Euphrate & du Tigre qui l'arroſent, & qui facilitent le tranſport des marchandiſes dans ſon continent. Elle a des ports commodes ſur ces mers, & pluſieurs échelles ſur ces rivieres. Semiramis, qui regna dans ces contrées, reconnut ces avantages, & s'en ſervit pour y faire fleurir la navigation. Quelques-uns lui attribuent l'in-

vention des galeres. On dit qu'elle en fit bâtir trois mille, toutes armées d'éperons de cuivre. Elle fit travailler à la réparation de ces rivieres, pour les rendre plus navigables. Elle s'embarqua même sur ses vaisseaux : elle s'avança sur la mer du midi, & voulut connoître la nature des pays & des peuples situés sur ces côtes, & qui, selon les descriptions qui nous en restent, ne peuvent être que les Indiens d'un côté, & les Ethiopiens de l'autre ; peuples à qui elle fit la guerre avec de glorieux succès. Mais les gens de mer qui conduisoient ces flottes n'étoient pas originaires de ses grands Etats ; elle les avoit fait venir de Syrie, de Phénicie, de Chypre, de Cilicie, & d'Egypte. Lorsque nous lisons que Salmanasar, un de ses successeurs, attaqua les Syriens avec une flotte de cent dix navires, il faut savoir que les Phéniciens, qui étoient sous son empire, les lui avoient fournis ; & & les Tyriens n'employerent pas plus de dix de leurs vaisseaux pour détruire cette flotte : ce qui fait voir le peu d'usage que ses sujets avoient de la mer. Darius & Xerxès s'y affectionnerent davantage. Le premier voulut con-

noître les mers de l'Aſie, & donna au fameux Scylax le commandement d'une flotte, qui pendant deux ans & demi viſita ces côtes, juſqu'au golfe Arabique, & profita enſuite de cette inſtruction pour ſubjuguer les Indiens. Xerxès porta encore plus loin ſa curioſité, & ſouhaita que Sataſpès, fils de ſa ſœur, vînt à bout du deſſein qu'il avoit propoſé de faire le tour de l'Afrique, ſortant par les Colonnes d'Hercule, & rentrant dans le golfe Arabique : ce qui ne fut pas exécuté. L'Hiſtoire ne nous apprend point que dans les ſiecles ſuivants ces peuples ſe ſoient davantage appliqués à la navigation. Car les grandes flottes que ces mêmes Rois Darius & Xerxès mirent en mer contre les Athéniens, n'étoient pas des ouvrages des Perſes, elles leur avoient été fournies par ces diverſes nations ſituées ſur les côtes, ou dans les iſles de la mer Méditerranée, qui leur étoient ſujettes, ou tributaires, ou alliées, ou ennemies des Athéniens. Mais enfin, après la fameuſe victoire que Cimon, commandant la flotte des Athéniens, remporta ſur celle d'Artaxerxès Longimanus, Roi des Perſes, ſur la côte de Chypre ; les

les Perſes, par le traité de paix qui fut fait enſuite, abandonnerent toutes les prétentions qu'ils avoient ſur la mer des Grecs, & renoncerent à en approcher plus près que de trois journées, & à envoyer aucun navire de guerre dans les mers de Pamphylie & de Lycie, du côté du midi, ou dans le Pont-Euxin, du côté du nord. Les flottes qui tenoient la mer, lorſqu'Alexandre attaqua les Perſes, n'étoient pas non plus de leur crû. Mais rien ne fait mieux voir combien leur nation étoit éloignée de la pratique de la mer, que ces cataractes qu'ils ménagerent dans l'Euphrate & dans le Tigre, pour empêcher que les étrangers n'envahiſſent leur pays, en remontant ces fleuves. Strabon, qui nous l'apprend, dit qu'on pouvoit auparavant aller contre le cours du Tigre, jusqu'au lieu où l'on bâtit depuis la ville de Seleucie, & contre le cours de l'Euphrate juſqu'à Babylone : mais il ne marque point le temps où ces caſcades furent faites. Mais Herodote nous donne lieu de conjecturer qu'il en faut rapporter l'invention à Nitocris, Reine d'Aſſyrie, qui ſurpaſſa Semiramis en induſtrie & en eſprit. Strabon ajoute ſeulement

Strab. lib. 16.

Herod. l. 1. *c.* 185.

qu'Alexandre fit lever ces obſtacles, en détruiſant les cataractes, & rétablit la liberté de la navigation ſur ces rivieres. Les Perſes dans la ſuite retournerent à leur naturel. Craignant toujours l'abord des gens de mer, ils rétablirent les cataractes ſur ces mêmes rivieres; & l'on connoît par l'hiſtoire d'Ammien Marcellin qu'elles ſubſiſtoient encore du temps de l'Empereur Julien.

Amm. Marcell. lib. 24, *cap.* 1.

Le temps inſtruiſit mieux dans la ſuite les Perſes de leurs intérêts. Le Tigre & l'Euphrate reprirent enfin la liberté de leur cours; & les Marchands des Indes, de la Méſopotamie, & de toute la Perſe, ſe rendoient en grand concours dans les iſles qui ſont à l'embouchure de ces fleuves, & y portoient de riches marchandiſes. On ſe ſouvient encore de la fameuſe ville de Siraf, ſituée ſur le bord du golfe Perſique, qui nonobſtant la ſtérilité de ſon terroir, devint ſi illuſtre par ſon commerce, qu'elle ſurpaſſa toutes les villes de Perſe en réputation & en richeſſes: mais enfin une iſle voiſine par la commodité de ſa ſituation, lui déroba ſon commerce, & s'en enrichit. Arrien eſt le ſeul des anciens qui ait

parlé du lieu de l'Apologue, situé sur le golfe Persique, entre l'Euphrate & le fort de Spasine; & il en parle comme d'un lieu de commerce, qui, selon la situation qu'il lui donne à l'orient de l'Euphrate, ne sauroit être la ville de Balsora, qui est à l'occident, comme l'a cru Stuckius. Arrien parle au même lieu de la ville d'Omana, qu'il place dans la Perse, & qu'il dit être aussi un lieu d'un grand trafic. Pline place les Omaniens dans la Perse, & les fait habiter dans les villes bâties par Semiramis, & qu'il place dans la Carmanie. Arrien ajoute que l'on apportoit de Barigazes, ville ancienne des Indes, dans de grands vaisseaux, en ces villes de Perse, du cuivre, diverses sortes de bois de prix, & de l'encens de Cana, ville marchande d'Arabie; que les Omaniens se servoient de petits bateaux de bois, liés & cousus ensemble, & qu'ils portoient à Barigazes, & en Arabie, des perles, de la pourpre, des habits du pays, du vin, des dattes, & des Esclaves. Cependant il faut prendre garde de confondre cette Omana, ville de Perse, avec Omanum, ville d'Arabie, marquée par Ptolemée & par Stephanus,

Stuck. in Arrian. peripl. mar. chrythr.

Plin. lib. 6, c. 28.

comme les ont confondu plusieurs savants hommes.

J'attribue la cause de cette conduite des Perses à l'égard du commerce de mer, à tant de nations puissantes dont leur pays étoit environné. La conservation d'une frontiere si étendue occupoit toute leur attention, & consumoit tous leurs revenus. Alexandre méprisa cette politique, & ne souffrit pas que la mer mît des bornes à son ambition. Il se rendit maître de la mer des Indes, comme il l'étoit de la mer Méditerranée : quoiqu'après la bataille du Granique, & la prise de Milet, il eût cessé d'entretenir la flotte qu'il avoit tenue jusqu'alors dans cette mer, soit pour épargner la dépense, soit pour rendre ses soldats plus courageux, en leur ôtant toute espérance de retraite. Il s'embarqua même sur le fleuve Indus, & entra dans la mer : & ce qui fait bien voir le peu d'usage que les Perses avoient de la navigation, c'est qu'il ne les employa point pour le service de sa flotte, quoiqu'environné de leurs troupes, & à la porte de leur pays ; mais seulement des Egyptiens, des Phéniciens, des Cariens, & des Cypriots, qui

avoient suivi son armée. Mais les grandes affaires qui l'appelloient ailleurs, ne lui permirent pas de suivre les mouvements de son courage, & de satisfaire toute sa curiosité. Il donna la commission à Nearque de parcourir & de reconnoître ces mers. Nearque sortit par l'embouchure de l'Indus, & il rentra dans la Perse par celle du Pasitigre. Il laissa des mémoires de son expédition, utiles pour la guerre & pour le commerce.

La succession d'Alexandre fut déchirée en tant de morceaux, qu'un tel partage ne pouvoit manquer de produire de grandes guerres par terre & par mer : mais toutes les flottes qui y furent employées, étoient bâties & conduites pas ces peuples qui habitoient les côtes & les isles de la mer Méditerranée. Ptolemée Philadelphe, Antigonus, & Seleucus, se signalerent dans ces appareils de mer. On ne peut lire sans étonnement ce qu'Athenée rapporte de la quantité & de la grandeur des vaisseaux de Ptolemée : en quoi il surpassa de bien loin la réputation que l'Egypte, où il régnoit, s'étoit acquise sur la mer. Seleucus porta encore ses vues du côté de l'orient, *Athen. lib. 5.*

& envoya ses flottes contre les Indiens. Mais la marchandise avoit bien moins de part que la guerre à toutes ces entreprises. Et lorsque Mithridate, ce Prince courageux, qui régna dans une partie de ces contrées qui formoient autrefois l'Empire des Perses, & qui soutint avec tant de valeur & de fierté toutes les forces des Romains, leur opposa quatre cents vaisseaux, se mit en possession de l'empire de la mer, depuis la Cilicie jusqu'à la mer Ionienne, & remplit toutes ces mers de pirates jusqu'aux Colonnes d'Hercule, il songea seulement à réprimer la puissance de Rome ; & le trafic ne lui eût pas semblé un objet digne de sa magnanimité.

Quand les Romains se furent rendus maîtres de l'Asie, les Perses s'appliquerent davantage au commerce : mais ils l'exercerent principalement dans les mers du midi ; & j'en parlerai plus en détail, lorsque je traiterai du commerce qui se pratiqua sous la domination des Romains.

CHAPITRE XII.

Commerce par terre des anciens Perſes, & de quelques peuples leurs voiſins.

PENDANT que les Perſes, avant Alexandre, défendoient l'entrée de leur pays du côté de la mer, par ces cataractes dont j'ai parlé, ils ne laiſſoient pas d'exercer quelque ſorte de trafic par terre. Les marchandiſes qu'on ne pouvoit tranſporter au dedans du pays par le Tigre & l'Euphrate, s'y voituroient par terre. Ils avoient préparé un port à l'embouchure de l'Euphrate, pour y recevoir les marchandiſes étrangeres, & principalement celles des Arabes. Les Arméniens ſe ſervoient de ces rivieres pour trafiquer avec les Perſes. Ils alloient à Babylone le long de l'Euphrate, dans des bateaux de cuir ronds & légers. Les bords de cette riviere & ceux du Tigre préſentoient aux Marchands pluſieurs entrepôts commodes & riches, où ils pouvoient débiter leurs denrées. Les Parthes,

gens belliqueux, se servoient de leurs chevaux pour leur trafic, comme pour toutes les autres affaires publiques & particulieres, suivant la coutume des Scythes, desquels ils étoient descendus : coutume qu'ont retenu les Tartares, gens de la même origine. Ce ne pouvoit être que de cette sorte que l'ancienne ville d'Arsacie, capitale de leur Empire, qui a été le siege de quelques Rois de Perse, connue présentement sous le nom de Caswin, entretenoit ce grand commerce qui la rendit si fameuse & si puissante. Il s'y exerce encore aujourd'hui, par le débit qui s'y fait de plusieurs sortes de pierreries, des ouvrages de damasquinure qui s'y fabriquent, & par la manufacture de ses beaux draps d'or & de soie. Le concours de Marchands qui se fit dans la suite à Girosta, ville de la Carmanie, est une preuve du trafic qui se faisoit dans les parties de la Perse qui en étoient proches. La mer Caspienne & le Pont-Euxin fournissoient aux Arméniens les marchandises qu'ils débitoient aux Perses ; & aux Hyrcaniens, leur principale subsistance. Par-là non seulement le trafic du Nord se faisoit en Perse, mais

encore celui des Indes & de la Chine, dont les marchandiſes deſcendoient dans la mer Caſpienne par la riviere d'Oxus, & de cette mer, en remontant le fleuve Cyrus, s'approchoient du Pont-Euxin, d'où elles ſe répandoient dans toute l'Europe. Paul Centurion, Genois, voulut rouvrir ce chemin, du temps du Pape Leon X; & il propoſa au Czar Baſile de faire venir les marchandiſes des Indes à Aſtracan, pour leur faire remonter le Volga, les tranſporter à Moſcou, & enſuite à Riga, par les rivieres de Moſca & de Duna, & de Riga dans l'Europe par la mer Baltique : mais il ne fut pas écouté. Frederic Duc de Holſtein, Prince plein de vertu, qui m'a autrefois honoré de ſa bienveillance, ne fut pas plus heureux lorſqu'il tenta de faire réuſſir ce même projet pour le commerce des ſoies, depuis la Perſe juſques dans le Holſtein, par cette ambaſſade dont l'hiſtoire a été écrite avec tant de candeur & de bon ſens par Adam Olearius, avec qui j'ai entretenu une liaiſon aſſez étroite. Ce Prince ne fit que ſuivre en cela un pareil deſſein, qui avoit été conçu en France dès l'année *1626*.

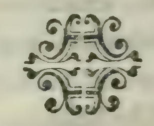
CHAPITRE XIII.

Commerce des anciens Arabes.

AVANT que les Egyptiens trafiquassent en Orient, leur principal & presque unique commerce étoit en Arabie. Les Indiens de leur côté y portoient aussi leurs marchandises. De sorte que l'Arabie se trouvoit remplie des biens des plus riches contrées du monde. Le lieu de leur abord étoit principalement au port nommé autrefois *Arabie heureuse*, qui, selon les apparences, est le même qui fut depuis nommé *le Port Romain*, à cause du grand trafic que les Romains y établirent, & que nous appellons *Aden*, terme d'origine Hébraïque, qui signifie *délices*, & exprime ce surnom d'*heureuse*. C'est le port le plus célebre & le plus fréquenté de toute l'Arabie. Elle en présentoit encore d'autres fort commodes sur les côtes de cette même mer, où est Aden; sur celle du golfe Arabique, & sur celle du golfe Persique. Ce nom d'*Arabie heureuse*,

qui a été donné à un de ces ports, a été aussi donné avec bien plus de justice à une de ces principales provinces, pour son opulence & la valeur de ses denrées. Moyse, en décrivant les délices du Paradis terrestre, vante uniquement les précieuses productions de l'Arabie, son excellent or, ses perles, & ses pierreries. A quoi il faut ajouter son encens, sa myrrhe, & ses autres aromates; sans omettre l'aloë que rend son isle Zocotora, célébrée par les Anciens sous le nom de *Dioscurias*, comme si elle avoit été consacrée aux Dioscores, c'est-à-dire, à Castor & à Pollux : les Grecs, qui donnoient volontiers aux noms étrangers l'inflexion de leur langue, ayant corrompu ceux de *diu Zocotora*, c'est-à-dire, *isle de Zocotora*, & en ayant formé celui de *Dioscurias*. D'autres l'ont appellée, par une semblable erreur, l'*isle de Dioscoride*. Ce furent ces avantages qui firent venir à Alexandre la pensée d'établir dans l'Arabie le siege de l'Empire qu'il méditoit, quand il auroit mis fin à ses conquêtes. Et ce fut la réputation de cette même contrée qui obligea Auguste d'envoyer Ælius Gallus pour

la ſubjuguer. Cette opulence naturelle fut beaucoup augmentée par le trafic que les Arabes exerçoient, non ſeulement par mer avec l'Egypte, l'Ethiopie, la Perſe & les Indes, mais encore par terre avec la Phénicie, la Syrie, la Meſopotamie, & tout le reſte de l'Aſie, juſqu'aux côtes du Pont-Euxin. Car autant qu'ils étoient autrefois mous & foibles dans la guerre, autant ils étoient actifs & adroits dans le trafic. Je parlerai dans un autre endroit d'un moyen bien différent que les Arabes employoient encore pour augmenter leurs richeſſes, & qu'ils ont pratiqué juſqu'à nos jours, volant de tous côtés, & pillant indifféremment amis & ennemis, & faiſant de cet uſage leur principal & preſque unique emploi.



CHAPITRE XIV.

Commerce des anciens Ethiopiens.

LE détroit de Babel-Mandel, qui ſépare l'Arabie de l'Ethiopie, n'étoit pas un obſtacle qui pût empêcher le commerce de ces deux contrées. Il le facilitoit au contraire, en leur approchant & leur préſentant les denrées qui venoient du golfe Arabique d'un côté, & de la grande mer du midi de l'autre. On trouvoit auſſi dans les côtes voiſines de ce détroit pluſieurs ports commodes ; & cela y fit établir pluſieurs lieux d'un grand commerce. Par cette mer méridionale les Ethiopiens trafiquoient avec les Arabes orientaux, avec les Perſes, & avec les Indiens ; & par ce golfe ils trafiquoient avec les Egyptiens, les Arabes occidentaux, & les Syriens ; & par ces peuples avec toute l'Europe. Le Nil leur étoit encore d'un grand ſecours, pour voiturer leurs marchandiſes vers le Nord & en Egypte. Ils ſe ſervoient pour cet uſage de petits navires

légers, les uns d'une ſeule piece de bois, les autres de joncs tiſſus ou couſus enſemble, ſans fer ni goudron. C'eſt de cette manufacture que l'on prétend que Rhapta, ville d'Azanie, province d'Ethiopie, voiſine de la mer, & le *cap Rhaptun*, ont pris leurs noms, d'un mot Grec qui ſignifie *coudre.* Ces bateaux étoient pliants, & changeoient de figure, & les Ethiopiens les tranſportoient aiſément, lorſqu'ils étoient remontés juſqu'aux cataractes du Nil : car le principal débit de leurs marchandiſes ſe faiſoit à la ville de Coptos. Les Egyptiens leurs voiſins étoient trop induſtrieux pour négliger l'uſage de cette ſorte de bateaux, ſi commode & de ſi peu de dépenſe. On en fabrique encore tous les ans au Caire pluſieurs de cette ſorte, & on les porte ſur des chameaux juſqu'à la mer Rouge.

Rien n'a rendu plus célebre le commerce d'Ethiopie, que les navigations de Salomon & des Tyriens. J'ai déjà marqué ci-deſſus que l'Ophir de l'Ecriture n'eſt autre choſe que la côte orientale d'Afrique, & la province de Sophala en particulier ; & que Tharſis eſt la côte occidentale d'Afrique & d'Eſpagne, &

la Bétique en particulier. Les marchandiſes que les flottes de Salomon en rapportoient, étoient l'or, l'argent, l'ivoire, le bois d'algummim, & quelques pierreries : mais toutes ces marchandiſes précieuſes ne s'y trouvent pas préſentement en ſi grande abondance, ſoit par la négligence & le peu d'induſtrie des habitants, ſoit que les mines de cette terre ſoient épuiſées, ou que ſa fécondité ſoit diminuée.

L'or eſt encore aujourd'hui la principale marchandiſe d'Ethiopie. Je comprends ſous le nom d'Ethiopie tout ce grand continent qui s'étend depuis le tropique du Cancre juſqu'à l'Océan. On trouve l'or principalement en approchant du midi, & le plus grand trafic s'en fait à Sophala. Ce trafic ne s'y fait, ni par meſure, ni par poids, ni par monnoie, mais ſeulement à la vue, & par une eſtimation des yeux, qui ne peut être que fort incertaine, & qui quelquefois eſt fort lucrative pour les Marchands étrangers. Cette pratique eſt ancienne parmi ce peuple, & étoit fort générale ; car s'ils forgeoient quelques pieces de monnoie, c'étoit plutôt pour l'uſage des externes qui trafi-

quoient parmi eux, que pour le leur. Ils ont encore d'autres métaux ; mais ils n'ont pas l'art de les tirer de la terre, & ils ſont contraints d'en faire venir d'Europe pour leur uſage. Monſieur Bochart ſoutient qu'encore qu'il ſe trouve des métaux en Afrique, néanmoins les anciens ne les ont pas connus. Pour garant de cette opinion, il cite le Poëte Lucain, qui dit que la Libye ne fournit ni or ni argent, & que ſa terre eſt de la terre pure. Il pouvoit ajouter l'autorité de Strabon, qui dit qu'on ne trouve ni or ni argent dans l'Ethiopie, mais ſeulement de l'ivoire. Si on lit attentivement ce qui précede ce paſſage de Lucain, on verra qu'il ne parle que d'une partie de l'Afrique, ſituée vers l'Occident : & en liſant ce qui ſuit ce paſſage de Strabon, on verra qu'il ne parle que de la partie d'Ethiopie qui confinoit à la haute Egypte. Mais quand ces paſſages ſignifieroient ce que Monſieur Bochart a prétendu, on pourroit leur oppoſer l'autorité de Diodore, qui dit que Seſoſtris, Roi d'Egypte, ayant ſubjugué les Ethiopiens, leur impoſa un tribut annuel d'or, d'ivoire, & d'ébene : & celle de Théodoret, qui aſſure que l'argent d'Afrique

Bochart. præf. Phal. & lib. 3, cap. 7.

Lucan. lib. 9, v. 424.

Strab. lib. 2.

Diodor. lib. 1.

Theodor. in Jerem. 10.

d'Afrique étoit ſi eſtimé, que de ſon temps ceux qui s'appliquoient à déterrer & à amaſſer de l'or & de l'argent, cherchoient des Africains pour ce miniſtere. Outre qu'il n'eſt pas croyable que l'Ethiopie méridionale étant auſſi abondante en or qu'elle l'a toujours été, les peuples voiſins, & ceux avec qui elle trafiquoit, l'euſſent pu ignorer. L'Ethiopie fournit auſſi l'ivoire en abondance, l'écaille de tortue, les plumes d'autruche, & quelques aromates : non pas toutefois la canelle, que toute l'Europe venoit prendre autrefois en Egypte, & que l'on croyoit venir d'Ethiopie, quoiqu'il n'y en naiſſe point, & qu'elle y fût apportée de l'iſle de Ceylan. Quoi qu'il en ſoit, cette nation a été puiſſante, & a autrefois étendu ſa domination juſque ſur la Syrie. Ils attirerent dans leur pays les armes de Semiramis. Seſoſtris la parcourut toute par ſes victoires, & de tous les Rois d'Egypte il eſt le ſeul qui ait eu la gloire de l'avoir ſoumiſe à ſa patrie; laquelle les Ethiopiens prétendent, ſans aucune apparence, être une de leurs colonies, & contre laquelle ils ont ſoutenu de grandes guerres. Perſonne n'ignore la fable de

Memnon, qui vint au ſecours de Troye. On le fait Roi d'Ethiopie, par une ancienne erreur, qui a fait confondre cette région avec la Suſiane, qu'on appelle aujourd'hui Chuſiſtan, ſituée à l'orient de l'embouchure de l'Euphrate, & qui fut gouvernée par Tithon, & par Memnon ſon fils. La ſource de cette erreur vient de l'ambiguité du nom de Chus, qui dans les Livres ſacrés ſe donne quelquefois à la Suſiane, & quelquefois aux pays qui ſont ſitués des deux côtés du golfe Arabique, & font une partie de l'Arabie, & une partie de l'Ethiopie. Cambyſe ayant enſuite entrepris de domter les Ethiopiens, y perdit ſon armée. Auguſte leur fit reſpecter ſon empire, envoyant contre eux ſes légions ſous la conduite de Petronius, Gouverneur d'Egypte, qui pouſſa ſes conquêtes bien loin par delà la ville de Syene. Et Neron enfin conçut quelque deſſein de l'attaquer, mais ce deſſein ne fut ſuivi d'aucun effet.

CHAPITRE XV.

1. Commerce des Carthaginois avant Alexandre. 2. Leur puissance & leurs colonies. 3. Isle Fortunée découverte par eux dans l'Océan. 4. Relations d'Hannon & d'Himilcon.

1. CARTHAGE fut une fille de Tyr, & un fruit du trafic des Tyriens. Justin, abréviateur de Trogus, remarque que ce fut par le trafic que Didon eut entrée dans cette contrée, & y fut si bien reçue, que tout le voisinage portant avec empressement ses denrées à ces nouveaux hôtes, ce concours forma en peu de temps la grande & fameuse ville de Carthage.

Justin. lib. 18, cap. 5.

2. Le trafic lui avoit donné la naissance, le trafic lui donna l'accroissement, & la rendit si puissante, qu'elle disputa long-temps à Rome l'empire du monde. Sa situation étoit bien plus avantageuse que celle de Tyr. Elle

étoit en égale diſtance de toutes les extrêmités de la mer Méditerranée ; & l'Afrique où elle étoit ſituée, région vaſte & fertile, lui fourniſſoit aiſément les bleds néceſſaires pour ſa ſubſiſtance. Avec ces avantages ſes habitants avoient acquis une ſi grande ſcience de la mer, qu'en cela, ſelon le témoignage de Polybe, nulle autre nation ne l'égaloit. Pline ſemble aſſurer qu'ils furent les inventeurs du Commerce : mais on l'entend mal, & ce n'eſt pas ſa penſée, comme je l'ai déjà remarqué ci-deſſus. Car lorſqu'il attribue cette invention aux peuples qu'il nomme *Pœni*, il faut entendre les Phéniciens, & non pas les Carthaginois. Cela paroît clairement par un paſſage du Géographe Dionyſius, où il fait les Phéniciens inventeurs du trafic. Le nom de *Pœnus* eſt le même que celui de *Phœnix*. Ciceron donne aux Phéniciens le nom de *Pœnuli* ; & c'eſt ainſi qu'il faut entendre l'*uterque Pœnus* d'Horace : car ſoit que l'on entende les Tyriens & les Carthaginois, ou les Carthaginois & les habitants de Cadix, que nous trouvons avoir auſſi été appellés *Pœni* par Ciceron, il eſt certain que *Pœnus* ſe doit prendre là pour

Polyb. lib. 6.

Plin. lib. 7, cap. 56.

Dionyſ. Perieg. v. 908.

Cicer. de Finib. lib. 4.

Horat. Carmin. lib. 2, od. 2.

Cicer. pro Balb.

les Phéniciens, puisque Cadix étoit une de leurs colonies. Les Phéniciens avoient transmis aux Carthaginois la subtilité de leur esprit, leur adresse dans le commerce, & leur industrie dans les Arts. Comme l'Ecriture sainte nous apprend que Salomon, en bâtissant le Temple, eut recours aux Tyriens pour les ouvrages de charpente & de menuiserie dans lesquels ils excelloient, les travaux de boiserie qui venoient de Carthage étoient fort estimés à Rome. Ils ne furent pas moins habiles dans cet art de préparer les cuirs, qui s'est conservé en Afrique jusqu'à nos jours, d'où nous viennent ces beaux marroquins, qui nous sont d'un si grand usage. A tous ces moyens de s'enrichir ils joignirent une grande parcimonie. Les Romains s'en moquoient, & les appelloient *Mangeurs de bouillie*, eux qui faisoient autrefois leur principale nourriture de la bouillie. Mais ce que les Romains avoient fait par pauvreté & par grossiéreté, les Carthaginois le faisoient par épargne. Par ces voies ils parvinrent à une grande puissance. Au commencement de la troisieme guerre qu'ils eurent contre les Romains, & qui causa leur ruine

3. *Reg.* 5, 6.

entiere, Carthage avoit ſept cents mille habitants, & trois cents villes de leur dépendance dans le ſeul continent d'Afrique. Ils étoient maîtres, non ſeulement de toute cette liſiere qui s'étend depuis la grande Syrie juſqu'aux Colonnes d'Hercule, ce qui fait une étendue de plus de mille lieues Françoiſes, mais encore de celle qui s'étend depuis ces mêmes Colonnes vers le midi, où Hannon Carthaginois bâtit tant de villes, & établit tant de colonies. En Eſpagne, qu'ils avoient preſque toute conquiſe, Aſdrubal qui y vint commander après Barca, pere d'Annibal, y fonda la célebre ville de Carthagene, dont Polybe nous a laiſſé une ſi magnifique deſcription.

Polyb. lib. 2, 3 & 10.

3. On peut ajouter à ces colonies cette grande iſle découverte & habitée par les Carthaginois dans l'Océan, bien loin au delà du détroit de Cadix, & dont l'auteur du livre des Merveilles, attribué à Ariſtote, & Diodore, font une telle deſcription, que pluſieurs ont cru qu'elle ne pouvoit être autre que l'Amérique. Monſieur Bochart ne le croyoit pas ainſi, & étoit perſuadé que ce trajet n'auroit pu ſe faire ſans le ſecours de la bouſſole.

Diod. lib. 5.

Boc. Geogr. ſacr. par. 2, lib. 1, cap. 35 & 38.

Mais il faut faire attention, ſur ce que dit Diodore, que ceux qui découvrirent cette iſle, y furent jetés par la tempête : & comme le vent d'orient regne preſque continuellement dans la zone torride, il put bien arriver que quelques vaiſſeaux Carthaginois ſurpris de ce vent, furent portés malgré eux vers ces iſles occidentales, comme je le ferai voir dans ma Démonſtration évangélique. Du reſte il ne faut pas prendre pour une fable tout ce que les Anciens ont dit de cette iſle Fortunée. Les Grecs purent bien exagérer ce qu'ils en avoient appris, mais toutes les circonſtances qu'on en rapporte ne peuvent pas avoir été controuvées. On dit que le Sénat de Carthage appréhendant que cet agréable ſéjour n'attirât ſon peuple, & ne rendît leur ville déſerte, lui défendirent par une ordonnance expreſſe de s'y établir. On dit de plus qu'ils firent un grand myſtere de cette découverte à toutes les autres nations, & qu'ils en empêcherent l'abord aux Tyrrhéniens, ſe la réſervant pour leur ſervir de retraite en cas de beſoin, comme s'ils avoient eu un preſſentiment de leur décadence.

4. La postérité auroit tiré de grandes lumieres des deux monuments illustres des navigations de ce peuple, dans les relations des voyages d'Hannon, qui est qualifié Roi des Carthaginois, & d'Himilcon, si le temps les avoit conservés. Le premier avoit décrit les voyages qu'il avoit faits dans l'Océan, hors des Colonnes d'Hercule, le long de la côte occidentale d'Afrique; & le second, ceux qu'il avoit faits le long de la côte occidentale de l'Europe; l'un & l'autre par l'ordre du Sénat de Carthage. Mais le temps a consumé ces écrits : car quelque soin qu'aient pris des grands hommes de ces derniers temps de justifier de tout soupçon de supposition le Periple que nous lisons sous le nom d'Hannon, nous ne pouvons le recevoir sans scrupule. Mais nous en aurions encore davantage, de soutenir que cette ancienne relation d'Hannon, qui est citée par Aristote, par Mela, & par Pline ; & celle d'Himilcon, qui est citée par Festus Avienus, étoient des ouvrages supposés. Il faudroit les avoir vues pour en pouvoir faire un jugement si affirmatif. Car encore qu'Aristide & quelques autres

Auteurs anciens aient accusé de fausseté la relation d'Hannon, nous ne savons pas si cette relation, qui portoit le nom d'Hannon, étoit celle qui nous reste, ou si c'en étoit une autre plus ancienne.

Jamais Carthage n'avoit été plus puissante sur la mer, que lorsqu'Alexandre assiégea Tyr sa métropole. Sa fortune commença dès-lors à décliner, & les guerres qu'elle eut ensuite contre les Romains, acheverent sa désolation.



CHAPITRE XVI.

1. Commerce des Grecs avant Alexandre. 2. Flotte des Grecs envoyée contre Troye. 3. Commerce des Corinthiens, 4. des Ioniens, 5. des Phocéens, 6. des Athéniens, 7. & des Lacédémoniens. 8. Les Grecs ont contribué à la perfection, mais non à l'invention de la Navigation. 9. Expédition des Argonautes. 10. Fondation & commerce de Troye. 11. Sentiment des anciens Grecs ſur les avantages du Commerce. 12. Empire de la mer : de ceux qui l'ont poſſédé, des Lydiens, des Pelaſges, des Tyrrhéniens, des Spinetes, des Rhodiens, des Phocéens, & des Maſſiliens. Polycrate, Tyran de Samos. 13. Empire de la mer diſputé entre les Athéniens & les Lacédémoniens ; affecté par Philippe, Roi de Macédoine. 14. Commerce & alliance des Grecs avec les Egyptiens.

1. PENDANT que le Commerce floriſſoit chez tous ces peuples, les Grecs ne le négligeoient pas. Je comprends ſous le nom

de Grecs, non feulement les habitants de la Grece, mais auffi ceux des ifles de la mer Méditerranée, & des côtes de l'Afie mineure, où les Grecs ont envoyé des colonies, fans en exclure même les Siciliens, & une grande partie des peuples d'Italie, venus autrefois du Peloponnefe, ni les Tyrrhéniens, que la plupart des anciens Auteurs ont cru Lydiens d'origine. Thucydide, en rapportant, dès l'entrée de fon ouvrage, l'état & les mœurs des premiers habitants de la Grece, les repréfente fort fauvages, n'ayant aucune fociété ni aucun commerce entre eux, ni avec les étrangers, ni par mer ni par terre. Ils fe pilloient les uns les autres, & ceux qui étoient proches de la mer exerçoient la piraterie. Ils faifoient librement des defcentes dans les terres étrangeres; ils ravageoient les villes, prefque toutes ouvertes alors & fans défenfe; & ils fe faifoient un titre d'honneur de ce brigandage. Les Cariens étoient dans la même pratique, & les Phéniciens, ces anciens Navigateurs, leur en avoient donné l'exemple. Ces pilleries fe commettoient dans le milieu des terres comme fur la mer. Minos, Roi de Crete, le

plus ancien de ceux dont nous ayions connoiſſance, fut le premier qui tâcha de réprimer ce déſordre. Il dreſſa une flotte, & il ſe rendit maître de l'Archipel, de ſes iſles, & des mers voiſines. Il en chaſſa les corſaires, & établit ſes enfants Gouverneurs des terres qu'il avoit ſubjuguées. Quand les Grecs ſe furent familiariſés à la mer, ils commencerent à bâtir des villes ſur les côtes en vue du Commerce, & principalement dans les iſthmes, comme lieux d'un plus grand abord.

Thucydid. lib. I.

2. Thucydide ne demeure pourtant pas d'accord avec les Poëtes, de ce grand nombre de vaiſſeaux qu'ils prétendent avoir été envoyés contre Troye. Il fait auſſi cette remarque particuliere ſur les vaiſſeaux qui faiſoient une partie de cette flotte, que les mêmes hommes y faiſoient la fonction de rameurs & de ſoldats ; ce qui devint dans la ſuite d'un uſage preſque ordinaire : & il ajoute que ces vaiſſeaux n'étoient pas tous couverts, mais que la plupart étoient ſans tillac, comme ceux des pirates. Mais après la guerre de Troye, la Grece, comme il l'aſſure, commença à s'appliquer tout de bon à la marine.

3. Il donne aux Corinthiens la gloire d'avoir les premiers fabriqué des galeres à trois rangs de rames ; d'avoir toujours entretenu le commerce chez eux, dès le temps même qu'il ne s'exerçoit que par terre, étant par leur situation à l'entrée du Péloponnese, comme un entrepôt pour ceux qui y alloient, & qui en venoient : & s'étant mis depuis à la pratique de la mer, ayant bâti des vaisseaux, & écarté les pirates, leur ville devint le lieu du plus florissant commerce de la Grece.

4. Après les Corinthiens il donne l'empire de la mer aux Ioniens, qui s'y maintinrent malgré Cyrus, & son fils Cambyse.

5. Il ajoute qu'en ce même temps Policrate, Tyran de Samos, s'étant rendu puissant sur la mer, s'assujettit plusieurs isles de l'Archipel ; que les Phocéens, fondateurs de Marseille, y acquirent d'assez grandes forces navales pour vaincre les Carthaginois ; que ces flottes, toutes nombreuses & formidables qu'elles étoient, avoient pourtant peu de galeres à trois rangs, mais beaucoup plus de navires à l'ancienne mode, à un rang de cinquante rameurs, & des vaisseaux longs ; que du temps

de Darius ſucceſſeur de Cambyſe, le nombre des galeres à trois rangs fut fort augmenté par les Tyrans de Sicile, Gelon & Hieron, & par les habitants de Corfou.

6. Il ajoute que les flottes même dont ſe ſervirent enſuite les Athéniens & les Eginetes, n'étoient pas fort nombreuſes, & n'avoient pour la plupart qu'un rang de cinquante rameurs; & qu'après même que, par le conſeil de Themiſtocle, ils chercherent leur ſalut contre Xerxès dans leur flotte, leurs vaiſſeaux n'étoient pas tout-à-fait couverts. Mais nonobſtant cela, Xénophon, qui vint peu après Thucydide, parle d'Athenes, telle qu'elle étoit de ſon temps, comme d'une ville fort marchande, & pourvue de toutes ſortes de commodités pour le trafic.

Xenoph. de proventib.

7. La conduite que tenoient les Lacédémoniens dans le commerce, leurs mœurs, & leur diſcipline rigide & auſtere, marquent aſſez le peu d'intelligence qu'ils y avoient. Pauſanias nous apprend qu'avant Polydore, Roi de Lacédémone, qui vécut environ cinq cents ans après la priſe de Troye, le commerce ſe faiſoit à Sparte par échange, donnant

Pauſan. Lacon.

en paiement des bœufs ou des eſclaves, ou de l'or ou de l'argent en maſſe, l'uſage de la monnoie leur étant inconnu. Trogus prétend *Juſtin.* que cette ſorte de trafic ne s'établit point chez *lib. 5, cap. 2.* eux par ignorance & par groſſiéreté ; mais par une ſage prévoyance de Lycurgue, qui bannit la monnoie d'or & d'argent de Sparte, comme étant la matiere de tous les crimes. Ces jeux célebres de la Grece, qui attiroient avec tant d'empreſſement tous les peuples de cette contrée, ne ſe faiſoient pas ſeulement pour exciter la jeuneſſe à ces nobles exercices, où ils faiſoient une ſi grande parade de leur adreſſe ; mais ils ſe ſervoient encore de ces occaſions pour fournir à leurs beſoins par le trafic. Outre les aſſemblées générales qui ſe faiſoient pour ces jeux ſi renommés, il s'en faiſoit encore de particulieres, où l'utilité du trafic ſe rencontroit avec le plaiſir des ſpectacles. Polybe décrit ceux que les Etoliens célé- *Polyb.* broient tous les ans chez les Thermiens, & *lib. 1.* les riches marchandiſes qu'ils y apportoient. Xénophon nous apprend, qu'encore que les *Xenoph. de repub.* autres villes de la Grece exerçaſſent toutes les *Laced.* profeſſions qui pouvoient accroître leur bien,

ſoit l'agriculture, ſoit le trafic de mer & de terre, ſoit d'autres métiers, Lycurgue avoit défendu à Sparte que ceux qui étoient de condition libre s'appliquaſſent à aucun de tous ces moyens qui ſervent à l'augmentation des richeſſes. Si nous en croyons Philoſtrate, il reſtoit encore parmi ce peuple, du temps d'Apollonius, qui vécut ſous Domitien, des traces de cet eſprit élevé & déſintéreſſé que Lycurgue lui avoit inſpiré. Car on voit un jeune Lacédémonien appellé en Jugement, & prêt à être condamné par les Ephores, pour avoir préféré le trafic & le négoce de la mer aux emplois du gouvernement de l'Etat, & au ſervice de la République. L'Auteur fait dire de plus à Apollonius, que tant que Sparte s'eſt ſeulement appliquée aux affaires de la terre, elle a été floriſſante & glorieuſe; mais que depuis qu'elle ſe fut miſe dans le train de la mer, elle s'eſt ruinée, & ſur la mer, & ſur la terre.

Philoſt. vit. Apol. lib. 4, cap. 10.

8. Pluſieurs de ces peuples de la Grece ſe diſputoient l'invention de diverſes ſortes de navires. Je crois bien, qu'adroits & ingénieux comme ils étoient, ils ont perfectionné chez

eux

eux la fabrique des vaiſſeaux, & quelque partie de la ſcience de la mer : mais comment peuvent-ils s'en attribuer l'invention, eux qui voyoient ſi ſouvent ſur leurs côtes les vaiſſeaux de Phénicie & d'Egypte ? Leurs Auteurs même demeurent d'accord qu'ils ont appris la navigation des Egyptiens, & qu'ils ont appris des Sidoniens les ſciences néceſſaires à la bien pratiquer, l'Aſtronomie & l'Arithmétique. Leur coutume de conduire leurs vaiſſeaux ſuivant le cours de la grande Ourſe, ſi différente de celle des Phéniciens, à qui le mouvement de la petite Ourſe ſervoit de guide, ne marque-t-elle pas dans ceux-ci une bien plus grande pratique, & une bien plus grande ſubtilité dans leurs obſervations ? Outre que les voyages des Grecs étoient preſque bornés à la mer Méditerranée, & qu'ils n'entrerent point dans l'Océan avant Colœus de Samos, qui y entra véritablement environ ſix cents ans après l'expédition des Argonautes, mais qui ne paſſa pas la ville de Tarteſſus, ſituée à l'embouchure du Boetis, aſſez proche du détroit de Gibraltar. Car pour le golfe Arabique & le golfe Perſique, & toute

la mer Rouge, ils n'y naviguerent point avant Alexandre.

9. Environ cinquante ans après le regne de Minos, les Argonautes allerent en Colchide, pour la conquête de la Toiſon d'or. Quoique la Fable ait donné à cette entrepriſe l'air d'une expédition militaire, il y a pourtant beaucoup d'apparence qu'elle ſe fit moitié guerre, moitié marchandiſe. Cette Toiſon d'or eſt un myſtere que les Anciens expliquent diverſement; les uns prétendant qu'elle ſignifie le profit qui revenoit du trafic des laines de la Colchide; les autres, qu'elle ſignifie l'or qu'on y ramaſſe avec des toiſons dans les rivieres. On dit qu'il y avoit une ancienne loi parmi les Grecs, qui défendoit de mettre en mer aucune galere qui portât plus de cinq hommes, & que Jaſon fut le premier qui contrevint à cette défenſe. On veut auſſi que le navire Argo ait été le premier du genre de ceux qu'on appelloit vaiſſeaux longs. C'étoient des vaiſſeaux de guerre beaucoup plus grands & mieux équipés que ceux dont on ſe ſervoit alors, & qui n'alloient guere qu'à la rame. Mais deux cents ans avant les Argonautes

on fait venir Danaüs d'Egypte à Argos dans un vaiſſeau à cinquante rames. Ceux qui ont dit que le navire Argo fut le premier qui paſſa au travers des Cyanées, pour entrer dans le Pont-Euxin, ſe ſont expliqués fort improprement. Ils devoient dire que ce fut le premier vaiſſeau long qui franchit ce paſſage, eſtimé alors ſi dangereux : car Phryxus & Hellé, en portant la Toiſon d'or dans la Colchide, avoient néceſſairement tenu la même route que Jaſon, mais dans une autre ſorte de vaiſſeau. Il faut dire la même choſe de ce vaiſſeau de Crete qui enleva Europe, & de la flotte de Minos dont j'ai parlé, & de tant d'autres vaiſſeaux plus anciens qu'Argo, dont l'Hiſtoire & la Fable font mention. On diſpute même à Jaſon l'honneur de s'être le premier ſervi d'un vaiſſeau long : on nomme Paralus, Semiramis, Ægæon, qui le lui conteſtent. Mais quoi que l'on nous diſe de ce navire Argo, il eſt aiſé de juger que c'étoit fort peu de choſe, en comparaiſon des vaiſſeaux dont on ſe ſert aujourd'hui, par le tranſport qu'on dit que firent les Argonautes de ce navire ſur leurs épaules, du Danube

dans la mer Adriatique. Les autres qui leur font remonter le Tanaïs, & traîner ensuite leur navire par terre, jusques dans une autre riviere qui tombe dans l'Océan, d'où ils disent qu'ils rentrerent dans la mer Méditerranée par le détroit de Gibraltar, ne leur font pas faire une bien moindre besogne. Eratosthene a bien renchéri par dessus ce que les Poëtes nous ont dit du voyage de Jason. Il prétend qu'après qu'il fut arrivé dans la Colchide, il en partit prenant son chemin par terre, & alla dans l'Arménie & dans la Médie.

10. La côte Asiatique de l'Hellespont étoit un poste avantageux pour la guerre, pour le commerce de mer, & pour imposer & lever des péages sur les marchandises qui passoient par ce détroit. Quelques années après Minos, Scamandre, Prince de Crete, & son fils Teucer, vinrent s'y établir. Ils y trouverent Dardanus, qui étoit venu d'Italie, & y avoit déjà bâti Ilion. Ils s'allierent, & fonderent le royaume de Troye, qui par sa situation parvint bientôt à une grande opulence. Il ne subsista pourtant guere plus de cent quarante ans, & fut ruiné par les Grecs, qui se réu-

nirent pour venir à bout de cette guerre, & menerent contre les Troyens mille ou douze cents voiles, ramassées de toutes les côtes & de toutes les isles de la Grece.

11. C'est ici qu'il faut rapporter le plus illustre témoignage qui nous reste de l'antiquité en faveur du Commerce, & de ceux qui le pratiquent. Il est de Plutarque, dans la vie de Solon. De peur d'en rien dérober au lecteur, & de l'affoiblir en l'abrégeant, j'en donnerai ici une traduction littérale. Après avoir dit que Solon ayant trouvé sa maison ruinée par les excessives libéralités de son pere, il s'adonna au trafic pour la rétablir, voici ce qu'il ajoute : *En ce temps-là, selon le rapport d'Hésiode, aucun travail n'étoit honteux, & les Arts ne mettoient point de différence entre les hommes. Le trafic étoit aussi en honneur, apportant dans le pays des commodités du dehors, établissant des alliances avec les Rois, & donnant la connoissance de beaucoup de choses. Quelques Marchands ont même fondé de grandes villes, comme celui qui bâtit Marseille, & fut si bien reçu des Gaulois. On dit que Thales exerça aussi le négoce, ainsi*

qu'Hyppocrate le Mathématicien, & que Platon, qui n'entreprit le voyage d'Egypte que pour y débiter ſon huile. Les avantages du Commerce, qui ſont ici décrits ſommairement, ſont agréablement exprimés dans une inſcription Latine, compoſée autrefois par un ſavant & ingénieux Profeſſeur de l'Univerſité de Caen, qu'on voit gravée ſur la porte d'une maiſon bâtie au bord de la mer, ſur la côte de la baſſe Normandie, qui mérite d'avoir ici ſa place.

Queis opus eſt, affert tumefacta Venilia ſecum,
Et mox quæ ſuperant revoluta Solatia tollit:
Quipotè damnoſum vicinum Nerea dicas?

12. Caſtor, Rhodien, qui vécut du temps d'Auguſte, avoit fait une hiſtoire exacte de tous les peuples qui avoient eu l'empire de la mer Méditerranée, depuis Minos juſqu'aux Eginetes, c'eſt-à-dire, juſques vers la ſoixante-huitieme Olympiade, pendant le cours d'environ neuf cents ans. C'eſt de ce Caſtor qu'Euſebe a pris le dénombrement de ces peuples, qu'il a rapporté dans ſa Chronique; & les gens

ſavants ont pris ſoin de l'éclaircir dans leurs ouvrages. La ſuite de mon deſſein ne me permet pas de m'y arrêter en détail, mais elle ne me permet pas auſſi d'omettre quelques remarques particulieres qui y ont rapport. Il eſt néceſſaire, avant toutes choſes, d'expliquer en quoi conſiſtoit cet empire de la mer. Il ne faut pas s'imaginer que ce fût aucun droit de ſupériorité & de domination dans la pratique de la mer, qui fût déféré ſur les autres peuples par leur conſentement. Cet empire conſiſtoit ſeulement dans le nombre & la force des vaiſſeaux, & dans le grand uſage de la navigation. Il ne s'étendoit proprement que depuis les iſles de Crete & de Rhodes juſqu'aux iſles Cyanées ; & du côté de l'Occident, il n'alloit guere au delà de la mer Ionienne ; & il ne le faut entendre que par rapport aux nations Grecques.

Les Lydiens, qui tiennent le premier rang dans cette liſte après les peuples de Crete, ont été les premiers, ſelon le témoignage d'Herodote, qui ont monnoyé l'or & l'argent, & qui ont fait le métier de revendeurs & de regrattiers, achetant en gros & revendant en détail.

Herod. lib. 1, *cap.* 94.

Euseb. Chron. lib. 2. Eusebe ayant placé dans cette liste les Pélasges immédiatement après les Lydiens, & les faisant contemporains de Salomon, nous fait assez entendre que cet empire n'avoit pas de bornes plus étendues que celles que j'ai marquées; car il est hors de doute que les Phéniciens étoient alors bien plus puissants sur la mer que les Grecs. La nation des Pélasges étoit très-ancienne dans la Grece. Leur vie errante en est une preuve; car dans les premiers temps les Grecs n'avoient point de demeure arrêtée, comme Thucydide l'a remarqué. *Thucyd. lib. 1.* Mais lorsque la plupart des peuples de la Grece se fixerent dans leurs demeures, les Pélasges furent toujours vagabonds par mer & par terre. Ce genre de vie leur rendit la navigation nécessaire, & le fréquent usage qu'ils en firent les y rendit puissants.

Si, selon l'opinion commune, les Lydiens & les Pélasges, si grands Navigateurs, avoient donné l'origine aux Tyrrhéniens, il ne faudroit pas s'étonner qu'ils leur eussent aussi communiqué leur inclination pour la mer. *Dionys. Halic. lib. 1.* Mais Denys d'Halicarnasse croit les Tyrrhéniens une très-ancienne nation, originaire

d'Italie. La fable de ces Nautonniers Tyrrhéniens changés par Bacchus en monſtres marins, & rapportée par Ovide, confirme cette antiquité ; & elle montre auſſi qu'ils ſe ſont appliqués dès les premiers temps à la navigation, avant même que les Pélaſges ſe fuſſent établis en Italie dans le voiſinage des Tyrrhéniens, & qu'ils euſſent fait preſque une même nation avec eux. Les Tyrrhéniens acquirent à leur tour la domination de la mer, & en établirent le principal ſiege dans leur port de Lune : quoique, ſelon mon avis, cette domination ne s'étendit pas juſques aux parties orientales de la mer Méditerranée. Denys d'Halicarnaſſe eſt même perſuadé que le commerce des Tyrrhéniens a perfectionné les Pélaſges dans la ſcience navale. Ils en auroient joui long-temps, s'ils n'avoient pas été contraints de la céder aux Carthaginois.

Ovid. Met. l. I.

Dionyſ. Halic. lib. I.

Ces mêmes Pélaſges étant entrés dans une des embouchures du Pô, y bâtirent la ville de Spina, qui tint auſſi à ſon tour l'empire de la mer pendant pluſieurs années, & fut enfin ruinée par les Barbares de ſon voiſinage. Je crois toutefois qu'il faut reſtreindre cet empire à la mer Adriatique.

Les Rhodiens, qui tiennent le cinquieme rang entre les dominateurs de la mer, peuvent être nommés avec juſtice les légiſlateurs de la mer, par l'eſtime qu'ont acquis leurs loix navales, les plus anciennes de toutes les autres loix qui concernent la Navigation. Les Romains les ont adoptées & autoriſées, & ont voulu qu'elles fiſſent la déciſion de tous les différents qui ſurviendroient entre les gens de mer, ſi quelques loix plus récentes n'y avoient dérogé.

Tout le monde ſait que les Phocéens, que l'on met au nombre de ceux qui ont été maîtres de la mer, ont fondé & bâti la ville de Marſeille. Cette ville étoit autrefois fournie de beaucoup de vaiſſeaux, d'arſenaux, de magaſins, & de toutes ſortes d'engins & de machines pour la guerre de mer & de terre, & la plupart de l'invention de ſes habitants. Elle n'a jamais prétendu à l'empire de la mer; mais elle s'eſt toujours fortement oppoſée à ceux qui ont voulu ſe l'attribuer, & elle étoit ornée des dépouilles qu'elle avoit ſouvent remportées ſur ces uſurpateurs. On lui attribue auſſi la gloire d'avoir vaincu les

Carthaginois ſur la mer. De plus, comme les Phocéens ont été les premiers des Grecs qui ont entrepris des voyages de long cours, ſi l'on en croit Herodote, les Maſſiliens, à leur imitation, ont envoyé leurs vaiſſeaux dans l'Océan, le long des côtes d'Afrique, bien avant vers le midi, ſous la conduite d'Euthymene, & le long des côtes de l'Europe, bien avant vers le nord, ſous la conduite de Pytheas, l'un & l'autre de Marſeille. *Herod. l. 1, c. 163.*

13. Il y a ſujet de s'étonner qu'Euſebe n'ait point mis dans la liſte des dominateurs de la mer Polycrate, Tyran de Samos, qui avoit cent galeres, chacune de cinquante rames, & à qui Herodote rend témoignage d'avoir été le premier des Grecs, après Minos, qui s'eſt rendu maître de la mer. Mais il faut remarquer dans ce paſſage d'Herodote, qu'il ne reçoit pas pour un fait indubitable, que Minos ſe ſoit mis le premier en poſſeſſion de cet empire. *Herod. l. 3, c. 39, & 122.*

14. Environ cent ans avant Alexandre, les Athéniens & les Lacédémoniens ſe diſputoient les uns aux autres la ſouveraineté de la mer avec beaucoup de chaleur, & des ſuccès fort

différents, dont les hiſtoires anciennes ſont remplies. Philippe, Roi de Macédoine, pere d'Alexandre, Prince habile & ambitieux, mettant tout en uſage pour accroître ſon pouvoir, & apportant à l'exécution de ſes deſſeins beaucoup de valeur, & encore plus d'adreſſe & d'artifice, ne négligea rien pour ſe rendre maître de la mer. Les prétextes ne lui manquoient pas : celui des Pirates, qui infeſtoient le commerce, fut un des plus ſpécieux ; quoiqu'il eut recours lui-même à cet infame métier, lorſqu'il ſe trouva ſans argent au ſiege de Bizance. Les Grecs voyoient aſſez clair dans ſes intentions ; mais ils manquoient quelquefois de vigilance pour en prévenir les effets, ou de pouvoir pour les éluder.

Il ne faut pas ſe perſuader que ce Prince, & tous ces peuples dont j'ai parlé, n'affectaſſent ſi ardemment cette domination que par le ſeul motif d'ambition ; le commerce étoit leur principal objet : ils ſavoient que leur puiſſance & leurs richeſſes en dépendoient ; & ils n'étoient pas moins perſuadés que Themiſtocle l'avoit été, & que Pompée le fut en-

ſuite, de cette grande maxime, que qui eſt maître de la mer, eſt maître de tout.

15. En traitant du commerce des Grecs, je ne dois pas omettre qu'il n'y avoit point de peuple avec qui ils priſſent ſoin de toute antiquité d'entretenir une plus étroite correſpondance, qu'avec les Egyptiens; ſe ſouvenant de leurs anciennes alliances, & des colonies qui étoient autrefois venues d'Egypte en Grece, & comme les reconnoiſſant pour leurs maîtres en la ſcience de la mer. Amaſis, Roi d'Egypte, les affectionnoit: & pour faciliter ce commerce, il leur avoit aſſigné la ville de Neucratis pour le débit de leurs marchandiſes, & même pour s'y habituer; outre les autres lieux où ils n'avoient la liberté que de trafiquer.



CHAPITRE XVII.

1. Changement causé dans le Commerce par les conquêtes d'Alexandre. 2. Alexandre ruine Tyr, 3. fonde Alexandrie, 4. dispose les mers des Indes au commerce. 5. Il se prépare à faire la guerre aux Arabes. 6. Il forme de vastes desseins pour une Monarchie universelle.

1. LEs choses étoient en cet état, lorsqu'Alexandre attaqua l'Empire des Perses, & par la conquête qu'il en fit, changea, pour ainsi dire, la face du monde, & fit une grande révolution dans les affaires du Commerce. Il faut donc regarder cette conquête, & principalement la prise de Tyr, & la fondation d'Alexandrie, comme une nouvelle époque du Commerce. Ce changement arrivé dans le gouvernement des Etats, & dans les intérêts des peuples, ayant ouvert de nouveaux ports

& de nouveaux paſſages, fit prendre un nouveau tour à la conduite du trafic. Nous avons vu que quand Alexandre fit la guerre à Darius, les vaiſſeaux Phéniciens couroient toutes les mers, depuis les Indes & l'Ethiopie juſqu'à l'Océan occidental, & que jamais les Carthaginois n'avoient été ſi puiſſants ſur la mer, qu'ils l'étoient alors. Cette domination que les Grecs affectoient dans la mer Méditerranée, & qui ne s'étendoit guere au delà de la mer Ionienne, n'avoit guere de rapport qu'à ceux de leur nation & de leur langue : & encore que le commerce fût leur principal objet, néanmoins l'ambition & la politique n'y avoient guere moins de part. C'étoit dans ces vues que Philippe, pere d'Alexandre, avoit employé ſon adreſſe, pour ſe rendre maître de la mer, juſqu'à faire ſans honte le métier de Corſaire, comme je l'ai dit, lorſque l'argent lui manquoit. Quand ſon fils lui ſuccéda, ſes forces de mer n'égaloient pas, à beaucoup près, celles des Perſes, qui étoient, ſans contredit, maîtres de la navigation par leurs nombreuſes flottes, quoique ramaſſées pour la plupart des peuples ſitués ſur les côtes

de la partie la plus orientale de la mer Méditerranée. Les Auteurs ne conviennent pas du nombre de vaiſſeaux dont la flotte d'Alexandre étoit compoſée, lorſqu'il fit paſſer ſon armée en Aſie. Diodore ne lui donne que ſoixante vaiſſeaux longs. Arrien augmente ce nombre juſqu'à cent ſoixante, dont les Athéniens en avoient fourni vingt, ſans y comprendre les bâtiments de tranſport. Mais tous conviennent qu'il eſt étonnant qu'il ait oſé attaquer l'Aſie avec une flotte ſi peu comparable à celle des Perſes, qui ſe trouvoit fortifiée alors des vaiſſeaux de Chypre & de Phénicie, & qui n'étoit pas de moins de trois cents voiles, ſelon Diodore, ou de quatre cents, ſelon Arrien. Ce fut ce qui obligea Alexandre, après la bataille du Granique, de mettre en délibération s'il ne devoit pas augmenter ſes forces de mer, & exercer les Macédoniens dans la marine, avant que d'aller chercher Darius pour le combattre. Ce fut auſſi ce qui l'empêcha de ſuivre le conſeil que lui donnoit Parmenion, de haſarder un combat naval. Et ce fut enfin ce qui l'obligea, après la priſe de Milet, de rompre ſa flotte,

Diodor. lib. 17. *Arrian. Exped. lib.* I.

&

& à céder par conséquent aux Perses l'empire de la mer, plutôt que de s'exposer au péril d'une bataille. Outre que dans l'état où étoient ses affaires, il étoit bien aise d'épargner cette dépense, & de rendre ses soldats plus déterminés, en leur ôtant l'espérance de ce refuge. Il espéroit d'ailleurs, étant maître des villes maritimes de l'Asie, de réduire les Perses à rompre aussi leurs flottes, lorsque ces retraites viendroient à leur manquer, & ne leur fourniroient plus de matelots, ni de provisions. Il ne se réserva donc que les vaisseaux nécessaires pour porter ses machines de guerre, du nombre desquels étoient les vingt que les Athéniens lui avoient prêtés.

2. La bataille d'Issus ayant achevé de le rendre maître de la Phénicie & de l'Egypte; & Tyr, qui étoit le centre de leur commerce & de leurs forces navales, après un siege de sept mois, étant tombée sous son pouvoir; il conquit, pour ainsi dire, par cette victoire, toute la mer Méditerranée. Les Carthaginois sentirent la ruine de Tyr, à qui ils devoient leur origine. Tyr avoit réclamé leur secours. Ils s'étoient intéressés au siege qu'elle avoit

ſoutenu, ils l'avoient déchargée de ſes bouches inutiles; & ils l'auroient ſecourue plus efficacement, s'ils ne s'étoient pas trouvés eux-mêmes engagés alors dans une guerre dangereuſe contre les Syracuſains. Dès ce jour Alexandre les regarda comme ſes ennemis, & il ſe promit bien de tirer raiſon, ſi-tôt qu'il auroit mis ordre aux affaires d'Orient, de toutes les offenſes qu'il croyoit en avoir reçues, par l'intérêt particulier qu'ils avoient pris à la fortune des Tyriens, & par les ſecours qu'ils leur avoient offerts. Il le déclara même à leurs députés, qu'il trouva dans Tyr lors de ſa priſe. Les Carthaginois effrayés de ſes menaces, eurent une grande attention ſur ſes démarches. Ils chargerent Hamilcar, un de leurs citoyens, homme aviſé, de prendre quelque emploi dans ſes troupes comme transfuge, d'obſerver ſa conduite, & de leur faire ſavoir par des lettres ſecretes ce qu'il remarqueroit de contraire à leurs intérêts. Il s'acquitta de ſa commiſſion avec adreſſe & fidélité: & pour récompenſe, ſes compatriotes, à ſon retour, ſur de fauſſes apparences, après la mort d'Alexandre, le firent mourir,

comme traître à sa patrie. Telle étoit la férocité de ce peuple.

3. Mais cependant Alexandre imagina un autre moyen bien plus sûr pour lui, & bien plus utile pour son siecle, & pour les siecles suivants, de se venger en même temps de Tyr & de Carthage, dont toute la force consistoit dans le commerce. Ce fut la fondation d'Alexandrie, grand & heureux dessein, de quelque côté qu'on le regarde, & qui en son genre n'a jamais eu d'égal. Car il faut premiérement considérer la situation merveilleuse de l'Egypte, qui a d'un autre côté une libre communication de l'Asie, & de tout l'Orient, par la mer Rouge; de l'Ethiopie & du midi, par la même mer, & par le Nil; du Septentrion, de l'Europe, & de l'Afrique, par la mer Méditerranée. L'Egypte étoit par elle-même une des plus fertiles contrées du monde, & regorgeoit de toutes sortes de biens. Alexandre considérant tous ces avantages, & roulant dans sa tête de vastes desseins pour une Monarchie universelle, jugea à propos d'y établir le siege principal du Commerce, & d'y choisir un

lieu qui fût comme le nœud de toutes les parties du monde, & qui étant ſitué entre Tyr & Carthage, pût s'attirer en même temps le commerce de l'une & de l'autre. Comme l'abondance de l'Egypte avoit fait mépriſer à ſes habitants, ſous leurs premiers Rois, le commerce du dehors, ils n'avoient point de ports conſidérables, & ils avoient négligé les moyens d'en avoir. Le lieu où l'on bâtit depuis Alexandrie, & qu'on nommoit alors Rhacotis, leur ayant paru commode pour l'abord des étrangers, dont ils appréhendoient les viſites; ils le munirent, & y mirent une garniſon, pour les repouſſer, & leur en empêcher l'entrée. Ils abandonnerent même les environs, pour ſervir d'habitation aux pâtres, qui étoient une eſpece de milice, gens d'exécution, vivant bien plus de rapine & de brigandage que de leur induſtrie, aſſez connus par le roman d'Heliodore. Ce lieu avoit en face l'iſle de Pharos, & il avoit à revers le lac Maréotide, que le Nil couvroit de ſes inondations, par le moyen des canaux que les anciens Rois avoient pratiqués. Alexandre jugea cette place propre à en faire une des

plus belles villes, & un des plus beaux ports du monde. Car l'isle de Pharos, qui n'étoit pas encore jointe alors au continent, lui en fournissoit un magnifique après sa jonction, ayant deux entrées ; & le lac Maréotide lui en fournissoit un autre plus riche que le précédent : sans que le voisinage de ce lac infectât l'air pendant les chaleurs, les eaux saines du Nil venant alors à le couvrir. Ce fut même pour favoriser le commerce de sa nouvelle ville, qu'Alexandre prit soin de repeupler Tyr de gens soumis à ses volontés ; & non pas seulement pour lui servir dans le cours de la guerre qu'il faisoit aux Perses : car il auroit eu sujet de craindre que les Marchands accoutumés si long-temps au trafic de Phénicie, & les Phéniciens même, ne se servissent du lieu & du débris de Tyr, pour y rétablir quelque sorte de commerce. Carthage fut alarmée de la fondation d'Alexandrie, comme elle l'avoit été de la prise de Tyr, sa métropole, prévoyant delà une grande diminution dans son commerce.

4. Alexandre après avoir défait Porus, & domté les Indiens, s'appliqua à la connois-

ſance des mers de l'Orient. Pluſieurs Phéniciens, entendus au fait de la marchandiſe, ſuivoient ſon armée. Ils ſe chargerent de beaucoup d'aromates précieux, qui naiſſent dans les Indes. Alexandre fit bâtir des ports vers l'embouchure de l'Indus : & il entra lui-même par ce fleuve dans l'Océan. A ſon retour des Indes, il y entra encore par l'Eulée, fleuve qui traverſe la Suſiane, & rentra par l'Euphrate. Ce fut alors qu'il fit détruire toutes ces cataractes que les Perſes, peu intelligents dans la marine, avoient conſtruites à l'embouchure & le long de l'Euphrate, pour empêcher l'abord des étrangers dans leur pays. Avant que de partir des Indes, il avoit envoyé ſes flottes, ſous la conduite de Nearque & d'Oneſicrite, pour reconnoître l'Orient, & parcourir les rivages de l'Aſie. Elles étoient ſorties de l'Indus, & elles rentrerent dans l'Euphrate.

5. Indigné de n'avoir reçu des Arabes aucune marque de reſpect, lui devant qui tout genou fléchiſſoit, il prépara contre eux une armée navale. Il envoya pluſieurs vaiſſeaux reconnoître les côtes de leur pays, & il en-

treprit lui-même une nouvelle navigation dans l'Océan, vers les rivages de l'Arabie, ſortant par le Pallacopas, qui eſt une branche de l'Euphrate. Il ſe propoſoit auſſi d'envoyer des colonies ſur les côtes & dans les iſles du golfe Perſique, & d'établir enfin la demeure capitale du vaſte Empire qu'il s'étoit propoſé pour but de ſes conquêtes, dans l'Arabie, dont il entendoit vanter la félicité.

6. L'Hiſtoire marque d'autres deſſeins bien plus vaſtes, qu'il avoit conçus pour la navigation, & qui furent renverſés par ſa mort : mais ils ſont rapportés diverſement. Quelques-uns ont écrit qu'il ne prétendoit pas ſeulement porter ſes conquêtes dans l'Arabie, ſortant par le golfe Perſique, & rentrant par le golfe Arabique, mais encore s'embarquer ſur la côte de Syrie, pour tourner ſes armes contre l'Afrique, ſe venger de Carthage, s'aſſujettir la Numidie & la Mauritanie, ſortir par le détroit de Cadix, pour aller prendre l'Eſpagne à revers, & après l'avoir ſoumiſe, franchir les Alpes, domter l'Italie, & repaſſer dans la Grece. D'autres pouſſent bien plus loin ſes projets ; & comme ſuppoſant qu'il

n'ignoroit pas que l'Afrique eſt une péninſule, environnée de tous côtés de la mer, hormis à l'iſthme de Damiete, ils donnent à entendre qu'il diſpoſoit les choſes pour faire doubler à ſes vaiſſeaux le cap méridional de l'Afrique, qu'on appelle aujourd'hui de Bonne-Eſpérance, & les faire rentrer dans la mer Méditerranée par les Colonnes d'Hercule. Ce fut dans de ſemblables vues qu'il ramaſſa une grande quantité de vaiſſeaux, qu'il fit bâtir de nouvelles flottes, qu'il fit lever un grand nombre de matelots, & qu'il fit faire un port magnifique dans les embouchures de l'Euphrate, qui pouvoit contenir mille vaiſſeaux. Mais il y a une obſervation importante à faire ſur toutes ces navigations, & ſur la plupart de celles qui ſe firent dans la ſuite ; c'eſt qu'elles ſe faiſoient ſans perdre la terre de vue : ce qui fait connoître combien on étoit alors éloigné de la ſcience de la mer, que l'on a acquiſe dans ces derniers ſiecles. Mais quoique la mort d'Alexandre prévint la plupart de ces deſſeins, il n'avoit pas laiſſé pendant les deux dernieres années de ſa vie de rouvrir le chemin au négoce des Indes, & au rétabliſ-

ſement de leur ancienne correſpondance avec l'Egypte, que la fondation d'Alexandrie devoit réchauffer, & rendre bien plus utile & bien plus étendue, en la faiſant paſſer juſqu'aux extrêmités de l'Occident. On a dit auſſi qu'il eut quelque penſée d'entrer dans le Pont-Euxin, & d'aller viſiter la Scythie & les Palus Méotides. D'autres veulent que la valeur des Romains commença à lui faire ombrage, & qu'il ſe propoſa d'aborder en Sicile & en Italie. Il eſt certain qu'il fit préparer des matériaux dans les forêts d'Hyrcanie, pour dreſſer une flotte, & entrer dans la mer Caſpienne. Il eſt conſtant auſſi qu'il lui vint vers ce temps-là des députés de l'Afrique, & même de Carthage, d'Eſpagne, des Gaules, d'Italie, & des Scythes de l'Europe, pour le féliciter ſur ſes conquêtes, & lui demander ſon amitié. Ce qui put bien flatter ſon extrême ambition, en lui faiſant accroire qu'il étoit ſouhaité pour Seigneur de ces peuples, par qui il étoit recherché, & lui faire venir le deſir de ſe voir maître de tous ces pays, c'eſt-à-dire, du reſte du monde.

CHAPITRE XVIII.

1. Commerce ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre, & principalement ſous Ptolemée Philadelphe. 2. Diſpoſitions particulieres des Indes pour le commerce ſous Seleucus. 3. Relations des Indes, de Patrocle, de Dionyſius, de Megaſthene, & de Daimachus. 4. Seleucus & Antigonus s'appliquent à la marine. Rétabliſſement de Tyr. 5. Erreur des Anciens ſur la mer Caſpienne. Alexandre & ſes Capitaines changerent les noms des pays qu'ils conquirent. 6. Flotte prodigieuſe de Demetrius Poliorcete. Vaiſſeau énorme de Ptolemée Philopator.

1. SI la vie d'Alexandre apporta un ſi grand changement dans les affaires du monde, ſa mort en apporta un plus grand encore, lorſque de la ruine du grand Empire des

Perſes on vit naître tant d'Etats particuliers. Mais tous ſes ſucceſſeurs, ſi diviſés d'intérêts, ne varierent point ſur le fait du Commerce, & ſuivirent les traces qu'Alexandre leur avoit marquées. Les Ptolemées, à qui l'Egypte échut en partage, & principalement Philadelphe, ouvrirent une route depuis Alexandrie juſqu'aux Indes, en diſpoſant des étapes commodes par les canaux du Nil, juſqu'à la mer Rouge. Ce Prince dans un corps infirme avoit un génie fort élevé, curieux & deſireux d'apprendre. Il ſe rendit puiſſant ſur la mer par ſes nombreuſes flottes, dont Athénée a fait en détail une deſcription & un dénombrement qu'on ne peut lire ſans étonnement. Outre plus de ſix vingts vaiſſeaux à rames, de grandeur extraordinaire, il lui attribue plus de quatre mille autres navires, qui étoient employés au ſervice de ſon Etat : car il poſſédoit un grand Empire, qu'il avoit formé en étendant les bornes de l'Egypte dans l'Afrique, dans l'Ethiopie, dans la Syrie, & au delà de la mer, s'étant rendu maître de la Cilicie, de la Pamphylie, de la Lycie, de la Carie, & des Cyclades, & poſſédant dans ſes Etats près

de quatre mille villes ; ce qui eſt ſans aucun exemple. Pour mettre le comble au bonheur de ces provinces, il voulut y attirer par le commerce les richeſſes & les commodités de l'Orient.

2. Alexandre avoit déjà jeté les fondements de cette correſpondance, par les colonies des Grecs qu'il avoit établies dans les Indes, & par les villes qu'il avoit bâties. On en avoit donné le gouvernement à Pithon, après la mort d'Alexandre. Porus & Taxile gardoient la foi qu'ils avoient promiſe aux Grecs leurs vainqueurs, & commandoient à leurs Etats, plutôt comme Gouverneurs, que comme Rois. Mais Sandrocottus, qui par ſon adreſſe s'étoit fait une royauté dans le même pays, après s'être ſoulevé contre les Grecs, avoit exterminé ceux à qui Alexandre en avoit confié le gouvernement. Seleucus, qui avoit revendiqué la ſouveraineté des Indes, & l'avoit même pouſſée plus loin qu'Alexandre, ayant mis ce rebelle à la raiſon, termina ſes différents avec lui par un traité qui lui laiſſoit les terres ſituées le long de l'Indus, & les villes qu'Alexandre y avoit bâties.

3. Seleucus cependant laiſſa l'adminiſtration de cette contrée, ainſi que de la Babylonie, à Patrocle ſon Lieutenant, homme d'une capacité & d'une fidélité reconnue, & qui en laiſſa des mémoires, qui auroient été très-utiles à la poſtérité, ſi le temps les avoit conſervés. Ptolemée de ſon côté voulant être plus particuliérement aſſuré de l'état des Indes par un homme de confiance, y envoya Dionyſius, ſavant Mathématicien. Megaſthene fut auſſi dépêché vers le Roi Sandrocottus : il eut de grandes conférences avec lui, & avec d'autres Princes Indiens, & en dreſſa des relations, dont quelques-uns des ſiecles ſuivants ont profité. Daimachus dreſſa auſſi les ſiennes, ayant été envoyé vers Altitrochade, fils de Sandrocottus. Ce commerce ſi bien établi par Ptolemée Philadelphe entre les Indes & l'Egypte, & par l'Egypte entre les Indes & l'Occident, étoit d'un trop grand rapport, pour être négligé par ſes ſucceſſeurs. Ils l'entretinrent ſoigneuſement, tant que leur race regna en Egypte.

4. Des ſucceſſeurs d'Alexandre, Seleucus & Antigonus furent ceux qui s'appliquerent

le plus à la marine. Le voisinage des Indes invitoit au trafic de mer & de terre Seleucus, qui se trouvoit Souverain de la Babylonie, qui avoit parcouru les Indes, & qui y entretenoit un Lieutenant. Dans les guerres qu'il eut contre Antigonus, ils couvrirent l'un & l'autre de leurs flottes la mer Méditerranée. Ce dernier se trouvant d'abord dépourvu de vaisseaux, & ayant en tête Ptolemée, Lysimaque, & Cassander, qui étoient maîtres de la mer, il fit travailler à une grande flotte sur les côtes de Phénicie. Et lorsque Seleucus vint se présenter à lui avec cent voiles, & porta l'épouvante dans son armée, il la rassura par la promesse qu'il lui fit de mettre en mer cinq cents vaisseaux avant la fin de l'été. Et en effet il eut bientôt une flotte qui approchoit de ce nombre, & il ôta l'empire de la mer à ses ennemis. Il se rendit aussi maître de la ville de Tyr, qui après le dégât qu'Alexandre y avoit fait en la prenant, s'étoit assez puissamment rétablie pour pouvoir soutenir, comme elle fit, un siege de quinze mois.

Plin. lib. 2, cap. 67.

5. Ce que Pline dit des navigations que Seleucus & Antigonus firent dans la mer des

Indes, vers la mer Caſpienne, eſt fort embrouillé, & eſt une ſuite de l'erreur dans laquelle il eſt tombé après pluſieurs autres, qui ont cru que la mer Caſpienne étoit un golfe de la mer Scythique. Alexandre & ſes ſucceſſeurs jeterent une grande confuſion dans la Géographie & dans l'Hiſtoire, quand, par une vanité ridicule, ils changerent les noms des pays qu'ils avoient ſubjugués, pour leur en donner de plus illuſtres. Patrocle, l'un des Amiraux des Macédoniens, fut celui qui donna lieu à cette erreur touchant la mer Caſpienne, en ſe vantant fauſſement d'y être entré par la mer de Scythie. Pline ne s'explique pas plus clairement dans ce qu'il ajoute des Palus Méotides, & de l'Océan ſeptentrional. Les Princes deſcendus de tous ces ſucceſſeurs d'Alexandre n'abandonnerent pas le ſoin de la mer, mais ils ne cultiverent pas tous cette pratique avec le même ſuccès, juſqu'à ce qu'enfin ils furent ſubjugués par les armes Romaines.

Plin. lib. 2, cap. 77.

6. Mais nous ne devons pas oublier de parler ici de cette prodigieuſe flotte que fit conſtruire Demetrius Poliorcete, fils d'Antigonus,

pour ſe rendre maître de l'Aſie. Plutarque dit qu'elle étoit de cinq cents voiles ; qu'on admira non ſeulement le nombre, mais encore la grandeur des vaiſſeaux, perſonne n'ayant vu juſqu'alors des vaiſſeaux de 15 & de 16 rangs de rameurs ; qu'il eſt vrai que Ptolemée Philopator, Roi d'Egypte, fit faire quelques années après un navire de quarante rangs, long de deux cents quatre-vingts coudées, & portant ſa pouppe à quarante-huit coudées de hauteur, chargé de quatre mille rameurs, de quatre cents matelots, & de trois mille ſoldats ; mais que cette vaſte machine ſembloit n'être faite que pour l'oſtentation, & n'étoit d'aucun uſage, pour l'énormité de ſa maſſe, reſſemblant plutôt à une grande maiſon fixe & ſans mouvement : mais que les vaiſſeaux de Demetrius avoient, nonobſtant leur grandeur ſurprenante, toute l'agilité néceſſaire pour ſervir aux uſages auxquels ils étoient deſtinés. Mais quoique tous ces vaiſſeaux ne fuſſent faits que pour la guerre, & n'euſſent aucun rapport à la marchandiſe, ils nous font néanmoins concevoir juſqu'à quel point on avoit porté alors l'étude de la Navigation, & des affaires de la mer.

CHAPITRE

CHAPITRE XIX.

2. Commerce des Rhodiens après Alexandre.

1. CE fut dans la ſuite de cette guerre d'Antigonus contre Seleucus & ſes alliés, que la vertu, la valeur & les forces maritimes des Rhodiens ſe déployerent davantage. Alexandre les avoit toujours traités avec beaucoup de marques de diſtinction. Ils éviterent ſoigneuſement de prendre aucun parti dans les guerres de ſes ſucceſſeurs. La faveur de ces Princes, une longue paix, & un commerce aſſidu, les avoient rendu aſſez puiſſants pour entreprendre ſeuls, & ſans aucun ſecours étranger, de nettoyer la mer de Pirates. Mais comme leur ſituation leur rendoit le trafic d'Egypte, non ſeulement commode & utile, mais encore néceſſaire, & qu'ils en tiroient leur principale ſubſiſtance, ils avoient toujours entretenu une liaiſon plus étroite avec Ptolemée, qui en étoit Roi. Ainſi quand

Antigonus les voulut obliger à entrer dans ſon parti, & à l'aider des commodités de leur iſle contre Ptolemée, iſs le refuſerent généreuſement, & ſe réſolurent à ſouffrir plutôt les dernieres extrêmités, que de manquer de foi à leur allié. Ils ſoutinrent pendant un an un rude ſiege contre ſon fils Demetrius, qui n'avoit point ſon pareil dans l'art d'aſſiéger & de prendre les villes, & qui n'étoit pas moins formidable par ſes forces de mer, qui alloient au delà de quatre cents voiles ; & ils firent enfin la paix à des conditions aſſez avantageuſes avec un ſi redoutable adverſaire. Ils garderent dans la ſuite avec les Romains la même politique qu'ils avoient gardée avec les ſucceſſeurs d'Alexandre, & prirent grand ſoin de ſe conſerver leur amitié : & cela les brouilla avec Philippe, Roi de Macédoine, & avec Mithridate, qui n'y trouva pas ſon avantage.



CHAPITRE XX.

1. Commerce des Carthaginois après Alexandre, 2. en Sicile, 3. en Sardaigne, 4. & en Espagne.

1. CEPENDANT les Carthaginois augmentoient leurs forces; & en travaillant à augmenter leur domination, leur commerce en devenoit plus florissant. Ils n'avoient pas trouvé d'abord grande résistance dans le continent d'Afrique. Ils porterent leurs vues plus loin, & ils songerent à s'établir dans la Sicile, dans la Sardaigne, & dans l'Espagne.

2. Le voisinage de la Sicile & sa fertilité les attiroient à sa conquête. Ils la tenterent dès le temps de Cyrus; mais ils y trouverent une grande résistance, & ils essuyerent de grands revers: & la peste traversa quelquefois les avantages qu'ils avoient obtenus par la guerre. Ils en remporterent néanmoins de grandes dépouilles, & ils en conquirent une partie;

mais ils ne jouirent jamais paisiblement de ces conquêtes. Les Siciliens fatigués de leur acharnement opiniâtre, eurent quelquefois recours aux étrangers. Mais leur plus sûre défense leur vint d'eux-mêmes. Gelon, qui s'étoit fait leur Tyran, tailla en pieces les Carthaginois sur les bords de l'Himere, lorsqu'ils déférerent trop aveuglément au conseil que leur avoit donné Xerxès d'attaquer la Sicile. Gelon usa modérément de sa victoire, & leur donna la paix. Après la mort de Gelon, ses freres ne purent empêcher que la Sicile ne retombât dans l'état démocratique. Alors les Carthaginois rentrerent dans les affaires de cette isle, & prirent des mesures pour se l'assujettir toute entiere : mais les deux Denys s'y opposerent, ayant usurpé la tyrannie de la Sicile, & s'y étant maintenus pendant cinquante ans, avec cinq cents gros vaisseaux, cent mille hommes de pied, & dix mille chevaux. Denys le pere commença son usurpation par l'avantage qu'il remporta sur les Carthaginois, en les chassant de l'isle. Mais la suite ne répondit pas à ces commencements : & après divers événements, il périt enfin par

une mort malheureuſe. Le commerce reçut un grand déchet ſous ſon gouvernement, lorſqu'il permit au peuple de Syracuſe, & de toute la Sicile, de piller les magaſins des Carthaginois qui s'étoient établis chez eux, & y poſſédoient de grandes richeſſes ; ſans épargner même leurs vaiſſeaux, qui ſe trouvoient en grand nombre dans leurs ports. Il s'étoit néanmoins fort appliqué à la navigation. Il renchérit par deſſus les Corinthiens, qui étoient inventeurs de la fabrique des galeres à trois rangs ; & il fut le premier qui fit faire des galeres à cinq rangs. Il leur fit bâtir des loges autour du port de Syracuſe. Son fils, qui lui étoit fort inférieur en toutes choſes, mit en mer juſqu'à quatre cents galeres. Mais tous ces grands armements ſe faiſoient bien plus pour la guerre que pour le trafic. Timoleon, qui vint enſuite, ne réſiſta pas moins aux entrepriſes des Carthaginois. Il les fit de nouveau repaſſer en Afrique, & abandonner la poſſeſſion de la Sicile, dont ils avoient joui long-temps, quoiqu'ils lui oppoſaſſent une flotte de deux cents galeres, & de plus de mille vaiſſeaux de charge ; & il rétablit l'iſle

en une pleine liberté. Mais ces avantages n'étoient que paſſagers : car ce peuple inquiet, ambitieux, & intéreſſé, ne pouvoit ſe priver de tous les biens qui lui revenoient de cette iſle ; & il étoit choqué de la grandeur de Syracuſe, qui étoit la rivale de Carthage, dans l'eſpérance de la domination de la Sicile. La fortune lui ſuſcita encore un dangereux adverſaire en la perſonne d'Agathocles, qui occupa la tyrannie de la Sicile peu de temps après le jeune Denys ; quoique la baſſeſſe de ſa naiſſance & l'obſcurité de ſa jeuneſſe ne lui promiſſent pas une ſi grande élévation, ayant même exercé la piraterie contre ſa propre patrie. Les hiſtoires ſont remplies des revers que la fortune lui fit éprouver dans les guerres qu'il ſoutint contre les Carthaginois ; & des exploits d'une valeur & d'une capacité ſinguliere, par leſquels il les repouſſa. Il alla les attaquer en Afrique, les aſſiégea dans leur capitale, & il rétablit les Siciliens dans l'empire de la mer. Il prit alors un ſoin particulier de leur trafic, & protégea leurs Marchands, quoiqu'il traversât ailleurs les affaires du commerce, & que pour ſon profit particulier il

retînt toujours son esprit de Pirate, & qu'il s'associât aux Corsaires d'Italie. Après une tyrannie de vingt-huit années, il mourut empoisonné par son petit-fils.

La mort d'Agathocles fit rentrer les Carthaginois dans leurs prétentions sur la Sicile. Ils crurent avoir une occasion favorable de l'envahir toute entiere. Ils y passerent avec de grandes forces. Les Siciliens réclamerent le secours de Pyrrhus, Roi d'Epire, qui avoit été gendre d'Agathocles, & avoit un fils de ce mariage. Il passa aussi-tôt en Sicile avec plusieurs vaisseaux, qui joints à ceux que fournirent les Syracusains, faisoient une flotte de plus de deux cents voiles. Il maltraita celle des Carthaginois, quoiqu'ils fussent alors maîtres de la mer. Il fit de grandes conquêtes dans l'isle, & s'en qualifia Roi. Mais les Romains prenant en Italie sur ses alliés les mêmes avantages qu'il prenoit en Sicile sur les Carthaginois pour ses alliés, il fut obligé d'abandonner la Sicile, & ensuite l'Italie.

3. Lorsque les Carthaginois se crurent maîtres de la Sicile, ils voulurent appuyer cette conquête de celle de la Sardaigne ; mais ils

n'y réussirent pas : ils y perdirent une grande bataille, & la meilleure partie de leur armée. Ils y firent une seconde tentative, quelque temps après, avec aussi peu de succès ; & Asdrubal, l'un des Généraux, qui avoit été chargé de cette expédition, y reçut une blessure, qui lui ôta la vie. Mais ils furent enfin contraints de la céder aux Romains. Ce qui ne fut pas une des moindres causes de la seconde guerre Punique, pendant laquelle les Carthaginois ne négligerent rien pour s'en mettre en possession.

4. Quoique l'exemple des Tyriens, qui s'étoient faits de si grands établissements en Espagne, ait bien pu y attirer les Carthaginois, qui étoient sortis d'eux, néanmoins ces établissements, qui regardoient seulement le commerce, ne furent pas tant ce qui les y attira, qu'une occasion fortuite, plutôt qu'un dessein prémédité, qui les fit penser à étendre leur domination en Espagne. Car les habitants de Cadix, sortis comme eux des Tyriens, ayant imploré leur assistance contre les Espagnols leurs voisins, qui les harceloient incessamment, les Carthaginois ne leur refuserent

pas un ſecours qu'ils leur pouvoient donner aiſément par mer, ſur laquelle ils s'étoient rendus puiſſants ; & par terre, où ils avoient pouſſé leur domination juſqu'au détroit de Cadix. Ils ne ſe contenterent pas d'avoir repouſſé les Eſpagnols, ils paſſerent dans leur terre, & ſe rendirent maîtres d'une partie de l'Eſpagne. Carthage voulut conſerver une ſi belle conquête ; elle y envoya des chefs entendus dans la guerre, qui par divers ſuccès y étendirent leur domaine. Mais nul n'égala le mérite d'Annibal, qui leur ſuccéda, & qui ſe rendit maître de toute l'Eſpagne qui eſt au delà de l'Ebre ; & ils n'en furent dépouillés que par la valeur des Romains, qui après les en avoir chaſſés, eurent encore de grandes guerres à ſoutenir contre les Eſpagnols même, juſqu'au temps d'Auguſte, qui domta enfin ce peuple féroce, & réduiſit l'Eſpagne en forme de province.



CHAPITRE XXI.

1. Commerce des Romains avant la premiere guerre Punique. 2. Ils sont excités au commerce par l'exemple de leurs voisins. 3. Polybe assure que quoiqu'avant ce temps-là ils n'eussent point pensé à la mer, ils entrerent néanmoins dans les affaires de la mer par la Sicile, avec une vigueur étonnante. 4. Polybe semble se contredire, & est expliqué. 5. Faute grossiere d'Isidore. 6. Flotte des Romains attaquée par les Tarentins. 7. Charge de Duumvir naval. 8. Les Romains s'appliquerent à la mer dès le temps de leurs Rois.

1. LE Commerce ne fut pas la principale vue des Romains dans les guerres qu'ils entreprirent, comme il le fut dans la plupart de celles des Carthaginois. Ils songerent à éten-

dre leur domination, & à faire des conquêtes; & ils y réussirent. Mais des gens d'une si profonde sagesse n'ignoroient pas combien les richesses étoient nécessaires à leurs desseins, & qu'ils n'avoient point de moyen plus sûr pour les acquérir, que le Commerce.

2. L'exemple des peuples de leur voisinage les y sollicitoit. D'un côté les Tyrrhéniens, qui avoient dominé dans une grande partie de la mer Méditerranée, & y avoient exercé de grandes pirateries, par la commodité que leur donnoit le port de Lune; desquels les Carthaginois, les Siciliens, & principalement Agathocles leur Tyran, avoient abaissé la puissance maritime: de l'autre côté les villes maritimes, qui étoient leurs proches, & ces peuples originaires de la Grece, qui habitoient l'extrêmité de l'Italie, les invitoient au trafic par celui qu'ils pratiquoient. La nécessité même les y contraignoit, le pays qu'ils habitoient n'étant pas assez fertile pour les nourrir; & quoiqu'ils fissent profession d'une grande frugalité, & du mépris des richesses, ils étoient pourtant contraints par toutes les regles de la prudence & de la politique, de se précautionner contre l'indigence.

Polyb. lib. I.

3. Cependant Polybe, Auteur grave & intelligent, qui a eu part aux affaires, & est d'une ſincérité irréprochable, dit fort affirmativement, qu'avant la premiere guerre Punique, les Romains n'avoient point penſé à la mer ; que la Sicile fut la premiere terre hors de l'Italie où ils aborderent, & que quand ils y paſſerent pour ſecourir les Mamertins, ils ſe ſervirent de vaiſſeaux qu'ils avoient empruntés des Tarentins, des Locriens, & des Napolitains ; & qu'ayant pris une galere couverte, du nombre de celles que les Carthaginois, qui tenoient ſans contredit depuis long-temps l'empire de la mer, employoient contre eux, elle leur ſervit de modele pour bâtir en ſoixante jours une flotte de cent galeres à cinq rangs, & de vingt galeres à trois rangs, qui vainquit enſuite celle des Carthaginois. Polybe admire avec raiſon cette vigueur & cette hardieſſe nompareille des Romains, & déclare que cela ſeul lui a fait naître l'envie d'écrire la premiere guerre Punique. L'on marque la 493e. année de Rome comme celle où les Romains entrerent en mer pour la premiere fois. On juge bien que ces vaiſſeaux étoient

fort grossiérement construits : les Historiens l'assurent, & ils assurent même que dans la guerre que les Romains eurent contre Antiochus, l'an 563 de Rome, ils étoient encore fort mal-adroits dans cette fabrique.

4. Mais quoiqu'il semble que Polybe, disant que les Romains n'étoient jamais entré en mer avant la premiere guerre Punique, ait entendu parler des expéditions navales entreprises pour la guerre, & qu'il paroisse même s'en expliquer assez clairement en quelques endroits, néanmoins il est difficile de le concilier avec lui-même, lorsqu'il rapporte dans son troisieme livre les anciens traités faits entre les Romains & les Carthaginois. Par le premier, dont nul autre que lui n'a fait mention, & qui fut fait l'an 245 de Rome, sous les premiers Consuls, après la déposition de Tarquin, c'est-à-dire, environ 250 ans avant la premiere guerre Punique, les Romains s'engagerent pour eux & pour leurs alliés, de ne point naviger au delà du cap qui couvre Carthage du côté du nord, & qu'on appelle le Beau Promontoire, s'ils n'y étoient contraints par nécessité. Les voyages entrepris par eux

pour le trafic, tant en Afrique qu'en Sardaigne, & dans la partie de la Sicile qu'occupoient les Carthaginois, y ſont expreſſément diſtingués & réglés par des clauſes particulieres : ce qui laiſſe entendre que les principales clauſes du traité regardoient la guerre navale : & ce qui le prouve encore plus nettement, c'eſt l'explication que Polybe donne enſuite aux termes de ce traité, en rapportant aux galeres & vaiſſeaux longs ce qui étoit dit des navires en général. Par le ſecond traité, qui fut paſſé à Rome, à la priere des Carthaginois, l'an 402 de la fondation de Rome, & dans lequel les Tyriens & ceux d'Utique ſont nommément compris dans l'alliance des Romains, on connoît que les Romains trafiquoient aux mêmes lieux qui ſont déſignés par le premier traité ; & de plus, qu'ils exerçoient la piraterie, & qu'ils étoient aſſez puiſſants pour pouvoir bâtir des villes au delà des mers. Le paſſage de Pyrrhus en Italie donna lieu au troiſieme traité d'alliance entre les Romains & les Carthaginois, l'an 473 de la fondation de Rome. Tite-Live veut que ç'ait été le quatrieme traité. Il paroît par ce traité

Tit. Liv. Epit. lib. 13.

que les Romains avoient alors négligé le ſoin de la mer ; car ils ſtipulent que les Carthaginois leur fourniront des vaiſſeaux dans le beſoin, & pour les voyages, & pour la guerre ; & au ſurplus, les conditions des traités précédents ſont renouvellées. Outre ces preuves que nous tirons de Polybe contre lui-même, nous liſons que l'an de Rome 416, qui précéda la premiere guerre Punique de 74 ans, les Romains ayant ruiné le port des Antiates, & s'étant emparés de leur flotte, qui étoit de vingt-deux galeres, entre leſquelles il s'en trouvoit ſix armées d'éperons, le Conſul Mænius orna de ces éperons la tribune aux harangues dans la place publique, brûla les navires dépouillés de cette défenſe, & fit remonter les autres juſqu'à Rome, & les mettre dans le lieu deſtiné à la garde & à la fabrique des vaiſſeaux. Ce qui prouve invinciblement que dès ce temps-là les Romains s'appliquoient aux affaires de la mer.

5. Je ne puis m'empêcher de remarquer ici une faute groſſiere qu'a commis Iſidore dans ſes Origines, ſur cette matiere, lorſqu'il dit en plus d'un endroit, que la tribune aux ha-

Iſidor. Orig. lib. 15, cap. 2, & lib. 18, cap. 16.

rangues fut ornée d'éperons pris des navires des Carthaginois, dans la guerre Punique; confondant les éperons pris des navires des Antiates, dont on para la tribune aux harangues, avec ceux que Duillius fit attacher à la colonne qu'il érigea dans la place publique, après la victoire navale qu'il remporta sur les Carthaginois.

6. Nous lisons de plus que les Romains avoient en mer une flotte de dix vaisseaux couverts & armés avant la guerre contre les Tarentins, c'est-à-dire, environ dix-huit ans avant la premiere guerre Punique. Ce fut cette flotte qui donna occasion à la guerre contre Tarente, par la fierté brutale de ses habitants, qui l'attaquerent, lorsque passant paisiblement, elle s'approcha de leur port, comme d'une ville amie, pour s'y rafraîchir, coulerent à fond quatre vaisseaux de cette flotte, & tuerent Valerius qui la commandoit, que d'autres nomment Cornelius, & tous les autres chefs & soldats qui tomberent entre leurs mains, vendirent les gens de mer, & prirent un de ces vaisseaux. Et pour comble d'injustice & d'emportement, ils traiterent outrageusement

outrageusement les Ambassadeurs des Romains, lorsqu'ils vinrent leur demander raison de ces insultes. Ils avoient déjà donné des marques assez éclatantes de leur mauvaise volonté contre le nom Romain, lorsqu'ils prirent contr'eux le parti des Napolitains & des Palépolitans, en fomentant leur résistance, en leur promettant leur secours, & en les blâmant ouvertement lorsqu'ils se soumirent aux Romains. Ils avoient eu même de secretes alliances avec les Gaulois, avec les Tyrrhéniens, avec les Samnites, & avec d'autres ennemis de Rome. Les Tarentins, qui se reprochoient tant d'offenses, voyant approcher la flotte Romaine de leur port, & ne croyant pas qu'elle y vînt dans un esprit de paix, crurent agir selon les regles de la prudence & de la guerre, de les prévenir.

7. Ce Valerius, qui commandoit la flotte, exerçoit, selon le témoignage de Tite-Live, la charge de Duumvir naval, dont l'office étoit d'équiper, de réparer, & d'entretenir les flottes. Et en cela même il paroît évidemment que les Romains ne commencerent pas à se mêler des affaires de la mer, lorsqu'ils passerent pour la premiere fois en Sicile,

Tit. Liv. Epit. lib. 12.

avant la premiere guerre Punique, puiſque ces charges de Duumvir de la mer furent créées l'an de Rome 443, c'eſt-à-dire, environ cinquante ans avant le temps où Polybe prétend que les Romains commencerent à s'appliquer à la mer. Avant même cette action barbare des Tarentins, il y avoit un traité entr'eux & les Romains, par lequel ces derniers ne pouvoient naviger au delà du promontoire Lacinium, qui eſt proche du golfe de Tarente.

8. Il eſt donc conſtant que les Romains s'appliquoient à la mer dès le temps de leurs Rois, premiérement pour le négoce, & enſuite beaucoup plus pour la guerre; mais que les ennemis qui environnoient leur Etat dans l'Italie, leur donnerent de ſi importantes & ſi continuelles occupations, qu'ils furent contraints de ſe relâcher dans le ſoin de la marine, juſqu'au temps de la premiere guerre Punique. Car alors ils le reprirent avec tant d'ardeur, & un ſi prodigieux ſuccès, que tout ce qu'ils y avoient fait auparavant ne mérita pas en comparaiſon d'être compté pour rien. Et c'eſt en ce ſens qu'il faut entendre & expliquer Polybe.

CHAPITRE XXII.

1. Commerce & navigations des Romains & des Carthaginois, depuis la premiere guerre Punique, jusqu'à la seconde. 2. Les fréquents naufrages affoibliſſent la puiſſance maritime des Romains.

1. LEs Carthaginois avoient été maîtres de la mer juſqu'à la premiere guerre Punique. Cette domination leur avoit acquis une partie de l'Afrique, de l'Eſpagne, & de la Sicile, toute la Sardaigne, & toutes les iſles adjacentes. Ils infeſtoient impunément les côtes d'Italie, quand il s'en préſentoit quelque prétexte, & perſonne ne leur diſputoit le commerce de la mer Méditerranée, qu'ils partageoient paiſiblement avec les Tyriens, leurs conſanguins & leurs alliés. Ils faiſoient de ce commerce leur principal intérêt. Cela paroît aſſez clairement par le diſcours que leur fit le

Conſul Marcius dans la troiſieme guerre Punique, lorſqu'il leur déclara l'ordre que le Sénat avoit donné de détruire Carthage. » C'eſt la » mer, leur dit-il, & les grandes richeſſes » que vous en retirez, qui ſont cauſe de votre » malheur : c'eſt la mer qui vous a invités à » l'invaſion de la Sicile, & enſuite à celle de » l'Eſpagne : en temps de paix même vous » pilliez nos Marchands ; & pour ôter la con- » noiſſance de votre crime, vous les noyiez » dans la mer : mais enfin votre méchanceté » étant découverte, il vous en coûta la Sar- » daigne. « C'étoit le ſouvenir de cette grande puiſſance qui faiſoit dire à leurs députés dans le Sénat de Rome, après la ſeconde guerre Punique, » qu'à peine leur reſtoit-il la ville » de Carthage avec ſes murs, après s'être vus » maîtres preſque de toute la terre. « Ce fut donc par une précaution ſage, & preſque néceſſaire, que les Romains entreprirent la premiere guerre Punique. J'ai déjà dit que, pour la ſoutenir, les Romains en l'eſpace de ſoixante jours, à compter du jour que les arbres furent coupés dans la forêt, bâtirent une flotte de cent galeres à cinq rangs, & de vingt

galeres à trois rangs, ſur le modele d'une galere des ennemis, dont le haſard les avoit rendu maîtres. Quelques-uns la font monter à cent ſoixante voiles. Et il ne faut pas s'imaginer que ces vaiſſeaux fuſſent quelques petits bateaux, fort inférieurs à la grandeur de ceux d'aujourd'hui, puiſque Polybe nous témoigne que dans la bataille navale des Conſuls Attilius & Manlius, qui fut donnée contre les Carthaginois cinq ans après celle de Duillius, chaque navire portoit trois cents rameurs & ſix-vingts ſoldats. Perſonne n'ignore que cette flotte de nouvelle fabrique, conduite par des Pilotes ſans art, & commandée par le Conſul Duillius, vainquit celle des Carthaginois. Je ne ſais quelle foi il faut ajouter à ce que rapporte Pline, ſur le témoignage de l'Hiſtorien Piſon, que les Romains dreſſerent en quarante-cinq jours une flotte de deux cents vingt voiles contre Hieron, Roi de Syracuſe, qui s'étoit déclaré d'abord pour les Carthaginois, & qui ſe réconcilia peu après avec eux : car cela ne s'accommode nullement avec le récit que nous fait Polybe du démêlé qu'eut ce Prince avec les Romains. Cinq ans après la

Polyb. lib. I.

Plin. lib. 16, *cap.* 39.

Polyb. lib. I.

victoire de Duillius, une autre flotte Romaine de trois cents trente galeres couvertes défit, sous le commandement du Consul Attilius Regulus, celle des Carthaginois, qui étoit de 350 navires armés.

2. Ces victoires auroient acquis aux Romains l'empire de la mer, sans les naufrages que firent leurs flottes dans les années suivantes, & qui les contraignirent de le céder aux Carthaginois. Dans la premiere année, leur flotte, qui étoit de 346 voiles, fut réduite à 80. Pour réparer cette perte, ils firent construire 120 vaisseaux en trois mois, & remirent en mer une flotte de 300 voiles. Un second naufrage leur en fit perdre la moitié. Néanmoins ils reprirent courage trois ans après, & rétablirent une nouvelle flotte de 200 voiles. Mais en ayant perdu 93 l'année suivante, dans un combat naval sur la côte de Sicile ; & peu de temps après le Consul Junius ayant passé en Sicile avec un renfort de 120 galeres, & de plus de 800 vaisseaux de charge ; & une furieuse tempête ayant brisé les deux flottes qu'ils avoient sur ces côtes, ils furent contraints de laisser encore de nouveau les Carthaginois maîtres

de la mer : qui n'y trouvant plus de résistance, allerent ravager les côtes d'Italie les plus proches de la Sicile : ce qui força les Romains de tenter encore de nouveau la fortune de la mer. Ils dresserent donc une flotte de 200 galeres à cinq rangs, qui termina cette guerre par la victoire qu'elle remporta sous le commandement du Consul Lutatius, l'an de Rome 511. Les Carthaginois demanderent la paix aux Romains, à qui elle n'étoit guere moins nécessaire qu'à eux. Ils l'obtinrent, à condition d'abandonner ce qu'ils possédoient en Sicile, c'est-à-dire, toute l'isle, à la réserve de ce qu'occupoit Hieron, Roi de Syracuse ; & toutes les isles qui sont entre l'Italie & la Sicile. C'est ainsi que finit une guerre qui avoit duré vingt-quatre ans, qui avoit coûté aux Carthaginois 500 galeres à cinq rangs, & 700 aux Romains, en y comprenant celles qu'ils perdirent par les naufrages. Ce traité fut le quatrieme entre ces deux puissantes nations. Il sembloit exclure assez nettement les Carthaginois des isles de Sardaigne & de Corse : mais il n'en attribuoit pas la possession aux Romains. Les uns & les autres y avoient d'an-

ciennes prétentions. Le droit des Carthaginois étoit le plus apparent, comme fondé sur une plus longue jouissance ; quoique les Romains la leur eussent disputée, & que plus de vingt ans auparavant le Consul Lucius Scipion eût défait les habitants de Corse & de Sardaigne dans leurs isles, bien que défendus par une armée des Carthaginois. Peu après le dernier traité de paix, les Romains s'en mirent en possession, & déclarerent la guerre aux Carthaginois, qui faisoient mine de s'y vouloir opposer, sans faire réflexion où les avoit réduit la derniere guerre. Ils furent donc forcés de souffrir l'entreprise des Romains, & de consentir à une nouvelle clause touchant la cession de la Sardaigne, qui fut ajoutée au dernier traité. Ces isles firent quelques tentatives, dans les années suivantes, pour secouer le joug des Romains ; mais leurs efforts ne servirent qu'à fournir la matiere à quelques triomphes des Consuls Romains.

CHAPITRE XXIII.

1. Pirateries des Illyriens réprimées. 2. Et en particulier celles des Istriens.

1. DIx ou douze ans après ce quatrieme traité entre Rome & Carthage, les Romains se trouverent engagés dans une nouvelle guerre contre les Illyriens, pour la conservation de leur commerce, & pour la protection de leurs Marchands. Ce peuple, qui habitoit la côte orientale du golfe Adriatique, & principalement les Istriens & les Liburniens, qui en faisoient la meilleure partie, étoient fort décriés pour leurs pirateries, plus de trente ans avant la premiere guerre Punique. Les Liburniens s'étoient signalés entr'eux par la légéreté de leurs vaisseaux, qui étoient les meilleurs voiliers de tous les vaisseaux de la mer. Ces brigandages ne s'exerçoient point à la dérobée par les Illyriens. Teuta, leur Reine, les y autorisoit, & leur avoit permis de piller indistinctement

toutes ſortes de nations. Ils tomboient ſouvent ſur les Marchands d'Italie, & les traitoient avec beaucoup d'inhumanité. Les Romains, qui par l'étendue du domaine qu'ils poſſédoient en Italie, & par les alliances qu'ils avoient contractées, ſe trouvoient intéreſſés à ces courſes des Illyriens, & en recevoient de fréquentes plaintes, ſe réſolurent enfin d'y mettre ordre. Ils envoyerent des Ambaſſadeurs à la Reine Teuta, qui poſſédée de l'eſprit féroce de ſa nation, les reçut mal, & même fit tuer l'un d'eux, qu'elle crut lui avoir manqué de reſpect. Mais elle ne fut pas long-temps ſans s'en repentir, par la vigoureuſe guerre que lui firent les Romains. Elle leur demanda la paix; & elle lui fut accordée à de dures conditions. Elle ſe ſoumit à abandonner toute l'Illyrie, à la réſerve de quelque peu de places ſur la côte, à ne pouvoir mettre en mer que deux brigantins déſarmés, & à ne naviger point au delà de la ville de Liſſus, voiſine de Dyrrachium, ſur la frontiere de la Macédoine.

2. Mais les Iſtriens ne ſe purent contenir dans des bornes ſi étroites, ni s'aſſujettir à

des conditions ſi contraires à leur humeur & à leurs intérêts. Ils recommencerent leurs pilleries ſix ou ſept ans après le traité fait avec Teuta, & n'épargnerent pas les vaiſſeaux Romains qui portoient à Rome les bleds néceſſaires pour leur nourriture. Ils en furent punis, comme Teuta l'avoit été : mais non pas toutefois de telle ſorte que leur exemple pût empêcher deux ans après un nouveau ſoulévement des Illyriens, ſous la conduite de Demetrius le Pharien, qui, contre les termes du traité de paix fait avec Teuta, outre les autres contraventions, avoit oſé mettre en mer cinquante brigantins, & les avoit envoyés au delà de Liſſus, & juſqu'aux Cyclades. Mais ſon audace ne tarda pas à être réprimée par le Conſul Emilius, qui le vainquit, le chaſſa de l'Illyrie, & triompha de lui.



CHAPITRE XXIV.

1. Commerce & navigations des Romains & des Carthaginois, pendant & après la seconde guerre Punique.

1. J'AI dit ci-dessus qu'une des principales causes de la seconde guerre Punique, fut la possession de la Sardaigne. A quoi il faut ajouter le paiement d'une grosse somme que les Romains exigerent des Carthaginois, dans le désordre de leurs affaires. Annibal, qui s'étoit engagé par serment dès son enfance à être ennemi irréconciliable des Romains, passant l'Ebre, & assiégeant Sagunte, ville alliée des Romains, contre les clauses du traité qui avoit été passé avec Asdrubal, donna commencement à la seconde guerre Punique. Je sortirois de mon dessein, si j'entreprenois d'en faire le récit, après tant d'Auteurs anciens & modernes qui l'ont écrite. Je n'en dirai que ce qui a quelque rapport au Commerce & à la Navigation. Lorsque, pour faire diversion à

la ſanglante guerre qu'Annibal entretenoit en Italie depuis ſi long-temps, & qu'il avoit portée juſques ſous les murs de Rome, Scipion fut chargé de paſſer en Sicile, & delà en Afrique, il uſa de telle diligence pour rétablir la flotte qu'il devoit mener en Sicile, qu'en moins de quarante-cinq jours, à compter du jour que les arbres avoient été coupés, il fit conſtruire vingt galeres à cinq rangs, & trente à quatre rangs ; les arma & les équipa, pour joindre à la flotte qui devoit paſſer de Sicile en Afrique ; & il employa à cela du bois verd, faute d'autre. La victoire que Scipion remporta en Afrique ſur Annibal, termina cette guerre, & força les Carthaginois à demander la paix. Ils l'obtinrent, mais à de fâcheuſes conditions. Entre autres chefs du traité, il fut arrêté qu'à l'avenir ils ne pourroient avoir plus de dix galeres, que le ſurplus ſeroit livré aux Romains, & qu'ils leur reſtitueroient les vaiſſeaux qu'ils leur avoient pris pendant les treves. On régla même la grandeur des bateaux dont ils ſe ſerviroient à l'avenir pour la pêche, & pour les voitures qu'ils feroient dans les côtes voiſines. Scipion fit brûler devant leurs yeux cinq cents

vaiſſeaux à rames de toutes grandeurs : ce qui ne les toucha pas moins que s'ils avoient vu brûler Carthage. Telle fut la fin de cette guerre, qui avoit duré dix-ſept ans, après une paix de vingt-trois ans. Les Romains ſe trouverent alors ſans contredit ſouverains de la mer, ſur laquelle ils tinrent cette année cent galeres. Leur commerce devint floriſſant ; & l'abondance fut ſi grande à Rome, que les Marchands payoient les Nautonniers en bled, pour le prix de leurs voitures.



CHAPITRE XXV.

1. Affaires de la mer dans la guerre entre les Romains & Philippe, Roi de Macedoine. 2. Confédération de Philippe avec Annibal. 3. Philippe est contraint de brûler une partie de sa flotte ; son pays est attaqué par celles des Romains, d'Attalus, & des Rhodiens. 4. Pristes, sorte de vaisseaux. 5. Philippe vaincu par les Romains, est dépouillé de ses forces de mer.

1. CETTE paix entre les Romains & les Carthaginois, après la seconde guerre Punique, fut suivie de la guerre contre Philippe, Roi de Macédoine. Depuis long-temps la grandeur des Romains faisoit ombrage à ce Prince. Avant que d'entreprendre rien contre eux, il s'appliqua tout de bon à la marine, dans la guerre qu'il fit aux Etoliens. Il exerça

aux fonctions de la marine ſes Macédoniens, que le voiſinage de la mer y rendoit naturellement aſſez diſpoſés. Ce fut peu après ce temps-là que les Romains commencerent à prendre part aux affaires de la Grece : & c'eſt ce qui obligea Philippe à redoubler ſes ſoins pour la mer. Non pas qu'il osât oppoſer ſes flottes à celles des Romains, pour les combattre ; mais cherchant ſeulement les moyens de tranſporter plus aiſément ſes ſoldats dans les lieux où il jugeoit à propos de les attaquer. Il crut les vaiſſeaux conſtruits à la maniere des Illyriens, plus propres à cet uſage. Dans le deſſein où il étoit de paſſer en Italie, il fut le premier des Rois de Macédoine qui mit en mer cent brigantins.

2. La funeſte bataille de Cannes, qui mit un ſi grand déſordre dans les affaires des Romains, détermina Philippe à faire un traité de confédération avec Annibal, dont les principales conditions furent, que Philippe paſſeroit promptement en Italie avec deux cents voiles, comme il paroiſſoit être en pouvoir de le faire, qu'il en ravageroit les côtes orientales, & que les iſles voiſines de la Macédoine, qui pourroient

être

être conquises, lui demeureroient pour son partage.

3. L'an de Rome 540 le Préteur Lævinus, commandant la flotte qui gardoit la côte de Brindes & de la Calabre, fit embarquer ses soldats sur ses galeres, & sur ses vaisseaux de charge, pour secourir les villes d'Oricum & d'Apollonie, situées sur les côtes, l'une d'Epire, & l'autre de Macédoine, assiégées par Philippe, qui se servoit à ces sieges de six-vingts brigantins à deux rangs. Lævinus le força dans son camp, & l'obligea de se retirer par terre en Macédoine, après avoir été contraint de brûler lui-même une partie de sa flotte. Dans cette même année les villes d'Eubée furent attaquées de trois puissantes flottes ; de celle des Romains ; de celle d'Attalus, Roi de Pergame, qui étoit de vingt-quatre galeres à cinq rangs ; & de celle des Rhodiens, qui étoit de vingt vaisseaux couverts. Douze ans après, Philippe se trouva engagé à un nouveau combat naval près de l'isle de Chio, contre ce même Attalus, & les Rhodiens, dont les flottes étoient de soixante-cinq galeres couvertes, sans celles de Byzance, & quelques autres

encore. Celle de Philippe étoit de cinquante-trois galeres couvertes, ſans celles qui étoient découvertes, & cent cinquante, tant galiotes que priſtes.

4. Ces priſtes étoient de petits vaiſſeaux, tirant leur nom de la figure d'une eſpece de baleine qui étoit poſée à la proue du vaiſſeau, ou pour lui ſervir d'enſeigne, & le faire reconnoître, ou pour marquer ſa légéreté & ſa vîteſſe, pareille à celle de cette ſorte de baleine, qui étoit nommée priſte, parce qu'elle avoit le bout du muſeau fait en forme de ſcie. Je rapporte ce détail, pour faire connoître quelle étoit alors la navigation de ces peuples : d'où il eſt aiſé de juger qu'ils ne négligeoient pas d'employer ces commodités à l'uſage du commerce.

5. L'an *556* de Rome, Philippe, Roi de Macédoine, ayant été vaincu par les Romains, ſous la conduite du Conſul Quintius Flamininus, il leur demanda la paix, & elle lui fut accordée. Une des conditions du traité fut, qu'il livreroit aux Romains toutes ſes galeres couvertes, & ne ſe réſerveroit que quelques brigantins, avec cette étonnante galere qui

étoit à ſeize rangs de rameurs, & qui étoit preſque inutile, pour ſa prodigieuſe grandeur; & qui ſervit pourtant long-temps après à porter à Rome le Conſul Paul Emile, après qu'il eut vaincu Perſée, fils de Philippe.



CHAPITRE XXVI.

1. Antiochus entreprend la guèrre contre les Romains, à l'instigation des Etoliens & d'Annibal, & est défait aux Thermopyles. 2. Affaires de la mer dans cette guerre. Antiochus vaincu par terre & par mer, est dépouillé de ses forces maritimes, & d'une partie de son Etat.

1. L'EXEMPLE de Philippe devoit faire respecter les Romains par Antiochus, Roi de Syrie, qui fut surnommé le Grand, & qui enflé de ce titre, & de quelques succès, s'attira, à son grand dommage, les armes des Romains, & perdit l'empire de la mer, & une partie de son Etat. La grandeur des Romains, qui prenoit de jour en jour de nouveaux accroissements, lui donnoit de la jalousie; & il n'en donnoit pas moins de son côté aux Romains. Il fut enfin entiérement déterminé

à leur faire la guerre, par l'inſtigation des Etoliens, & de Thoas leur Prince, qui s'étoit chargé de cette députation ; & bien plus encore par Annibal, fugitif de ſon pays, & portant en tous lieux ſa haine implacable contre les Romains. Le ſuccès ne répondit pas aux eſpérances qu'on avoit données à Antiochus. Sa défiance, ſon irréſolution, & ſon incapacité, l'empêcherent de tirer tout l'avantage qu'il eût pu des conſeils & du ſervice d'un auſſi grand homme qu'étoit Annibal. Il fut battu & défait aux Thermopyles par le Conſul Acilius Glabrio.

2. Dans la même année, qui fut l'an *563* de Rome, le Préteur Livius, chargé du commandement de la flotte des Romains, eut ordre de paſſer inceſſamment en Grece, avec trente navires bien équipés, & de les joindre à la flotte que lui devoit remettre le Conſul Attilius. La flotte d'Antiochus reçut cependant quelques échecs de celle des Romains, qui dès-lors n'étoient pas moins puiſſants ſur la mer que ſur la terre. Après que Livius eut ſuccédé à Attilius, dans le commandement de la flotte Romaine, il en compoſa une de 81

navires armés, & de plusieurs moindres, tant de ceux des Romains, que de ceux de leurs alliés. Antiochus lui opposa cent vaisseaux sous la conduite de Polyxénidas, Capitaine expérimenté. Ces vaisseaux étoient inférieurs en grandeur & en force à ceux des Romains, mais ils les surpassoient en légéreté : car jusqu'alors les Romains n'entendoient guere la marine. Cette légéreté servit à sauver une partie de la flotte d'Antiochus, après la bataille qu'il perdit contre les Romains sur la côte d'Ionie. Antiochus, pour réparer cette perte, envoya Annibal en Syrie, pour lui amener des vaisseaux de Sicile & de Phénicie. Pendant qu'il exécutoit cet ordre, les Rhodiens l'attaquerent à son retour ; & après lui avoir pris quelques vaisseaux, ils tâcherent de tomber sur le reste, & de s'en emparer, lorsqu'il quitteroit la côte de Pamphylie, sur laquelle ils l'avoient poussé. Mais Polyxénidas, Amiral d'Antiochus, ne tarda pas à le venger des Rhodiens. Il surprit devant l'isle de Samos leur flotte jointe à une partie de celle des Romains. A peine sept vaisseaux purent-ils échapper, & vingt furent pris & conduits à

Ephefe. Emilius Regillus fuccéda à Livius dans le commandement de la mer, & oppofa une flotte de 80 vaiffeaux à celle d'Antiochus, qui étoit de près de cent galeres couvertes, fous le commandement d'Annibal & de Polyxénidas, & la défit fur la côte de l'Ionie, près de Myonnefus, faifant fentir à ce fuperbe Roi qu'il devoit déformais céder aux Romains la fupériorité de ces mers, qu'il s'étoit attribuée jufqu'alors. Les Romains prirent treize de ces vaiffeaux, & brûlerent le refte, ou le coulerent à fond. Mais la défaite de fon armée de terre, près du mont Sipylus, par l'armée Romaine, conduite par Domitius, fous le commandement des deux Scipions, freres, acheva de lui ôter toute efpérance de fe rétablir fur la mer : car il ne put obtenir la paix, qu'à condition d'abandonner toute la partie de l'Afie qui eft entre la mer & le mont Taurus, & de fe contenter de la Syrie ; qu'il livreroit aux Romains fes vaiffeaux de guerre, & ne pourroit retenir que dix brigantins de moyenne grandeur, pour contenir fes fujets dans l'obéiffance ; & qu'il ne pourroit les envoyer au delà des deux promontoires de

Cilicie, qui feroient les bornes de fon Empire. En exécution de ce traité, le Conful Romain fit détruire cinquante galeres couvertes, qui faifoient la force de la flotte Royale. Et fon fils Antiochus Eupator s'étant voulu difpenfer de la rigueur de cette claufe, & augmenter fes forces de mer, le Sénat Romain envoya brûler les vaiffeaux furnuméraires.



CHAPITRE XXVII.

1. *Affaires de la mer ſous Pruſias, Roi de Bithynie.*

LA déroute d'Antiochus fit appréhender à Annibal que ce Prince, chez qui il s'étoit réfugié, ne fût obligé de le livrer aux Romains : il paſſa donc au ſervice de Pruſias, Roi de Bithynie, qui faiſoit alors la guerre à Eumene, Roi de Pergame, allié des Romains, & à qui cette alliance donnoit de grands avantages ſur Pruſias. Leurs flottes étoient prêtes à combattre. Celle de Pruſias ſe trouvant fort inférieure, Annibal, qui la commandoit, y ſuppléa par ſon adreſſe. Il fit ramaſſer un grand nombre de ſerpents ; il en remplit des bouteilles de terre, qu'il fit jeter dans les vaiſſeaux ennemis au fort du combat. Les ſoldats d'Eumene troublés par une attaque ſi extraordinaire & ſi imprévue, furent mis en déſordre, & prirent la fuite. Ce fut ce même

Prusias, qui s'étant joint aux Rhodiens, fit la guerre aux Byzantins, & les empêcha de lever les péages qu'ils avoient coutume d'exiger des vaisseaux qui navigeoient vers le Pont-Euxin.



CHAPITRE XXVIII.

1. Affaires de la mer, dans la guerre des Romains contre les Etoliens, 2. & contre les Iſtriens, 3. & contre Nabis, Tyran de Sparte.

LES Etoliens éprouverent à leur tour les armes Romaines. Ils ſe les attirerent par leur fierté, & par les ſollicitations qu'ils firent faire à Antiochus par Thoas leur député, pour l'irriter contre les Romains, & l'engager à leur faire la guerre. Ce peuple ne ſe contentoit pas d'affecter la ſupériorité ſur ſes voiſins, il exerçoit encore ſes brigandages ſur la mer : car leurs forces maritimes n'étoient pas mépriſables ; & dès le temps qu'ils avoient fait alliance avec les Romains contre Philippe, Roi de Macédoine, ils s'étoient engagés volontiers à l'attaquer par mer. Ils faiſoient paroître une ſi grande ardeur pour accroître leur domination & leurs richeſſes, qu'ils avoient donné de la terreur aux peuples qui leur

étoient voisins, & de la haine à tous les autres. Leur audace les porta jusqu'à concevoir du mépris pour les Romains, à le rendre public, & même à le leur déclarer. Après quelques alliances entr'eux, assez mal entretenues, ils en vinrent enfin à une rupture ouverte. La guerre qu'Antiochus avoit entreprise contre les Romains sur leurs pressantes instances, lui ayant été funeste, leur ruine suivit de près celle d'Antiochus. Le Consul Fulvius prit la ville d'Ambracie, leur capitale, & les réduisit à lui demander la paix, qu'ils obtinrent par l'entremise des Athéniens & des Rhodiens. Cette conquête entraîna celle de toutes les isles qui se trouvent depuis la côte d'Epire jusqu'au cap de Malée.

2. Les Istriens, qui avoient pris part à la querelle des Etoliens, eurent part aussi à leur déroute. Claudius Pulcher les subjugua : & par-là les Romains se rendirent maîtres de toute la partie occidentale de la mer Méditerranée, & se mirent en pouvoir d'y exercer un libre & riche commerce, lorsque les affaires de la guerre le leur permettoient.

3. Ils étendirent encore leur puissance ma-

ritime au delà du cap de Malée, en se mettant en possession des places que Nabis occupoit sur les côtes voisines de Sparte, dont il avoit envahi la souveraineté ; & de Gythium entr'autres, qui étoit le havre de Sparte. Ce Tyran exerçoit une violente piraterie sur les côtes du Péloponnese. Les Romains avoient d'anciens traités d'alliance avec les Lacédémoniens. Nabis les avoit renouvellés : mais les ayant depuis violés par beaucoup d'infractions, le Consul Romain fut obligé de mettre en mer contre lui une flotte de quarante vaisseaux, soutenue de dix-huit galeres couvertes de Rhodes, & de dix autres du Roi Eumene, jointes à trente de ses brigantins. Il le réduisit à faire un traité, par lequel il fut contraint de livrer sa flotte aux Romains, pour rendre aux villes voisines les vaisseaux qu'il leur avoit enlevés, & de ne se réserver que deux brigantins. Il ne laissa pas dans la suite de préparer une autre flotte, petite à la vérité, mais suffisante pour le maintenir dans les villes qu'il tenoit sur la côte, contre celle que les Achéens envoyoient pour lui opposer, sans attendre celle des Romains. Philo-

pœmen, grand Capitaine dans la guerre de terre, mais fort peu entendu dans les affaires de la mer, non plus que tous les Arcadiens ses compatriotes, peuple méditerranée, suivant son courage plus que sa raison, monta sur cette flotte, & se fit battre par Nabis : qui profitant de cet avantage, fit une treve avec les Romains. Mais avant qu'elle fût expirée, il fut tué par les Etoliens. Cet événement, les soins de Philopœmen, & l'abord d'une flotte Romaine de vingt-quatre grandes galeres à cinq rangs de rameurs au havre de Gythium, sous le commandement d'Attilius, firent rentrer Sparte dans l'alliance des Achéens.



CHAPITRE XXIX.

1. *Démêlé des Romains avec les Rhodiens.*

LORSQU'EN l'an de Rome 585 les Romains résolurent la guerre contre Persée, Roi de Macédoine ; les Rhodiens, par une singuliere audace, s'étoient voulu constituer arbitres de cette guerre, & avoient fait remontrer avec hauteur aux Romains par leurs Ambassadeurs, dans le Sénat, & dans leur armée, devant le Consul Paul Emile, les incommodités que leur isle en souffroit depuis trois ans, leurs provisions ne venant plus à l'ordinaire, & les péages que la mer leur fournissoit étant arrêtés. Mais après la déroute de Persée, ils changerent bien de ton ; & à Rhodes & à Rome, ils donnerent des marques publiques de leur repentir, & tâcherent de faire tomber sur quelques particuliers le reproche de la faute publique. Les Romains eurent de la peine à

recevoir leurs ſatisfactions : à la fin néanmoins ils renouvellerent avec eux l'ancienne ſociété, mais après les avoir dépouillés de la Carie & de la Lycie.



CHAPITRE

CHAPITRE XXX.

1. Affaires de la mer dans la guerre des Romains contre Persée, Roi de Macédoine. 2. Affaires de la mer dans la guerre des Romains contre Gentius, Roi des Illyriens. 3. Le commerce & la navigation fort négligés alors par les Romains. 4. Forces de mer d'Attalus, Roi de Pergame.

1. DANS les préparatifs que fit Persée pour soutenir la guerre contre les Romains, ceux de la mer ne furent pas négligés : car après avoir inutilement sollicité les Rois de Pergame, de Syrie, & d'Egypte, & les peuples de la Grece, d'entrer dans ses intérêts, il envoya des députés à Carthage pour réveiller la haine de ce peuple contre les Romains. Les Carthaginois, après leur avoir donné une audience secrete, envoyerent de leur côté leurs

Ambaſſadeurs à Perſée. Il avoit un grand nombre de vaiſſeaux ; & dans ce nombre, il s'en trouvoit quelques-uns d'une grandeur merveilleuſe. Ses brigantins couroient le bon bord, & ſes gens pilloient ou couloient à fond tous les navires qu'ils rencontroient.

Les Romains cependant ſe précautionnoient du côté de la mer. Le Préteur Licinius avoit auparavant préparé, par ordre du Sénat, cinquante galeres à cinq rangs, tirées de l'arcenal de Rome, & de ceux de Sicile, & les avoit fait conduire à Brindes. Après quoi le Préteur Lucretius, chargé du ſoin de la flotte, ayant joint aux vaiſſeaux des Romains ceux qui avoient été fournis par les alliés, il les avoit conduits à l'iſle de Cephalonie, près de la côte d'Epire, & les avoit envoyés à l'iſle d'Eubée, où ſe rendirent pluſieurs autres vaiſſeaux des alliés. Mais le Préteur les leur renvoya, n'y ayant point de guerre maritime, où il pût les occuper. La conduite de cette guerre étant échue enſuite à Paul Emile, vaillant & ſage Capitaine, il prit grand ſoin de faire reconnoître les forces maritimes de Perſée. Cneius Octavius fut fait Général de la flotte

que les Romains lui opposerent. Cette flotte se trouvoit en mauvais état, par le peu de soin que l'on en avoit pris. La plupart des Matelots étoient morts ou absents; ceux qui restoient avoient été mal payés & mal entretenus : marque certaine du peu d'application que Rome avoit alors au trafic. On travailla avec ardeur à la rétablir. Ces préparatifs épouvanterent Persée, qui craignant pour la sûreté de ses côtes, prit toutes les précautions imaginables pour leur défense : mais tous ses soins furent inutiles. Son armée de terre ayant été défaite par le Consul dans la Macédoine, près de la ville de Pydna, il se réfugia dans l'isle de Samothrace, sous la protection des Dieux que l'on y sert; qui n'empêcherent pas le Préteur Octavius d'y aborder avec sa flotte, & de l'aller enlever de cette isle, après qu'il se fut rendu à lui, pour le livrer au Consul, qui l'emmena à Rome, le destinant à être le principal ornement de son triomphe, & y être traîné chargé de chaînes. Paul Emile étant de retour à Rome, remonta le Tibre dans un vaisseau royal de Persée, d'une prodigieuse grandeur, conduit par seize rangs de rameurs,

& orné des dépouilles de ce Prince. Ce vaiſſeau étoit ſans doute le même dont Philippe, pere de Perſée, s'étoit ſervi dans la guerre contre les Romains ; & qui, ſuivant le traité de paix, lui fut laiſſé par le Conſul Flamininus. Pluſieurs autres vaiſſeaux de ce Roi, d'énorme grandeur, furent menés à Rome, & retirés dans le Champ de Mars. D'où l'on peut juger combien ce Roi infortuné étoit puiſſant ſur la mer.

2. Gentius, Roi des Illyriens, qui avoit ſuivi ſa fortune, ne fut pas plus heureux que lui. Perſée avoit recherché & obtenu ſon alliance, pour ſe fortifier contre les Romains. Il le ſollicita principalement de groſſir ſes forces de mer, ſachant que les Romains n'étoient guere alors en état de les ſoutenir. Gentius s'y prépara ſoigneuſement, mais ſans négliger ſon armée de terre. Il y avoit déjà long-temps que les vaiſſeaux des Illyriens déſoloient par ſes ordres, avec leurs brigantins, les côtes d'Italie qui leur étoient oppoſées. Dès l'an de Rome 585 le Préteur Duranius, qui étoit chargé du gouvernement de la Pouille, & du ſoin des affaires d'Iſtrie, s'en étoit plaint au Sénat, & avoit

remontré qu'ayant envoyé ſes députés à Gentius, pour en demander raiſon, il leur avoit refuſé ſon audience, & en avoit même arrêté quelques-uns, les traitant non comme députés, mais comme eſpions. S'étant outre cela ligué avec Perſée, les Romains ne purent diſſimuler tant d'offenſes, ni différer plus long-temps à attaquer l'un & l'autre par mer & par terre. Anitius Préteur fut chargé de la guerre d'Illyrie, & il la termina en trente jours. Il la commença par attaquer la flotte Illyrienne, quoiqu'avec circonſpection : car il en connoiſſoit la force. Il l'affoiblit ſeulement de quelques vaiſſeaux. Il fit enſuite ſa deſcente dans l'Illyrie, & pouſſa le Roi avec tant de vigueur, qu'il le força de ſe rendre à ſa diſcrétion, lui, ſon frere, ſa femme, & ſes enfants, avec les plus grands Seigneurs de ſon Etat, avant même que Perſée eût été vaincu par Emile. On fut ſurpris à Rome de les y voir amener priſonniers, & d'apprendre les nouvelles de la fin de cette guerre avant que d'en avoir ſu le commencement. Le Sénat envoya des députés à Paul Emile & à Anitius, pour régler avec eux les affaires de l'Illyrie &

de la Macédoine, qui fut réduite en province: & les Préteurs Anitius & Octavius ramenerent en Italie leurs flottes victorieuses. Ces avantages furent suivis des triomphes qui leur étoient dûs. Les Historiens ont célébré avec affectation la magnificence du triomphe de Paul Emile, traînant par les rues de Rome le malheureux Persée, avec ses trois fils, tristes restes de la grandeur Macédonienne, qui avoit subjugué l'Orient. Et comme si un triomphe n'eût pas suffi pour rendre la misere de Persée assez publique, le triomphe naval du Préteur Octavius vint après celui du Consul; & ce triomphe fut suivi d'un donatif, que le Préteur fit aux gens de mer qui avoient servi sous lui. Le triomphe d'Anitius parut ensuite. On voyoit marcher devant le Roi Gentius, sa femme, son frere, ses enfants, & tous ces Seigneurs Illyriens qui avoient été pris avec lui; & la largesse du Préteur s'étendit sur les gens de mer, comme sur ceux de terre.

3. Mais ce qui fait en ceci principalement à notre sujet, c'est que deux cents vingt brigantins de la flotte de Gentius, qui avoient été pris par Anitius, furent donnés par les Romains

aux habitants de Corfou, d'Apollonie, & de Dyrrachium. Ce qui fait aſſez connoître que les Romains ne ſe mêloient guere alors des affaires de la mer, que par rapport à la guerre, & peu au commerce, puiſqu'ils prenoient ſoin de fournir, même à ces peuples, les moyens d'entretenir & d'augmenter le leur. En effet, Polybe atteſte que dès le temps de Philippe, Roi de Macédoine, juſqu'à un aſſez long temps après la défaite de Perſée, les Romains avoient abſolument négligé la côte de l'Illyrie. *Polyb. Excerpt. Legat. cap.* 125.

4. Cependant les autres petits Rois d'Aſie ne laiſſoient pas de ſe tenir armés ſur la mer. Peu d'années avant la troiſieme guerre Punique, Athenée, frere d'Attalus, Roi de Pergame, mena contre Ariarathe une flotte de quatre-vingts vaiſſeaux de combat. Cet armement étoit compoſé de cinq galeres des Rhodiens, de vingt des Cyzicéniens, & de vingt-ſept d'Attalus. Le reſte avoit été fourni par les alliés.



CHAPITRE XXXI.

1. Affaires de la mer dans la troisieme guerre Punique. 2. Prise & destruction de Carthage. 3. Puissance de Carthage avant sa destruction. 4. Rétablissement de Carthage.

1. DURANT la guerre que les Romains firent en Macédoine, les Carthaginois portant impatiemment le joug qu'ils leur avoient imposé, se préparerent secrétement à le secouer. Mais toutes leurs précautions n'empêcherent pas qu'on ne sût à Rome qu'ils amassoient une grande quantité de bois pour rétablir leur flotte, & qu'ils faisoient des préparatifs qui ne sembloient tendre qu'à la guerre : & la fierté de leur courage étoit si peu domtée, que lorsque les Romains, pour s'en éclaircir, envoyerent des députés à Carthage, sous prétexte de terminer les différents des

Carthaginois avec Maſſiniſſa, le peuple penſa les déchirer : & ils revinrent à Rome, convaincus par leurs propres yeux que l'on y dreſſoit une flotte, contre la diſpoſition des traités. Rome penſa donc alors ſérieuſement à leur déclarer la guerre ; & ils la leur déclarerent l'an de Rome 605. Le Conſul Marcius eut le commandement de l'armée navale, qui conſiſtoit en cinquante galeres à cinq rangs, en cent flûtes, & en un grand nombre d'autres vaiſſeaux. L'autre Conſul, Manilius, commanda l'armée de terre. Les Carthaginois ſe trouverent ſurpris par ce grand & prompt appareil. Les habitants d'Utique ſe ſoumirent aux Romains ſans aucune réſerve, & donnerent aux Carthaginois l'exemple de faire de même. Ils le firent donc, ne prévoyant pas l'extrême malheur qui devoit leur en arriver.

2. Les Romains commencerent à exécuter cette convention par l'incendie de leur flotte. Ils prirent d'eux enſuite un grand nombre d'ôtages ; & après les avoir réduits à cet état, ils leur déclarerent enfin que la réſolution étoit priſe de détruire leur ville, &

d'établir leur demeure dans le continent, à cinq lieues loin de la mer. La fureur les saisit, entendant cet ordre, & ils se résolurent à souffrir les dernieres extrêmités, plutôt que de subir une si cruelle condition. Il fallut donc les assiéger dans les formes, par mer & par terre. Lorsque Scipion leur eut ôté l'usage de leur port, ils en creuserent aussi-tôt un nouveau dans un autre quartier de la ville, d'où l'on vit incontinent sortir une flotte de six-vingts navires armés, qu'ils avoient bâtis dans l'espace de deux mois. Ils attaquerent hardiment celle des Romains, & en brûlerent une partie. Mais malgré tant d'efforts, Carthage fut enfin prise par Scipion, sept cents ans après sa fondation, l'an de Rome 608 : cette troisieme guerre Punique n'ayant pas duré cinq ans. Les Romains brûlerent les restes de cette nouvelle flotte des Carthaginois : preuve assurée du peu d'attachement qu'ils avoient alors à la mer. Dans le triomphe de Scipion, l'on vit paroître à Rome les dépouilles de cette superbe ville, amassées pendant tant d'années, par tant de travaux, & par tant de victoires.

3. Pour bien juger de la grandeur de cette victoire des Romains, il faut se souvenir de la puissance qui restoit encore à Carthage avant cette troisieme guerre, quoique déjà fort affoiblie par les deux précédentes. Elle avoit encore sept cents mille habitants; elle étoit maîtresse de trois cents villes dans l'Afrique, & d'une étendue de pays de plus de mille lieues. Son pouvoir ne parut jamais davantage, que dans les derniers efforts qu'elle fit contre les Romains, dans cette prodigieuse quantité d'armes, & dans cette grande flotte, qu'ils fabriquerent comme à la dérobée pendant le siege de leur ville, lorsqu'ils sembloient manquer de toutes choses.

4. Le temps néanmoins fit connoître aux Romains combien Carthage leur pouvoit être utile pour leur subsistance. Dans les temps séditieux des Gracques, le plus jeune étant Tribun du peuple, se fit députer pour y conduire une colonie de six mille habitants, & l'établir sur les ruines de l'ancienne ville, vingt-deux ans après sa destruction, l'an de Rome 631. Mais quelques prodiges ayant traversé cet établissement, il

fut enfin consommé par Auguste, qui suivant les desseins & les mémoires de Jules César, fit rebâtir Carthage, & la peupla de Romains & d'Africains, cent deux ans après sa ruine.



CHAPITRE XXXII.

Commencement du commerce des Romains en Afrique.

CE ne fut qu'après la deſtruction de Carthage, que Rome commença à avoir un commerce réglé avec l'Afrique : car il n'y en avoit aucun auparavant, comme l'aſſure Suetone en termes exprès dans la vie de Terence. Ce commerce conſiſtoit principalement dans la vente des Eſclaves, dont le nombre s'accrut fort par la ruine de Carthage, & par celle de Corinthe, qui arriva bientôt après : & ce trafic ſe faiſoit principalement dans l'iſle de Delos.



CHAPITRE XXXIII.

1. Commerce de Corinthe. 2. Corinthiens réformateurs de la construction des navires. 3. Heureuse situation de Corinthe pour le commerce. 4. Son orgueil cause de sa ruine.

1. LA ruine de Corinthe suivit de près celle de Carthage, & arriva dans la même année. Sa situation entre deux mers, à l'entrée du Péloponnese, & au milieu de la Grece, lui avoit attiré un si grand commerce, qu'elle passoit pour une des plus marchandes & des plus riches villes de la Grece. Les jeux Isthmiques, qui se célébroient à sa porte, contribuoient encore à l'ennoblir & à l'enrichir. Thucydide lui rend le témoignage d'avoir toujours été une ville de commerce, dès le temps même que les Grecs s'adonnoient beaucoup plus au trafic de terre qu'à celui de mer. Et lorsqu'ils s'appliquerent à la mer, Corinthe se

Thucyd. lib. 1.

trouva ſi heureuſement placée, qu'elle ne tira pas de moindres avantages de ce commerce, qu'elle en avoit tiré auparavant de celui de terre.

2. Les Corinthiens réformerent la conſtruction des navires ; & on leur attribue la premiere invention des galeres à trois rangs de rameurs. Quelques-uns même prétendent que la fabrique du navire Argo, qui étoit un vaiſſeau long, leur eſt due : mais elle vient de plus loin, & doit être rapportée aux Phéniciens. Euſebe s'eſt lourdement abuſé, quand au lieu de dire que la premiere galere à trois rangs avoit été faite à Corinthe, il a dit que la premiere galere à trois rangs avoit navigé d'Athenes à Corinthe. L'Hiſtoire rend témoignage que la premiere guerre navale dont les Grecs aient eu l'expérience, a été entre les Corinthiens & les habitants de Corfou. Ce fut longtemps après ce temps-là que les Ioniens prévalurent ſur la mer, dans la guerre navale qu'ils ſoutinrent vigoureuſement contre Cyrus. Ce ne fut que ſur l'inſtruction des Corinthiens touchant la fabrique des vaiſſeaux, que les Samiens mirent en mer ces puiſſantes flottes

Euſeb. Chron. lib. 2.

dont l'Hiſtoire fait mention : avant que les Corinthiens euſſent inventé la fabrique des galeres à trois rangs, on ne connoiſſoit preſque d'autres navires que ceux qu'on appelloit longs, & qui étoient menés par cinquante rameurs rangés ſur une même ligne. Quelques Grecs inſulaires ſe pourvurent de galeres à trois rangs, vers le temps de Darius. Et lorſque Xerxès ſon fils vint en Grece, Themiſtocle eut beaucoup de peine à perſuader aux Athéniens de préparer une flotte capable de lui réſiſter : & les vaiſſeaux de cette flotte n'étoient pas entiérement couverts. Les Grecs reconnurent par l'événement l'utilité de ce conſeil : & ceux qui le pratiquerent depuis, devinrent ſupérieurs aux autres par leur force & par leurs richeſſes.

3. La ville de Corinthe, qui pour le commerce de terre, ſe trouvoit par ſa ſituation être un entrepôt ſi néceſſaire à la Grece, (dont elle tiroit de grands péages) qu'elle fut appellée par Philippe la chaîne de la Grece, étoit, comme j'ai dit, encore mieux ſituée pour le commerce de la mer. Elle avoit deux ports ſur les deux mers voiſines. L'un étoit le

port de Cenchrées, ſur la mer Egée, qui lui ouvroit le commerce de toute la partie orientale de la mer Méditerranée : & l'autre étoit le port de Lequée ſur la mer Ionienne, du côté de l'occident. Il faut voir ce que l'Orateur Ariſtide a écrit avec profuſion à l'honneur de cette ville. La communication de ces deux ports, ſi voiſins l'un de l'autre, épargnoit aux Corinthiens une longue navigation autour du Péloponneſe, & le périlleux paſſage autour du cap de Malée. Enfin Corinthe étoit regardée comme le marché commun, & comme la foire, non ſeulement de toute la Grece, mais même de l'Europe & de l'Aſie. Il ne faut point de meilleure preuve de ſon grand trafic, que l'invention des poids & des meſures, qui lui eſt attribuée ; & toutes ſortes de Beaux Arts, qui y fleuriſſoient ; & les excellents Ouvriers, & les ouvrages exquis, qui ſe trouvoient à Corinthe.

Ariſtid. Orat. Iſthmic. in Neptun.

4. Mais à meſure que ſon commerce l'enrichit, ſes richeſſes l'enorgueillirent. Elle eut l'audace de violer le droit des gens avec les Romains, & de traiter indignement leurs députés. Rome fut ſenſible à cet affront. Mum-

mius, qui avoit été Conſul l'an de Rome 607, fut chargé l'année ſuivante du ſoin de la vengeance ; & il en prit une fort ſanglante : car après avoir défait leur armée ſous leurs murailles, cette belle ville fut pillée, brûlée, & détruite de fond en comble. Rome s'embellit des dépouilles de Corinthe, dont la ruine entraîna l'abaiſſement du reſte de la Grece. Mummius fut le premier des Romains qui triompha des Grecs, ſelon le témoignage d'Appien : car il ne faut pas confondre la Macédoine avec le reſte de la Grece. Corinthe demeura dans cette déſolation juſqu'en l'année de Rome 710, qu'elle fut rétablie par Jules Céſar, & devint une colonie Romaine.

Appian. Libyc.

CHAPITRE XXXIV.

2. Commerce de l'isle de Delos.

1. L'Isle de Delos étoit comme le centre de la mer Egée ; & lorsque les flottes ennemies s'y rencontroient, le respect de ce lieu, qui leur étoit sacré, suspendoit les hostilités, & elles y demeuroient tranquilles. Par-là cette ville devint un lieu d'un si grand & riche trafic, & principalement d'Esclaves, que vers le temps de Persée, au rapport de Strabon, il y en entroit & en sortoit dix mille dans un jour. *Strab. lib.* 14. Elle profita de la ruine de Corinthe ; car ses Marchands s'y transporterent, invités par l'immunité de son temple, & par sa situation commode pour les navigations qui se faisoient d'Europe en Asie, & d'Asie en Europe. Mais aucune nation ne la fréquenta plus que les Romains : & avant même que les Macédoniens se fussent attiré les armes Romaines, l'abord des Marchands n'étoit si grand à proportion en aucun autre lieu. Après le réta-

bliſſement de Corinthe, les Athéniens, qui poſſédoient Delos, prirent grand ſoin d'y entretenir le commerce. Mais les guerres de Mithridate le lui firent perdre, & elle demeura preſque déſerte dans les années ſuivantes.



CHAPITRE XXXV.

1. Affaires de la mer, après la ruine de Carthage & de Corinthe : 2. & particuliérement pendant la guerre des Romains contre Mithridate.

1. LA ruine de Carthage & de Corinthe fit changer de face aux affaires de la mer. Utique devint la capitale d'Afrique, mais avec peu de pouvoir ſur la terre, & moins encore ſur la mer, dont les Romains ſe trouvoient les maîtres. Mais comme la guerre les occupoit principalement, le ſoin du commerce fut fort négligé. Dans cette diſpoſition, les Pirates coururent les mers impunément, & les rendirent preſque impraticables aux Marchands. Qui auroit cru qu'un peuple auſſi mépriſable que les habitants des iſles Baléares, eût oſé attaquer & piller avec de foibles vaiſſeaux, & preſque informes, ceux qui ſe pré-

ſentoient devant eux, & ſoutenir le choc de la flotte du Conſul Metellus ? Ils furent néanmoins repouſſés ; & ils auroient appris à ſe contenir dans leurs rochers, ſi l'exemple des Pirates de Cilicie ne les avoit rappellés à leurs premieres voleries. Les Romains ne vinrent pas ſi aiſément à bout de ces derniers. Le Préteur Antonius, ſurnommé l'Orateur, les pourſuivit juſques dans leurs retraites. Son fils, qui fut pere de Marc Antoine le Triumvir, étant chargé dans ſa préture du commandement de toutes les côtes maritimes, attaqua l'iſle de Cretes, qui étoit un autre nid de Pirates. La liaiſon qu'elle avoit entretenue avec Mithridate, fut le prétexte de cette entrepriſe. Les Romains étoient alors engagés dans une dangereuſe guerre contre ce Roi, qui étoit puiſſant ſur la mer, & qui, pour l'être encore davantage, s'étoit ménagé le ſecours des Corſaires ; mais qui l'étoit beaucoup plus ſur la terre. Comme il s'étoit attiré preſque toute leur application, & qu'il occupoit leurs principales forces, le nombre des Corſaires, dont l'audace n'étoit point réprimée, s'accrut exceſſivement. La trop grande confiance avec laquelle

Antonius attaqua les navires de Crete, ruina ſon entrepriſe. Il perdit contr'eux beaucoup d'hommes & de vaiſſeaux ; & leur victoire les ayant rendu inſolents, ils le traiterent avec mépris. Cet affront lui fut ſi ſenſible, qu'il mourut de douleur en Crete. Mais Q. Metellus Proconſul répara cette perte, & effaça la honte de cette défaite, ſubjuguant toute l'iſle, donnant des loix à ce peuple, qui juſqu'alors avoit été libre ſous celles de Minos. Et cette glorieuſe conquête lui mérita le triomphe, & le ſurnom de Crétique ; comme la défaite des Iſauriens avoit mérité le même honneur, & le ſurnom d'Iſaurique à P. Servilius Proconſul. Les Pirates de cette province, de la Cilicie, de la Pamphylie, & de la Lycie, qui en étoient proches, étendoient leurs courſes juſqu'aux environs de la Grece, & de Crete, & juſqu'en Afrique, & ruinoient le commerce. Ils eſpérerent repouſſer avec leurs brigantins le choc de la flotte Romaine. Le combat fut ſanglant : ils furent défaits, & pourſuivis juſqu'en terre ; & les places qu'ils avoient fortifiées ſur la côte pour leur ſûreté, furent détruites.

2. Cependant la guerre que les Romains faisoient à Mithridate, ne contribuoit pas seulement au soulévement des Pirates, par la diversion qu'elle faisoit des forces Romaines; mais encore par les sollicitations & les secours de ce Prince. D'ailleurs les victoires des Romains, en les rendant formidables, les avoient rendu si odieux à toute l'Asie, à l'Egypte, à la Grece, & à la plupart des isles voisines, que le nom & les ordres de Mithridate étoient respectés comme ceux d'un libérateur. Ses flottes, sous le commandement d'Archelaüs, dominoient sur la mer, & se faisoient voir près des côtes d'Italie. Mais les Rhodiens, gens puissants dans la marine, garderent leur foi aux Romains. Leur isle servit de retraite à ceux qui purent échapper de la cruelle boucherie que ce Prince sanguinaire fit exercer contr'eux. Il attaqua les Rhodiens avec une flotte fort supérieure en nombre de vaisseaux, mais dont tous les efforts furent rendus inutiles par l'adresse des Rhodiens. Il étoit cependant maître de la mer, ou par ses flottes, ou par les Corsaires, qui obéissoient à ses ordres. Après que Sylla, qui lui avoit été opposé par les Romains,

eut pris Athenes, il envoya Lucullus en Afrique & en Egypte, pour lui ramaſſer une flotte dont il pût ſe ſervir contre de ſi puiſſants ennemis. Le Roi Ptolemée n'eut pas le courage de ſe déclarer pour les Romains. Mais nonobſtant ſon refus, & la perte d'un grand nombre de vaiſſeaux, que les Pirates lui enleverent, & quoiqu'il n'eût voulu employer aucun navire de Corſaire, il ne laiſſa pas de compoſer une forte eſcadre, qu'il groſſit des vaiſſeaux des Rhodiens. Ce fut alors que Mithridate s'étant enfermé dans Pitane, ville de la Troade, & ſe voyant aſſiégé par Fimbria du côté de la terre, il appella toutes ſes eſcadres à ſon ſecours, pour échapper par mer. Fimbria en donna avis à Lucullus, & l'exhorta de le prévenir, en lui fermant par ſa flotte le chemin de la mer, pour prendre & avoir en leur pouvoir ce dangereux ennemi du nom Romain. Lucullus ne voulut entrer dans aucune aſſociation avec un auſſi méchant homme que Fimbria. Il ſe contenta de deux victoires qu'il remporta ſur la flotte de Mithridate, près des côtes de la Troade. Il ne fut pas moins heureux contre les troupes des Mitylénéens, qui s'étoient

déclarés pour le Roi. Contre un si redoutable ennemi, on joignit aux efforts de la guerre l'adresse des négociations. Archelaüs, Amiral de Mithridate, par les inductions de Sylla, & par les secretes sollicitations de Lucullus & de Muræna, livra une partie de sa flotte aux Romains, & engagea Mithridate à y consentir; & enfin il quitta son service, & passa à celui de ses ennemis. De deux cents navires bien fournis, qu'avoit Mithridate sur les côtes de la Troade, on en livra soixante & dix à Sylla. Peu d'années après la mort de Sylla, Lucullus & Cotta étant Consuls, ce dernier fut envoyé avec une flotte dans la Propontide, pour défendre la Bithynie contre les entreprises de Mithridate; pendant que Lucullus étoit chargé du soin principal de toute cette guerre. Cotta le voyant arrêté dans l'Asie par divers obstacles, voulut le prévenir, & effleurer du moins la gloire de vaincre Mithridate : mais il fut battu par mer & par terre. Il perdit soixante navires, & se vit incontinent assiégé dans Chalcedoine. Lucullus s'étant avancé pour le secourir, Mithridate leva le siege, pour l'aller mettre devant Cyzique, ville de Mysie, située

ſur les bords de la Propontide, qui avoit été affoiblie par la défaite de Cotta, où elle avoit perdu dix vaiſſeaux, & une partie de ſes troupes. Mais il ſe vit bientôt aſſiégé lui-même dans ſon camp par Lucullus, & contraint par la faim de lever encore ce ſiege. Il prit le chemin de la mer, comme le plus ſûr : mais voulant paſſer à Byzance, une violente tempête lui fit perdre plus de ſoixante vaiſſeaux armés, & l'auroit fait périr lui-même, ſans le ſecours d'un Corſaire, qui le reçut dans ſon brigantin, & le porta ſûrement dans ſon royaume. Lucullus de ſon côté pourſuivant les reſtes de l'armée de Mithridate, commandée par ſes Généraux, coula à fond trente-deux vaiſſeaux de guerre, & pluſieurs vaiſſeaux de charge, ſur les côtes de la Troade, & ſur celles de l'iſle de Lemnos. Le Sénat Romain crut devoir ſeconder tant d'heureux ſuccès, & ordonna trois mille talents à Lucullus, pour réparer & augmenter ſa flotte. Il n'accepta point cette offre, & répondit qu'avec le ſecours des vaiſſeaux des alliés du Peuple Romain, il croyoit pouvoir ſe rendre maître de la mer, & en chaſſer Mithridate : & il exécuta en effet ce

qu'il avoit promis. Il en fit voir des marques bien éclatantes à Rome, lorſqu'il triompha de Mithridate, & que dans ſon triomphe il fit paroître entre autres dépouilles cent & dix galeres armées d'éperons.



CHAPITRE XXXVI.

1. Affaires de la mer pendant la guerre des Romains contre les Pirates.

1. TANT que les Romains eurent en tête un si puissant ennemi, les Pirates se multiplierent à l'infini. Les Carthaginois & les Corinthiens, après la destruction de leurs villes, n'ayant plus de retraite, ni de moyens de subsister, les chercherent uniquement dans la mer, & firent leur capital de la piraterie; d'autant plus que Mithridate les y encourageoit. Ceux d'entre eux qui osoient s'en mêler auparavant, ne la faisoient que dans la belle saison : mais la nécessité les contraignit alors de la continuer dans tous les temps de l'année, & ils le faisoient sans crainte & sans péril. Quelques gens de qualité, quoique riches, se servirent de cette occasion pour le devenir davantage. Il n'est pas croyable à quelle puissance cette dangereuse société s'éleva, & avec quelle audace elle l'exerça. Le commerce fut

interrompu. Rome fut privée des provisions ordinaires & nécessaires que la mer lui fournissoit, & que ses convois réglés lui apportoient : ses citoyens, & même ses Magistrats, qui se servoient de la commodité de la mer, étoient enlevés. Ils infesterent les côtes de l'Italie : & comme s'ils eussent voulu assiéger & affamer Rome, leurs voiles parurent à l'embouchure du Tibre. Les temples & les villes même voisines de la mer étoient saccagées, & ils destinerent plus de quatre cents de ces villes pour leur servir de retraite : les autres étoient forcées de se racheter à beaux deniers comptants. Ces scélérats, quoique dispersés par toute la mer Méditerranée, formerent néanmoins entre eux une espece de République. Ils élurent des chefs aguerris. Ils avoient plus de mille vaisseaux de toutes grandeurs, dont ils formerent des flottes réglées. Ils avoient leurs ports, leurs phares, leurs arsenaux, & leurs magasins. Mais la Cilicie étoit comme leur citadelle, & c'étoit de là qu'ils fournissoient les secours nécessaires à leurs diverses escadres, & à leurs associés. Un mal si pressant, qui portoit la famine dans Rome, demandoit

un prompt & extraordinaire remede. On ne crut pas le pouvoir attendre avec plus de confiance, que de la valeur & de la conduite de Pompée. On lui donna le commandement de toute la mer Méditerranée, depuis le détroit de Cadix jusqu'au bosphore de Thrace, & des côtes qui l'environnent, jusqu'à l'étendue de cinquante milles dans les terres ; & on lui fournit tout l'argent, les munitions, & les troupes nécessaires pour mettre en mer cinq cents vaisseaux, tant des flottes Romaines, que de celles de leurs alliés, & principalement des Rhodiens. Une si formidable puissance, confiée à un seul homme dans une République libre, ne manqua pas de produire beaucoup de jalousie & de contradiction : quoique deux ans auparavant on eût vu sans murmure un pareil commandement attribué à Antonius : mais la différence des personnes faisoit la différence des sentiments. Pompée surpassa les espérances qu'on avoit conçues de lui. En moins de trois mois il purgea la mer, par lui ou par ses Lieutenants, de ces ennemis du genre humain. Il défit leur flotte sur les côtes de Cilicie, & il les poursuivit jusques dans les forteresses

qu'ils s'étoient préparées dans les rochers du mont Taurus. La plupart d'eux ſe rendirent à ſa diſcrétion. Il leur prit plus de cent galeres armées, & une infinité d'autres vaiſſeaux, & n'en perdit pas un. Les Corſaires même de Crete, dont la pourſuite avoit été recommandée à Metellus, aimerent mieux ſe rendre à Pompée, dont ils entendoient vanter la modération, que de ſouffrir plus long-temps la cruauté de Metellus. Pompée voulant couper le mal par la racine, & ôter aux Pirates l'occaſion de retourner à leurs brigandages accoutumés, leur interdit l'uſage de la mer. Il leur donna des demeures fixes dans le continent, & des terres à cultiver. Pompeiopolis, ville de Cilicie, où il en établit une partie, tira delà ſon nom. Ce peuple farouche après avoir été ſoumis par la valeur des Romains, le fut encore davantage par leur indulgence ; & aucune autre nation ne leur fut plus fidelle & plus affectionnée dans la ſuite.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXVII.

1. Affaires de la mer pendant la guerre des Romains contre les peuples de Vannes, 2. & pendant les premieres guerres des Romains contre l'Angleterre.

1. APRÈS la défaite des Pirates, la mer Méditerranée étant libre, le commerce put ſe rétablir entre les peuples qui habitoient ſur ſes côtes : mais les Romains furent ceux qui en profiterent le moins. Ils cherchoient bien plus à s'agrandir par la guerre, que par les richeſſes qu'apporte le commerce. Et quand ils auroient voulu s'accroître par cette voie, les guerres civiles qui ſurvinrent, & qui apporterent un ſi grand changement dans leur Etat, auroient traverſé ce deſſein. Outre que les anciens Auteurs, appliqués principalement à conſerver la mémoire des grands événements, ont fort né-

gligé cette partie de l'Hiſtoire. Depuis la guerre des Pirates, qui fut terminée l'an de Rome 687, juſqu'à la guerre que Céſar fit dans les Gaules, l'Hiſtoire ne nous en apprend rien. Lorſque Céſar domta les Belges, ceux de Vannes, que Strabon mit au nombre des Belges, furent obligés, comme les autres, de lui donner des ôtages. Les peuples de la Grande-Bretagne s'étoient fort intéreſſés à cette guerre des Belges, à cauſe de leur voiſinage, & du trafic qu'ils faiſoient enſemble. Ceux de Vannes particuliérement avoient avec eux un grand commerce : & comme ils prévoyoient que Céſar ne tarderoit pas à attaquer les Anglois ; pour les en détourner, ils concerterent de lui faire des affaires dans les Gaules. Ils arrêterent donc les Chevaliers Romains qui commandoient les troupes qu'on avoit envoyées chez eux. Ce peuple étoit le plus puiſſant de ces quartiers, & par la quantité, & par la force des vaiſſeaux qu'ils entretenoient, principalement pour leur trafic d'Angleterre ; par l'habileté & l'expérience de leurs gens de mer ; par tous les ports de cette côte, qui, bien qu'en petit nombre,

étoient tous en leur pouvoir ; & par les tributs qu'ils tiroient de tous ceux qui navigeoient dans cette mer. César averti de ce soulévement, donna ordre qu'on bâtît des galeres dans la Loire, & dans les rivieres qui y tombent ; & il les fit faire propres pour cette mer, fort différentes de celles dont les Romains avoient coutume de se servir dans la mer Méditerranée. Ils les firent semblables aux vaisseaux de Vannes, qui étoient plus larges & plus plats de fond, & plus hauts de proue & de pouppe, plus solides de matiere, portant des voiles de cuir, pour mieux résister à la force du vent, & des ancres attachées à des chaînes de fer, & calfeutrées d'algue, pour contenir les planches, & les empêcher de se déjeter par la sécheresse. Les Anglois leurs alliés envoyerent des vaisseaux à leur secours, & ils se trouverent en état d'opposer à César une flotte de deux cents vingt voiles, bien munis de toutes sortes de provisions de guerre & de bouche. César avoit donné ordre qu'on assemblât tout ce qu'on pourroit trouver de Pilotes experts, & il avoit fait lever & dresser un grand nombre de

rameurs dans la province. Il fit venir des navires des côtes de Xaintonge & de Poitou, & des côtes méridionales des Gaules, qui n'avoient point pris de part à ce soulévement, & même de la mer Méditerranée. Mais tout cet appareil de César parut méprisable à ses ennemis, en comparaison de la force & de la grandeur de leurs vaisseaux ; & il auroit été de peu d'effet, sans les faux tranchantes dont les Romains s'aviserent de se servir pour couper les cordes qui soutenoient leurs antennes & leurs voiles. Par-là leurs vaisseaux demeurerent inutiles, & furent envahis par les Romains. Ce combat mit fin à cette guerre : car comme ceux de Vannes avoient réuni en ce lieu toutes leurs forces, ayant perdu une bonne partie de leur flotte dans le combat, le reste ayant été brûlé, & ce qu'ils avoient de meilleurs hommes ayant été tués, il ne leur resta aucune ressource.

2. Cet obstacle, qui empêchoit César de passer en Angleterre, étant levé, il s'y prépara sans différer. Il s'y crut obligé par les secours que cette isle avoit fournis aux Gaulois contre lui dans toutes les guerres précé-

dentes ; outre que la gloire d'avoir été le premier des Romains qui eût ofé tenter cette mer occidentale avec une flotte, & d'avoir abordé une contrée jufqu'alors inconnue, l'invitoit affez à cette entreprife. Car tant s'en faut que les Romains connuffent alors l'Angleterre, qu'à peine étoit-elle connue des Gaulois. Ils n'en connoiffoient que les côtes qui leur étoient oppofées, & ils ne les connoiffoient que fur le rapport de leurs Marchands, qui y paffoient de temps en temps pour l'entretien de leur commerce. Ce fut à eux que Céfar s'adreffa pour s'inftruire de l'état de l'ifle ; & il n'en tira pas un grand éclairciffement : & ce fut par eux que les Anglois furent incontinent avertis des deffeins & des préparatifs de Céfar. Ils furent qu'il avoit ramaffé de toutes les côtes voifines tout ce qui s'y étoit trouvé de vaiffeaux, & qu'il y avoit joint la flotte qu'il avoit employée l'été précédent contre ceux de Vannes. Il compofa une flotte de quatre-vingts vaiffeaux de charge, fur lefquels il mit deux légions, & fes Officiers fur ce qu'il avoit de galeres ; & il deftina dixhuit autres vaiffeaux de charge pour tranf-

porter sa cavalerie. César, qui a laissé dans ses Commentaires un récit exact de cette expédition, remarque que la figure & l'usage des galeres parurent nouveaux à ces Barbares. Les tempêtes qui survinrent mirent la flotte de César en grand désordre, & l'empêcherent de tirer tout l'avantage qu'il auroit pu se promettre de sa victoire.

Mais étant mieux informé par cette premiere tentative de l'état des choses, il se résolut à un second voyage, & à un plus grand effort. Il avoit fait préparer six cents vaisseaux allants à voiles & à rames : il les avoit fait faire plus plats & plus légers qu'à l'ordinaire, pour la facilité de la charge & de la décharge, & pour les pouvoir mettre plus commodément à sec : & il avoit fait venir d'Espagne tout ce qui étoit nécessaire pour les agrêts. Il avoit de plus vingt-huit galeres ; & joignant à cela plusieurs navires de charge, & un bon nombre des vaisseaux que quelques particuliers avoient fait construire pour leur usage, il s'embarqua avec cinq légions & deux mille chevaux, & aborda en Angleterre avec plus de huit cents voiles : sans y comprendre soi-

xante navires que Labienus, l'un de ses Lieutenants, avoit fait bâtir pour les lui envoyer, & que le vent contraire empêcha d'aborder. Quelques-uns font monter cette armée navale à mille vaisseaux. Les orages qui survinrent endommagerent encore la flotte de César. Mais nonobstant ces inconvénients, il ne laissa pas de mettre ce peuple sauvage à la raison, & de les assujettir à payer les impôts & les tributs au Peuple Romain.



CHAPITRE XXXVIII.

1. Commerce d'Angleterre au temps de César. 2. Cassitérides, & le commerce qui s'y faisoit de plomb & d'étain. 3. Trafic d'Irlande & de Cornouailles. 4. Marchandises que fournissoit l'Angleterre. 5. Cuivre, étain & plomb d'Angleterre. 6. Chiens d'Angleterre. 7. Marchandises que l'on portoit en Angleterre. 8. Bateaux d'Angleterre, construits de bois pliant, & couverts de cuir. 9. Les guerres civiles des Romains leur font négliger l'Angleterre.

1. CES expéditions de César, & celles que les Romains avoient faites auparavant en Espagne, avancerent fort le commerce dans ces parties occidentales de l'Europe. Les Belges craignant que le luxe ne leur amollît le cou-

rage, ne donnoient pas volontiers entrée dans leur pays aux étrangers, pour y débiter leurs marchandiſes ; & entre eux, les Nerviens la leur défendoient entiérement. L'abord des côtes d'Angleterre n'étoit pas interdit de la même ſorte aux Marchands étrangers. Ceux des Belges qui s'adonnoient au trafic, viſitoient ſouvent les côtes d'Angleterre qui leur étoient les plus proches. Les Gaulois y entretenoient une étroite correſpondance, & principalement les peuples de Vannes, comme je l'ai fait voir.

2. Les Eſpagnols & les Phéniciens, qui avoient de grands établiſſements en Eſpagne, faiſoient de fréquentes courſes dans la partie occidentale d'Angleterre, & dans les autres iſles Britanniques, que l'antiquité a toutes compriſes ſous le nom général de Caſſitérides. Le commerce qu'ils y exerçoient étoit ſi lucratif, par le plomb & l'étain qu'ils en tiroient, qu'ils crurent en devoir faire un grand ſecret. Strabon rapporte qu'un Pilote Phénicien ſe voyant ſuivi dans ce voyage par un vaiſſeau des Romains, il aima mieux aller briſer le ſien dans des rochers, pour y faire périr après

Strab. lib. 3.

lui celui qui le ſuivoit, que de lui donner connoiſſance du droit chemin ; & que lui s'étant ſauvé par ſon adreſſe, il fut dédommagé de ſa perte par ceux de ſa nation. Mais l'avidité des Romains ne céda point à celle des Phéniciens, & ils parvinrent enfin à découvrir cette route. Strabon ajoute que Publius Craſſus fit ce voyage, & le rendit public. On pourroit croire qu'il entend parler de Craſſus le pere, qui fut tué dans la guerre contre les Parthes ; car étant Proconſul, il fit la guerre contre les Portugais, & triompha de l'Eſpagne ; & il put être informé par les Phéniciens & les Carthaginois de Cadix du trafic des Caſſitérides. Mais je vois plus d'apparence d'attribuer ce voyage au jeune Craſſus, que les Parthes mirent à mort avec ſon pere. Car lorſqu'il étoit Lieutenant de Céſar dans la guerre des Gaules, ce fut lui qui ſoumit les peuples de Vannes, & de toutes les côtes voiſines, ſituées au couchant & au nord. Et dans le ſéjour qu'il fit parmi eux pendant ſon quartier d'hiver, il ne put ignorer le trafic qu'ils faiſoient en Angleterre, & dans les autres iſles Caſſitérides. Un jeune homme courageux &

entreprenant comme lui put bien concevoir le dessein de visiter lui-même ces isles, pour s'assurer de la vérité des rapports qu'on lui en faisoit ; ou peut-être César lui en donna-t-il l'ordre, pour connoître par lui la partie occidentale d'Angleterre, comme il en donna un pareil à Volusenus, pour visiter les côtes du levant & du midi.

3. Comme Crassus étoit plus proche de l'Irlande que les autres Lieutenants de César, il apprit sans doute que cette isle avoit de bons ports, & que l'abord des Marchands y étoit grand. Du temps de Strabon, les vaisseaux qui alloient des Gaules vers le Septentrion ne passoient point l'Irlande : car on étoit persuadé que tout ce qui étoit au delà, vers le Septentrion, étoit inhabitable, par l'extrême rigueur du froid. Les ports de cette isle devinrent dans la suite plus connus & plus fréquentés que ceux d'Angleterre. C'est Tacite qui nous l'apprend ; & nous savons d'ailleurs par le témoignage de Diodore, que le commerce avoit rendu les habitants de Cornouailles beaucoup plus humains & moins farouches que le reste de la nation. Mais pour les par-

Tacit. vit. Agric. cap. 24.
Diodor. lib. 4.

ties méditerranées & ſeptentrionales d'Angleterre, & les iſles voiſines, habitées par les naturels du pays, il eſt probable que l'abord des étrangers ne leur avoit point fait perdre leur groſſiéreté naturelle. Quant à ce que dit Solin, que les habitants des Caſſitérides refuſoient la monnoie dans leur commerce, & trafiquoient par l'échange des marchandiſes, il ne faut pas attribuer cela à leur barbarie, mais à la commodité du trafic; puiſque les Anglois que Céſar a connus, uſoient de monnoie de cuivre, & de pieces de fer, & payoient aux Romains en monnoie les impôts & les autres droits auxquels on les avoit aſſujettis.

Solin. c. 22.

4. Strabon nous apprend que les marchandiſes que fourniſſoit l'Angleterre, étoient des bleds, du bétail, de l'or, de l'argent, du fer, des peaux, des cuirs, & des chiens de chaſſe: & en parlant des iſles Caſſitérides, qu'il faut conſidérer comme faiſant une partie de l'Angleterre, il ajoute l'étain & le plomb. Tacite & d'autres anciens Auteurs y joignent encore les perles. Céſar ne parle ni de l'or, ni de l'argent, ni des perles. Ce qui montre que ces métaux d'Angleterre ne furent connus des

Strab. lib. 4.

Strab. lib. 3.

Tacit. vit. Agric. c. 12.

Romains qu'après César. Cela paroît encore par les lettres de Ciceron, où il dit qu'il ne se trouvoit ni or ni argent en Angleterre ; & il le dit sur les avis qu'il en recevoit d'Angleterre même par les lettres de Quintus son frere, & par celles de César. On voit par-là que les Romains s'informerent dès les premiers abords des richesses de cette isle : mais il est bien croyable que les habitants les leur cacherent, de peur de les affriander à cette conquête, & les attirer chez eux. Et d'ailleurs, comme l'or & l'argent ne se trouvoient que dans les parties occidentales & septentrionales de leurs isles, où César ne pénétra point, il n'en put avoir qu'une connoissance fort incertaine. Mais les Romains ne tarderent pas à s'en instruire, comme il paroît par le témoignage de Strabon, qui vécut sous Auguste & sous Tibere.

Cicer. Epist. Fam. lib. 7 ad Trebat. Epist. ad Attic. lib. 4, Epist. 17, & 116.

5. Pour le cuivre, il est certain que les Anglois le faisoient venir de dehors. César l'assure, & Strabon le dit aussi des Cassitérides. D'où il s'ensuit, ou que le cuivre qui se trouve aujourd'hui parmi eux n'étoit pas encore découvert, ou qu'il ne leur suffisoit pas.

Cæs. lib. 5, cap. 12. de bell. Gall.

Strab. lib. 3.

C'étoit aussi des contrées occidentales d'Angleterre, & des isles adjacentes, que venoit l'étain & le plomb. Nulle autre marchandise du pays n'enrichit tant l'Angleterre, que cet étain. Delà vint à ces isles le nom de Cassitérides : & c'est ce qui attira principalement chez eux les étrangers, & y fit fleurir le commerce. Non pas que je croie que les Anciens n'aient point eu d'autre étain que celui des Cassitérides. Hérodote dit véritablement que les Grecs le tiroient de là ; mais Pline traite cela de fable ; & comme nous apprenons d'Homere qu'il étoit fort en usage dans le temps de la guerre de Troye, & que le plomb ne lui étoit pas inconnu, ces métaux auroient bien pu être apportés des Cassitérides en Grece par les Phéniciens, qui couroient les mers dès ce temps-là, selon le témoignage du même Homere. Mais nous savons d'ailleurs qu'il y avoit d'autres régions fertiles en plomb & en étain. Les Phéniciens trouvoient ces métaux dans l'Espagne, dans les Gaules, & en beaucoup d'autres endroits de l'Europe. Mais l'Asie n'en manquoit pas non plus. Aristote parle du plomb des Indes ; & la Chine

Herod. lib. 3, cap. 15.
Plin. lib. 34, cap. 16.

Arist. de mirab. ausc.

donne aujourd'hui de l'étain & du cuivre. Je dis du cuivre, pour convaincre Pline d'erreur, lorſqu'il nie que l'on trouve du cuivre & du plomb dans les Indes. On trouvoit de l'étain chez les Drangès, peuple Indien. Une iſle des Indes a été nommée Caſſitéra, de l'étain qu'elle rendoit, auſſi-bien que les Caſſitérides de l'Europe : & on ne me perſuadera pas que cet étain & ce plomb que les Iſraëlites trouverent chez les Madianites, du temps de Moyſe, leur fût venu par les Phéniciens. Les Egyptiens trafiquoient en Orient par la mer Rouge, avant que les Phéniciens trafiquaſſent en Occident par la mer Méditerranée ; quoique je ne nie pas que les Phéniciens n'aient auſſi trafiqué en Orient par la mer Rouge. L'étain & le plomb d'Orient purent bien venir aux Grecs par cette voie, & même auſſi par terre. Et c'eſt peut-être ce qui a fait attribuer à Midas, Roi de Phrygie, la premiere découverte de ces métaux : car la Phrygie, province de l'Aſie Mineure, étoit orientale à la Grece. Il ne faut donc pas ajouter foi légérement aux paroles de Pline, ni de ceux qui après lui ont dit que le premier

Plin. lib. 34, cap. 17.

Plin. lib. 7, cap. 56.

plomb qui soit venu aux Grecs, leur a été apporté des Cassitérides.

6. Pour les chiens d'Angleterre, on en faisoit venir à Rome avant l'expédition de César en Angleterre; puisque Strabon, & le Poëte Gratius, qui est cité par Ovide, & dont le poëme de la chasse s'est conservé jusqu'à nos jours, font mention des chiens d'Angleterre, & de l'usage que les Gaulois en faisoient pour la guerre, & les Romains pour la chasse.

7. Les marchandises étrangeres que l'on apportoit en Angleterre, étoient du sel, de la poterie, & des ouvrages de cuivre, d'ivoire & d'ambre.

8. Pour avoir une juste idée du trafic que les Anglois faisoient par mer, du temps de César, il faut savoir qu'ils se servoient de petits bateaux construits de bois pliant & léger, & couverts de cuir: usage pratiqué anciennement chez plusieurs autres peuples, & principalement chez les Saxons, qui venoient exercer leurs brigandages dans l'Océan, aux environs des côtes de la Gaule & de l'Angleterre; & dans ces derniers temps encore chez les Groënlandois. César se servit de ces sortes de bateaux,

bateaux, lorſqu'il fit la guerre en Eſpagne contre Afranius. Mais il y a ſujet de douter ſi les Anglois n'avoient point d'autres vaiſſeaux que ces vaiſſeaux de cuir, qui ſemblent ne leur avoir ſervi que pour paſſer dans les iſles voiſines; comme Solin le donne à entendre, lorſqu'il dit que les Anglois ne ſe ſervoient de ces vaiſſeaux que dans la mer entre l'Angleterre & l'Irlande; ou ſi outre ces vaiſſeaux, qui étoient pour leur uſage journalier, ils n'en avoient point d'autres, de gros bois, & de matiere ſolide, comme Selden l'a cru, pour les voyages de long cours, & pour la guerre. Il eſt certain qu'on ne trouve aucun paſſage dans les livres des Anciens qui marque qu'ils euſſent de grands vaiſſeaux, bâtis de bois ſolide, ſelon la fabrique ordinaire. Et puiſque Pline écrit qu'ils faiſoient des navigations de ſix journées dans ces ſortes de navires, on peut conjecturer que leur induſtrie alla juſqu'à en fabriquer d'aſſez grands pour fournir à des voyages de long cours. De plus, le Poëte Avienus dit en propres termes qu'ils n'avoient point l'uſage des vaiſſeaux bâtis à la maniere ordinaire, de pin, & de ſapin, mais ſeulement des bateaux couverts de peaux; &

Solin. cap. 22.

Selden. Mar. clauſ. lib. 2, cap. 26.

Plin. lib. 4, cap. 16.

Eumen. Paneg. cap. 11. Eumenius dans ſon Panégyrique à Conſtantius, aſſure que lorſque l'Angleterre fut attaquée par Céſar, elle n'avoit aucuns vaiſſeaux de guerre. Mais d'un autre côté, lorſqu'elle fourniſſoit des *Cæſ. de bell. Gall. lib.* 3, *cap.* 9. ſecours aux Gaulois, ce que Céſar aſſure qu'elle faiſoit ſouvent, & lorſqu'elle aſſiſta ceux de Vannes contre les Romains, peut-on s'imaginer qu'ils n'y vinſſent qu'avec des canots de cuir, vaiſſeaux ſi peu propres pour la guerre? ou qu'ils ne leur fourniſſent que des hommes ſans vaiſſeaux? Croira-t-on que voyant à tous moments les étrangers ſur leurs côtes avec de bons vaiſſeaux, l'envie ne les prît pas de les imiter, pour en tirer les mêmes avantages? Dans cette incertitude, il eſt mal-aiſé de ſe déterminer.

9. Le commerce d'Angleterre étoit en cet état, lorſque les guerres civiles entre Céſar & Pompée firent oublier ce pays-là aux Romains. Auguſte même, étant enſuite en pleine paix, & Tibere ſon ſucceſſeur, crurent plus utile, pour l'intérêt de leur Empire, de l'abandonner. Mais l'Empereur Claude en jugea autrement, & reprit les deſſeins de Céſar.

CHAPITRE XXXIX.

1. Commerce des Gaules, du temps de César. 2. Commerce de Marseille, vers le temps de César. 3. Les Marseillois n'ont point affecté le titre de maîtres de la mer. 4. Colonies des Marseillois dans l'Océan; 5. & principalement celles d'Euthymenes & de Pytheas. 6. Castor Rhodien, faussement cru Marseillois. 7. Décadence de Marseille. 8. Commerce d'Arles, 9. de Narbonne, 10. de Montpellier, & d'autres villes des Gaulois. 11. Ports des Gaules sur l'Océan, Bordeaux, Nantes, Corbilon, Vannes. 12. Commerce de Lyon & de Treves. 13. Tentatives pour joindre la mer Méditerranée à l'Océan. 14. Antiquité de Lyon. 15. Commerce de mer des Gaulois, dès le temps de César. 16. Commerce de mer, & conquêtes des Francs.

1. POUR les Gaulois, il ne faut point de plus sûre preuve de leur application au commerce, que le culte qu'ils rendoient à

Mercure. Ce Dieu étoit reconnu & honoré non ſeulement par eux ſous le nom de Teutatès, mais encore par les Allemands, ſous le nom de Wodan, & de Godan, comme maître ſouverain du profit qui ſe fait par le trafic. Je pourrai montrer en quelque autre occaſion par où le culte de ce Dieu, & de la Déeſſe Iſis, a paſſé en Allemagne, & d'Allemagne vraiſemblablement dans les Gaules, & des Gaules en Eſpagne : car on trouve dans l'antiquité une trace bien évidente du culte rendu à Mercure par les Eſpagnols, ſur cette montagne voiſine de Carthagene qui portoit ſon nom. On en trouve auſſi quelques-unes du nom d'Hermès, que les Grecs donnoient à Mercure, dans le nom du mont Herminius, qui eſt en Portugal, & dans pluſieurs noms propres rapportés par Mariana dans ſon hiſtoire. Les Saxons avoient conſervé chez eux ce même nom à Mercure, preſque ſans déguiſement. Ils le nommoient *Irmin*, d'où vraiſemblablement s'eſt formé le nom de Germains, qui devint celui de toute la nation ; & celui des Hermondures, & des Hermions en particulier ; & celui du fameux Herminius, & du

Marian. de rep. Hiſpan. lib. 5, *c.* 2.

Roi Hermion, & de plusieurs autres. Que si les Gaulois avoient pris leur Religion des Anglois, comme César & Tacite l'assurent; on ne peut pas douter que le culte de Mercure, & par conséquent l'application au trafic, ne fussent aussi reçus parmi eux. Mais outre cette preuve, la situation des Gaules, ayant l'Océan au nord & au couchant, & la mer Méditerranée au midi, qui invitoit au trafic une nation populeuse & industrieuse, ne nous permet pas de douter qu'ils ne voulussent profiter des avantages que la mer sembloit leur offrir: & César assure que la connoissance des pays étrangers, & des marchandises qui en venoient, produisoit chez eux l'abondance. Et certainement on ne peut rapporter qu'au commerce cette grande puissance maritime de ceux de Vannes, & leurs navigations fréquentes en Angleterre.

Cæs. de bell. Gall. lib. 6, cap. 2. Tacit. de vit. Agric. cap. 11.

Cæs. de bell. Gall. cap. 24.

2. Mais le principal commerce des Gaules se faisoit alors à Marseille. Tout le monde sait que cette ville avoit été fondée par les Phocéens, peuple d'Asie, dès le temps de Tarquinius Priscus, Roi de Rome; ou, selon d'autres, sous Servius Tullius, son successeur.

Ce peuple avoit été contraint, par la petiteſſe de ſon Etat, & la ſtérilité de ſon terroir, de s'adonner à la mer. Le trafic, la pêche, & même la piraterie, qui étoit honorable dans ces mers en ce temps-là, l'avoient rendu ſi puiſſant, qu'il avoit été maître de la mer pendant quarante-quatre ans. Les vaiſſeaux dont ils ſe ſervoient n'étoient pas ſimplement fabriqués pour l'uſage de la marchandiſe, mais encore pour la guerre. Les Marſeillois retinrent les mœurs de leurs fondateurs, faiſant leur capital de la pratique de la mer ; & à l'imitation des Rhodiens, ils firent des loix nautiques, pour promouvoir le commerce & la navigation. Ils apprivoiſerent & cultiverent l'humeur ſauvage des Gaulois, qui les avoient reçus, & leur apprirent à vivre à la Grecque. Leur gloire & leurs richeſſes s'accrurent par leur trafic & par leur induſtrie. Leur port, leurs flottes, leur arcenal, leurs magaſins pour l'uſage du commerce & de la guerre de terre & de mer, la beauté de leurs bâtiments, & le bon ordre de leur gouvernement, tout cela leur attira l'envie de leurs voiſins, des Liguriens, des Salyens, & des autres Gaulois :

mais il leur attira auſſi l'eſtime des autres nations, & principalement des Romains, qui rechercherent leur amitié, & les prévinrent par leurs bienfaits; & qui furent ſecourus par eux dans pluſieurs grandes occaſions. Le Proconſul Sextius, fondateur de la ville d'Aix, mit Marſeille dans une paiſible poſſeſſion des ports de ſon voiſinage, & de toute la côte tendante vers l'Italie, en écartant de la mer les Salyens, dont la proximité les importunoit, & les avoit ſouvent obligés d'avoir recours aux Romains pour leur défenſe; & attribua à Marſeille le territoire qu'il avoit ôté aux Salyens. Peu d'années après, Marius ayant creuſé un nouveau canal, pour recevoir la plus grande partie des eaux du Rhône, il en fit maîtres les Marſeillois, pour reconnoître le ſervice important qu'ils lui avoient rendu contre les Ambrons. Ce préſent les enrichit, par les impôts qu'ils leverent ſur les marchandiſes qui entroient ſur le Rhône, & qui en ſortoient; & ils ne négligerent rien depuis pour s'en conſerver la poſſeſſion. Pompée leur donna toutes les terres ſituées ſur la rive occidentale du Rhône, depuis la mer juſques dans le

Vivarais ; & César, après avoir ſubjugué les Gaulois, leur avoit donné d'autres terres, & avoit augmenté leurs revenus. Cette grande puiſſance fomenta la jalouſie de leurs voiſins, qui s'étant fait battre & défaire par eux, contribuerent encore à leur grandeur. Du côté de la mer, les Carthaginois, à qui cette grande élévation faiſoit ombrage, ne furent pas plus heureux contre eux, lorſqu'ils voulurent s'oppoſer à leurs progrès. Ils eurent ſouvent ſujet de s'en repentir, par les batailles navales qu'ils perdirent contre eux.

3. Avec tant d'avantages, il ne paroît pourtant point qu'ils aient recherché, ni qu'on leur ait donné le titre de maîtres de la mer. Leur nom ne ſe trouve point dans la liſte qui nous reſte de ceux qui l'ont été. Nous devons cette liſte à Euſebe, qui l'a inſérée dans ſa Chronique, l'ayant extraite, après Julius Africanus, de celle qui avoit été dreſſée par Caſtor de Rhodes. Mais s'ils n'ont pas obtenu le titre de maîtres de la mer, il leur a été plus glorieux de s'oppoſer à ceux qui le vouloient uſurper, & d'avoir remporté ſur eux pluſieurs victoires navales.

4. Dans un état ſi floriſſant, ils ſongerent à étendre leur empire, & à ſe fortifier contre leurs voiſins, toujours jaloux de leur grandeur, par les colonies qu'ils établirent à droite & à gauche, ſur les côtes des Gaules, d'Italie, & d'Eſpagne, Nice, Antibe, Fréjus, Hieres, la Ciotad, Toulon, & ſelon quelques-uns, Agde, Roſes, & Empurias. A ces colonies l'Hiſtoire en ajoute beaucoup d'autres, & a tâché de déterminer l'étendue de la domination de Marſeille, tant par mer que par terre : mais cela nous engageroit à une trop longue recherche.

5. Les Marſeillois ne bornerent pas leurs navigations à la mer Méditerranée ; ils entrerent dans l'Océan, & firent de longues courſes au ſud & au nord. Euthymenes Marſeillois s'avança par delà la Ligne, & en rapporta des ſingularités, qui paſſerent pour fabuleuſes. On ne reſpecta pas davantage les relations que Pytheas, autre Marſeillois, fit de ſes voyages vers le Nord, & juſqu'en Iſlande. Polybe & Strabon les ont décriées, comme des impoſtures ; de même qu'Ariſtide a décrié celles d'Euthymenes. En quoi il ſemble que

les Grecs, nation très-fabuleuse, aient jugé des autres par eux-mêmes : car ils ne traiterent pas mieux les navigations d'Hannon, & celles des autres Carthaginois ses compatriotes. Mais Eratosthene a rendu justice à Pytheas, & le temps a confirmé la vérité de ses récits, & de ceux d'Euthymenes.

6. Ces deux illustres Marseillois avoient laissé des ouvrages géographiques : & on leur a joint mal-à-propos, comme compatriote, Castor gendre du Roi Déjotarus, qui entr'autres écrits, avoit composé, comme j'ai dit ci-dessus, une liste des peuples qui s'étoient rendus maîtres de la mer. Castor étoit Rhodien. Suidas marque expressément qu'on s'est trompé quand on l'a cru Marseillois ; & parce qu'il s'étoit établi dans la Galatie, on l'a appellé Galate : & c'est là, selon ma conjecture, la source de l'erreur ; car les Grecs donnant indifféremment le nom de Galates aux Gaulois & aux peuples de Galatie, on a cru Castor Gaulois, parce qu'il étoit appellé Galate. Vossius, tout clairvoyant qu'il est, dit qu'il étoit au commencement Orateur de Marseille. Suidas l'a trompé, lorsqu'il a écrit qu'on l'a cru fausse-

ment Marſeillois ; & puis ajoutant qu'il fut Orateur, ſans joindre le titre d'Orateur à celui de Marſeillois.

7. Quoique Demoſthene, dans ſon Exception contre Zénothemis, nous repréſente, & lui, & ſon patron Hégeſtrate, tous deux de Marſeille, comme deux hommes frauduleux & de mauvaiſe foi, il ne laiſſe pas de nous apprendre combien étoit alors floriſſant le commerce de cette ville. Mais elle fut dépouillée par Céſar d'une grande partie de ſes colonies, & des villes de ſa dépendance, pour avoir pris le parti de Pompée contre lui, après avoir perdu deux batailles navales contre ſa flotte, commandée par Decimus Brutus, & s'être rendue à lui-même, après un long ſiege, fort courageuſement ſoutenu.

8. Je me ſuis un peu étendu ſur les avantages de Marſeille, parce que nulle autre ville des Gaules ne l'égaloit alors en grandeur & en richeſſes, & qu'on ne peut mieux faire juger du commerce qui ſe faiſoit dans les Gaules. Pluſieurs autres néanmoins y fleuriſſoient dans le même temps par le trafic. Arles étoit de ce nombre : elle n'étoit pas éloignée de Marſeille ; & ce

fut là que César fit construire douze galeres en trente jours, à compter du jour que le bois fut abattu, pour s'en servir contre les Marseillois. D'où l'on peut connoître combien ceux d'Arles étoient entendus dans la pratique de la mer : ce qui augmenta encore davantage dans la suite du temps. Elle étoit en réputation pour ses manufactures ; & on faisoit cas principalement de ses broderies, & de ses ouvrages d'or & d'argent de rapport.

9. Elle cédoit pourtant à Narbonne, que Strabon & Diodore disent avoir été le lieu du plus grand trafic de toute cette contrée. Ce dernier remarque que l'étain d'Angleterre se voituroit sur des chevaux, au travers des Gaules, à Marseille, & à Narbonne ; & Ausone dit que les flottes d'Orient, d'Afrique, d'Espagne, de Sicile, & de tout le monde, abordoient au port de Narbonne : mais le cours de la riviere d'Aude, qui la traverse, & la disposition de la mer, étant changés, elle s'est trouvée privée de son port & de son commerce. La même chose est arrivée à Aigues-mortes, qui étoit autrefois un port considérable, & qui

Strab. lib. 4. Diodor. lib. 4 & 5.

Auson. de clar. urb.

ſe trouve préſentement éloignée de la mer, par les ſables que le Rhône y a amaſſés.

10. Montpellier profita de la décadence de Narbonne, & elle devint dans la ſuite un lieu de très-grand abord pour les vaiſſeaux de toutes les côtes de la mer Méditerranée. Je ne parle point des autres moindres ports de cette côte, d'Agde, de Toulon, d'Antibe; ni de Fréjus, où Auguſte retiroit ſes vaiſſeaux deſtinés à la garde de cette côte, dont les ſables ont depuis comblé le port de Nice, & même ceux de Monaco & de Genes, ſi nous entrons dans la Ligurie.

11. Les Gaules avoient auſſi leurs ports ſur l'Océan; & comme le temps en a rendu quelques-uns inutiles, il en a auſſi ouvert d'autres, qui ſont aujourd'hui d'un grand uſage. L'embouchure de la Garonne faiſoit un marais des eaux de la mer près de Bordeaux, & y formoit un bon port; qui mit cette ville dans l'état floriſſant qu'Auſone a pris plaiſir de décrire. Ce marais ne paroît plus aujourd'hui, & la ville n'a pas laiſſé de retenir ſa ſplendeur. Puiſque Céſar dans la guerre de Vannes fit venir des vaiſſeaux des

côtes de Xaintonge & de Poitou, & des autres provinces des Gaules qui n'avoient point pris de part à cette guerre ; il faut néceſſairement conclure qu'il y avoit des ports dans ces quartiers-là, comme il y en a encore aujourd'hui. Quoique Nantes ſoit bien avancée dans les terres, Céſar met néanmoins les Nantois au nombre des peuples maritimes. En effet, la Loire lui amenoit de l'Océan beaucoup de gros vaiſſeaux marchands. Strabon fait mention de Corbilon, ville de commerce ſur la Loire, qu'il fait aller de pair avec Marſeille & Narbonne. Le temps en a fait perdre la connoiſſance. Je ne ſaurois être de l'avis de Mr. Valois, qui écrit que c'eſt Coiron, proche de Nantes. Il n'eſt pas vraiſemblable que deux villes de commerce étant ſi voiſines, euſſent pu s'élever en même temps à une ſi grande puiſſance. Je ne puis pas croire non plus que Corbilon ait été Blois, comme d'autres ſe le ſont perſuadé. Peut-être Corbilon étoit-ce le premier nom de la ville de Nantes, qui depuis fut nommée *Condovicum* ; ces doubles noms attribués aux villes n'étant pas ſans exemple. Mais nul autre peuple Gaulois n'égaloit alors

Strab. lib. 4.

la puiſſance que ceux de Vannes s'étoient acquiſe ſur la mer. Il faut encore conſidérer l'embouchure de la Seine comme un des ports principaux que les Gaulois euſſent du côté du nord. C'eſt le jugement qu'en fit Céſar, lorſque ſe préparant à attaquer l'Angleterre, il y fit conſtruire ſes vaiſſeaux.

12. Le confluant du Rhône & de la Saône rendit Lyon, quoique ſitué au milieu des Gaules, une ville d'un très-grand commerce. Elle étendoit ſes bras, pour ainſi dire, de la mer Méditerranée à l'Océan : car la ſource de la Saône étoit ſi voiſine de celle de la Moſelle & de la Seine, qu'il étoit aiſé de voiturer par terre les marchandiſes qu'on avoit fait remonter ces rivieres. Le Rhône recevoit beaucoup de marchandiſes par les fleuves navigables qui s'y joignent, & il les communiquoit, non ſeulement à la Saône, mais encore à la Loire, par des chariots, qui les alloient enlever à quelque diſtance au deſſus de ſon embouchure, ſa rapidité le rendant difficile à remonter. La Saône, après avoir reçu le Doux, portoit ſes marchandiſes près de la Moſelle ; où ayant été voiturées, elles paſſoient à Treves,

qui étoit alors une fort puiſſante ville, & de là dans le Rhin, & enſuite dans l'Océan. C'eſt ce qui a donné lieu à la remarque qu'un ancien Géographe a faite de l'étroite correſpondance, & de l'heureux commerce, qui étoit entre Arles & Treves.

Vet. orb. deſcript. cap. 49.

13. Cela fit venir la penſée à Antiſtius Vétus, l'un des chefs de l'armée Romaine, qui étoit dans les Gaules l'an quatrieme de l'empire de Neron, de joindre par un canal la Saône à la Moſelle. Et ſur ces mêmes vues Henri IV conçut le deſſein de joindre la Saône à la Meuſe. D'un autre côté les marchandiſes de la Saône ayant été portées par charroi dans la Seine, elles paſſoient dans l'Océan, & de là en Angleterre. Le voiſinage des rivieres qui tombent dans l'Aude d'un côté, & dans la Garonne de l'autre, fourniſſoit encore un autre moyen de joindre l'Océan à la mer Méditerranée, & d'établir un commerce commode entre Narbonne & Toulouſe.

14. Pour revenir à Lyon, ceux qui la veulent faire plus ancienne que l'ordre donné par le Sénat de Rome à Munatius Plancus, l'an de Rome 710, de la bâtir, & que la colonie qu'il

qu'il y établit ensuite, disent que c'étoit un lieu de commerce, où s'assembloient des Négociants pour le débit des denrées qui venoient par le Rhône & par la Saône, de vins, d'huiles, & d'autres liqueurs, de bleds, de bestiaux, de draps, de toiles, & d'ouvrages de fer. On parle de soixante nations qui s'assembloient en ce lieu pour leur trafic. Une ancienne inscription de Lyon fait mention de Tauricius de Vannes, Intendant-général du commerce des Gaules, patron des Bateliers de la Saône & de la Loire, des Voituriers, & des Peseurs. D'autres inscriptions anciennes montrent que l'intendance des Bateliers du Rhône & de la Saône a été souvent confiée à des Chevaliers Romains. Lyon, quoique ville méditerranée, ne laissoit pas d'exercer son négoce sur la mer ; & de prendre part au commerce réglé que Marseille, Arles, & d'autres villes des Gaules, entretenoient en Egypte sous le regne des Soudans. Car puisqu'Arles étoit comme une succursale de Treves, selon cet ancien Géographe qui vivoit sous Constantius & Constans, ces deux villes ne pouvoient entretenir leur correspondance qu'en fai-

Vet. orb. descript. cap. 49.

P

ſant ſervir Lyon d'entrepôt : & on ne peut pas douter que Lyon, ville fort marchande dès le temps de ſa fondation, en quelque temps qu'on la mette, négligeât une occaſion ſi favorable d'entretenir ſon trafic ſur la mer Méditerranée. Enfin, ſon pouvoir s'accrut à tel point, & elle devint ſi peuplée, que dès le temps d'Auguſte, au rapport de Strabon, elle ne cédoit qu'à Narbonne.

Strab. lib. 4.

15. Tout ce que j'ai dit montre aſſez que les Gaulois, ne ſe contentant pas de la fertilité & de la beauté de leurs terres, s'appliquerent auſſi à la mer avec ſuccès. Ce que Céſar reconnut ſi bien, qu'après les avoir domtés, il ſe ſervit très-utilement de leurs flottes dans les guerres civiles qu'il eut à ſoutenir. Les Romains tirerent de grands avantages de ces belles provinces des Gaules que Céſar leur avoit conquiſes. Ils leverent de grands péages, non ſeulement ſur les marchandiſes qui en provenoient & qui en ſortoient, & ſur celles que les Gaulois y faiſoient venir pour leur uſage ; mais encore ſur celles qui y paſſoient pour le compte des Anglois, à l'entrée & à la ſortie. Et à ces richeſſes

il faut encore ajouter l'or que l'on tiroit des Cevennes & des Pyrenées.

16. Les Francs, qui ſubjuguerent les Gaules dans la ſuite des années, y porterent une pareille inclination pour la mer. Car l'Hiſtoire nous apprend qu'ayant été ſoumis par l'Empereur Probus, & ayant obtenu de lui des terres pour habiter ; une partie d'entr'eux, ennemie de la paix & de l'obéiſſance, ſe ſaiſit de pluſieurs vaiſſeaux qu'ils trouverent ſur les côtes du Pont-Euxin, vint ravager celles de l'Aſie & de la Grece ; & ayant été repouſſés de celles d'Afrique, ils ſe rabattirent ſur la Sicile, ſe rendirent maîtres de Syracuſe, & y firent un grand carnage ; qu'après être enfin ſortis du détroit de Cadix, pour paſſer dans l'Océan, & avoir attaqué les côtes d'Eſpagne, ils retournerent paiſiblement chez eux, ſans avoir reçu aucun échec. Ils renouvellerent leurs pirateries quelque temps après, & furent enfin réprimés par Maximien.

CHAPITRE XL.

1. Commerce d'Espagne vers le temps de Cesar ; & principalement en métaux. 2. Autres marchandises d'Espagne. 3. Ports & villes marchandes, & autres commodités d'Espagne pour le trafic.

1. QUOIQUE les Gaules surpassent l'Espagne par la fertilité du terroir, l'Espagne les a pourtant beaucoup surpassées, dans l'antiquité, par la richesse de son commerce. Les Phéniciens, qui ouvrirent les premiers le trafic de la Méditerranée, ne paroissent point avoir plus fréquenté aucune région, que les provinces d'Espagne qui sont vers le détroit de Gibraltar & l'embouchure du Bætis, célébrées par les Auteurs sacrés sous le nom de Tharsis. Ce pays, selon le témoignage du Prophete Ezechiel, étoit si abondant en argent, en fer, en étain, & en plomb,

Ezech. 27, 12.

qu'il en enrichit les Tyriens. Il portoit aussi de l'or & du cuivre. Mais l'argent faisoit sa plus grande richesse. On en trouvoit dans plusieurs provinces, & principalement le long du Bætis, qui sort d'une montagne qu'on avoit nommée la Montagne d'argent, à cause de la quantité d'argent qu'on en tiroit. C'étoit cet argent qui attiroit les Phéniciens, & qui les enrichit ; car Aristote rapporte qu'ils l'échangeoient avec les Espagnols contre des marchandises de très-vil prix : à peu près comme les Espagnols échangerent depuis l'or du Mexique & du Pérou. Il ajoute que les Phéniciens trouvant là plus d'argent que leurs vaisseaux n'en pouvoient porter, ils en forgerent leurs ancres, & tous les ustensiles de leurs vaisseaux, que l'on forge ordinairement de fer. Diodore dit que ce fut cet argent qui rendit les Phéniciens si puissants, & les mit en état d'établir de tous côtés tant de florissantes colonies ; & qui porta si haut la grandeur des Carthaginois, & leur fournit les moyens de soutenir tant de grandes guerres contre les Romains, les Siciliens, & les Africains ; & que delà même enfin les Romains tirerent des biens immenses.

Arist. de mirab. ausc.

Diod. lib. 5.

En effet, les Auteurs Espagnols ont pris soin de calculer dans leurs écrits les sommes prodigieuses d'or & d'argent, tant en lingots qu'en monnoie, que les Romains ont tirées de leurs provinces : car il n'y avoit presque aucun canton dans toute l'Espagne, où l'on ne trouvât de l'or, ou de l'argent, ou de l'étain, ou d'autres métaux ; à commencer par l'Algarve & l'Andalousie, & finir par la Galice, l'Asturie, & les Pyrenées. Il faut pourtant excepter de cette liste les isles Baléares, que l'on peut regarder comme une partie de l'Espagne ; car il leur étoit défendu par leurs loix de posséder ni or ni argent, dans la crainte de s'attirer par cette amorce la guerre des étrangers, comme les Espagnols s'étoient attiré celle d'Hercùle. Les Grecs vinrent à leur tour prendre part à ces trésors. Le hasard porta à l'embouchure du Bætis un Colæus de Samos, vers la 45e. Olympiade, & il y fit un très-riche butin. Il avoit été précédé dans ce voyage par un Sostrate, de l'isle d'Egine. Les Phocéens chassés d'Asie par les Perses, vinrent en ces contrées en la 60e. Olympiade, du temps du fameux Arganthonius, qui les combla de

richesses, n'ayant pu les retenir chez lui.

2. Outre les métaux, l'Espagne fournissoit encore beaucoup d'autres marchandises ; du vin, des laines, & des étoffes fines ; du fin lin, & des toiles fines, dont on leur attribue l'invention ; du miel & de la cire, de la poix, du borax, du vermillon, de l'écarlate, du sel fossile, des poissons salés, des saumures excellentes, du gland même, & de cette espece de jonc nommé *spartum*, si utile pour les cordages, & pour plusieurs autres usages de la vie, d'où Carthagene avoit tiré son surnom de *Spartaria*, dont l'usage ne fut connu en Espagne qu'après que les Carthaginois y eurent porté leurs armes, & dont on fit ensuite un si grand débit en Italie. L'huile, qu'on peut mettre aussi au nombre des marchandises d'Espagne, & principalement de l'Andalousie, ne paroît pas y avoir été fort abondante dans les premiers commencements, puisqu'Aristote assure que les Espagnols donnoient aux Phéniciens des barres d'argent pour de l'huile, & que les habitants des isles Baléares manquant d'huile naturelle, se servoient d'une huile factice de leur composition ; & du temps même

Arist. de mirab. ausc.

Strab. lib. 3. de Strabon, les Portugais se servoient de beurre au lieu d'huile.

3. Pour le débit de tant de riches marchandises, la Nature avoit préparé à l'Espagne beaucoup de ports commodes, & de grosses rivieres, portant des bateaux bien avant dans les terres, principalement dans toute la côte occidentale de l'Océan; quoique le fort de leur commerce fût du côté de l'Italie. Ils avoient de plus creusé des canaux dans les terres, pour le transport des marchandises, & la facilité du commerce, tant entre eux, qu'avec les étrangers. Les habitants avoient su profiter de ces favorables dispositions, & s'étoient fait un grand nombre de villes marchandes. Mais leur principal commerce, depuis le commencement, avoit constamment persévéré à Cadix, & à l'embouchure du Bætis, où étoit l'ancien Tharsis: & c'est ce qui les avoit obligés d'y élever un phare, pour la sûreté de la navigation. Et la fortune secondant leur industrie, vers le temps de César, & les mers se trouvant libres de Pirates, l'Espagne acquit des biens immenses par le trafic. Cependant les Portugais, qui y avoient bonne

part, aimerent mieux trafiquer par échange, & faire leurs paiements en lingots d'argent, qu'en argent monnoyé : & la côte ſeptentrionale d'Eſpagne n'étant acceſſible du côté de la mer que par un grand détour, ſe trouva privée du commerce ; & ſes habitants demeurant dans leur férocité naturelle, ne furent apprivoiſés que long-temps après par les Romains. Du temps d'Auguſte & de Tibere, les côtes méridionales d'Eſpagne envoyoient à Rome, & dans toute la côte occidentale d'Italie, de grandes eſcadres de gros vaiſſeaux marchands, dont le nombre égaloit preſque celui des flottes qui venoient d'Afrique en ſi grand nombre.



CHAPITRE XLI.

1. Commerce d'Allemagne, vers le temps de César, & dans les temps suivants. 2. L'Allemagne peu connue avant César. 3. La vie de nomades, que menoient la plupart des Allemands, les éloignoit du commerce.

1. LE culte que les Gaulois rendoient à Mercure, nous a servi de preuve de leur application au trafic. Nous pouvons faire le même jugement des Allemands. Ils adoroient Mercure sous le nom de Wodan & de Godan, comme maître souverain du profit qui se fait par le trafic. Car il ne faut pas s'arrêter au témoignage de César, lorsqu'il dit que les Allemands ne reconnoissoient point d'autres Dieux que le Soleil, le Feu, & la Lune, & qu'ils n'avoient pas même entendu parler des autres Dieux. Tacite étoit mieux informé que lui, & il assure qu'ils avoient

Cæs. de bell. Gall. lib. 6, cap. 21.

Tacit. de m. or. ferm. cap. 8.

plusieurs Dieux, & leur faisoient des sacrifices, & qu'ils mettoient Mercure au premier rang. Il reste même encore en Allemagne quelques idoles de ce Dieu. Paul Diacre ajoute que cette Religion étoit très-ancienne en Allemagne, & que ce Mercure est le même que le Mercure des Grecs & des Romains. Le nom de Teutatès, que les Gaulois lui donnoient, qui est le même que celui de Teuth, qu'il avoit chez les Allemands, d'où ils ont pris leur nom de Teutons, est manifestement le même nom de Theuth que les Egyptiens lui donnoient, avec les mêmes fonctions. D'ailleurs César nous apprend que les Allemands recevoient les Marchands chez eux; mais que les Sueves, qui étoient la plus puissante nation d'Allemagne, cherchoient bien moins dans leur commerce à pourvoir à leurs besoins, & à s'accommoder des marchandises étrangeres, qu'à débiter celles que la guerre leur avoit acquises.

Cæs. de bell. Gall lib. 1, cap. 39.

2. En ce temps-là l'Allemagne étoit peu connue. Avant César elle ne l'étoit que par une réputation fort incertaine, & il n'en connut que la partie qui étoit sur les bords du Rhin. Auguste en fut bien mieux instruit, & par les

guerres que les Romains y porterent ſous ſes auſpices, & par les navigations qu'il fit faire dans le Nord, & autour de l'Allemagne, juſqu'au delà du cap de la Cherſoneſe Cimbrique. Car ſous le nom d'Allemands, je comprends auſſi les Cimbres, qui occupoient cette péninſule, qui en fait la partie la plus ſeptentrionale. C'eſt de Pline que je tiens ce que je viens de dire. Il parle en d'autres lieux de la Baltie, ou Scandinavie, comme d'une région connue & célébrée par des Auteurs beaucoup plus anciens que lui. Delà il faut conclure que lorſque Strabon, qui écrivoit dans les commencements de l'empire de Tibere, a dit que toute la partie d'Allemagne qui eſt au delà de l'Elbe, juſqu'à l'Océan, c'eſt-à-dire, juſqu'à la mer Baltique, étoit entiérement inconnue de ſon temps, & que perſonne auparavant n'avoit pénétré ces contrées, ni par mer, ni par terre, il faut entendre que le dedans du pays étoit inconnu, mais non pas les rivages. Cela ſe confirme par le ſuffrage de Tacite, lorſqu'il dit que les Allemands étoient une nation autochthone, qui n'en avoit jamais reçu aucune autre dans ſon pays, ni pour la voir s'y

Plin. lib. 2, cap. 67; lib. 4, c. 3.

Strab. lib. 7.

Tacit. de mor. Germ. cap. 1 & 3.

établir, ni même pour en être visitée : & il ajoute que les transmigrations & les peuplades ne se faisoient point autrefois par terre, mais seulement par mer, & que les navires des Romains entroient rarement dans cette mer. Et néanmoins César nous enseigne que dans les temps qui l'avoient précédé, les Gaulois prenoient souvent par force des établissements en Allemagne. Le même Tacite rapporte, sans la réfuter, l'opinion de ceux qui croyoient qu'Ulysse étoit venu par mer en Allemagne, & s'étoit avancé dans les terres qui sont sur les bords du Rhin. D'ailleurs ce voyage que les Egyptiens firent sous la conduite d'Osiris, jusqu'aux fontaines du Danube, au rapport de Diodore ; & ce culte que les Sueves rendoient à Isis ; & celui que tous les Allemands rendoient à Theuth, d'où ils ont pris le nom de Teutons ; & cet autre voyage que les Fables font faire aux Argonautes à leur retour de la Colchide, en remontant le Danube, & passant du Danube dans le golfe Adriatique, suivant la folle persuasion où ils étoient que le Danube se joignoit à cette mer ; ou suivant une autre imagination

Cæs. de bell. Gall. lib. 6, cap. 24.

Tacit. de mor. Germ. lib. 6, cap. 3.

Diodor. lib. 1.

plus folle encore, que les Argonautes avoient porté jusques-là le navire Argo sur leurs épaules ; tout cela donne lieu de croire que l'Allemagne n'a pas été si inaccessible aux étrangers. Je ne puis passer sous silence une autre opinion plus extravagante encore que la précédente, & qui fait voir dans quelle ignorance de la Géographie ont été les Anciens. Quelques-uns d'eux ont avancé que les Argonautes avoient remonté le Tanaïs, & étoient entrés dans l'Océan : & Eratosthene dans Strabon les a fait aller par terre de la Colchide dans l'Arménie, & dans la Médie.

Strab. lib. I.

3. Mais revenons aux Allemands. Il est vrai que leur frugalité, & la vie de nomades qu'ils menoient, changeant incessamment de demeure, & portant tout leur bien sur des chariots, faisoit qu'ils se passoient aisément des marchandises étrangeres. C'étoit même par la connoissance qu'ils avoient des désordres que cause l'avarice, qu'ils ne se vouloient fixer dans aucune demeure. Mais ceux qui étoient situés le long du Rhin, ayant commencé à prendre goût au vin, à l'exemple de leurs voisins, ils en trafiquerent, les autres se contentant de

la biere. D'ailleurs ils n'avoient pas beaucoup de marchandiſes de leur crû qui attiraſſent les étrangers. Les veines métalliques y étoient rares alors : à peine même connoiſſoient-ils l'or & l'argent. Ceux qui étoient proches du Rhin avoient appris des nations voiſines l'uſage de la monnoie : mais ceux qui étoient plus retirés dans le milieu du pays, & vers le Levant, ne trafiquoient pour la plupart que par échange. L'ambre que produiſent les côtes ſeptentrionales de l'Allemagne, rapportoit quelque profit ; car le luxe des Romains leur rendit cette marchandiſe précieuſe.



CHAPITRE XLII.

1. Ancien commerce de la Scandinavie, 2. des peuples ſitués à l'orient de l'Allemagne, 3. de la Pologne, 4. & de la Moſcovie.

1. LA Scandinavie, dont j'ai parlé, avoit ſes ports ſur l'Océan, & ſur la mer Baltique. Les Suions, qui en occupoient la partie occidentale, c'eſt-à-dire, les Norvégiens, avoient des flottes ſur l'Océan. Ils ſe ſervoient d'un genre de navires à deux proues, ſans voiles, & dont la chiourme n'étoit pas fixe, & paſſoit d'un côté à un autre, ſelon le beſoin: ce qui leur étoit commun avec d'autres peuples du Pont-Euxin, dont parle Tacite, ainſi que de ces premiers. La Scandinavie étoit ſtérile en bleds, & par ſa nature, & parce que ſes habitants en négligeoient la culture : mais elle étoit fertile en beſtiaux ; & la mer leur fourniſſoit abondamment des poiſſons, qu'ils ſéchoient, & échangeoient contre les marchandiſes

Tacit. hiſt. Lib. 3, c. 46. De mor. Germ. cap. 45.

diſes qui leur manquoient, avec les Allemands, & les autres étrangers qui abordoient en grand nombre dans leurs ports. De plus, le cuivre & la poix, qu'elle fournit, lui étoient d'un grand rapport. A quoi il faut ajouter aujourd'hui les huiles de baleine, le ſoufre, & les fourrures, qui leur viennent de l'Iſlande & du Groënland.

2. Tous les peuples qui étoient au levant de l'Allemagne, & une partie même de l'Allemagne, étoient connus indiſtinctement par les Anciens ſous le nom de Scythes. Ce nom s'étendoit bien avant dans l'Aſie, près des extrêmités de l'Orient. Ces vaſtes régions ont été peu fréquentées par les Grecs & par les Romains : & ſi elles ont eu quelque commerce, ou entre elles, ou avec leurs voiſins, cela eſt demeuré inconnu.

3. Les Slaves, & enſuite les Polonois, & les Moſcovites, ont ſuccédé aux Sarmates & aux Ruſſes. Tout le commerce de la Pologne, & des provinces qui en ont dépendu, ou qui en dépendent, ne s'eſt fait que dans les ports qu'elles ont ſur la mer Baltique, pour le débit des marchandiſes de leur crû, cuirs, laines,

lin, chanvres, plomb, & ambre; & pour avoir celles qui leur manquent, les vins, les ouvrages de ſoie & de fer, qui ſe fabriquent dans le reſte de l'Europe. Mais cependant ils ont peu d'uſage de la mer.

4. Le commerce de la Moſcovie ne ſe borne pas à la mer Baltique; mais il s'étend à la mer Blanche, à la mer du Nord, au Pont-Euxin, & à la mer Caſpienne, où la Duïne, le Tanaïs, & le Volga, qui aboutiſſent aux ports d'Archangel, d'Aſaf, & d'Aſtracan, lui donnent la commodité d'exercer un grand trafic, par le débit de ſes bleds, de ſes fourrures, de ſes cuirs, de ſon ſel, de ſon miel, & de ſa cire, de ſon ſuif, de ſon poiſſon ſec, & de ſon huile de poiſſon, de ſa poix, de ſon lin, de ſon chanvre, & de ſon caviar; pour s'attirer les marchandiſes de l'Europe par les mers du Nord, celles de Turquie par le Pont-Euxin, & celles de Perſe & des Indes par la mer Caſpienne. Les Moſcovites tireroient des profits immenſes de cette ſituation, s'ils ne ſe manquoient à eux-mêmes par leur négligence & par leur groſſiéreté, qui les empêche de cultiver les Arts; & par l'eſprit

défiant & ſoupçonneux de leurs Princes, qui ne leur permettent pas de ſortir de leur pays, & qui leur font éviter le commerce des étrangers. Que s'il s'élevoit parmi eux quelque jour un Prince aviſé, qui, reconnoiſſant les défauts de cette baſſe & barbare politique de ſon Etat, prît ſoin d'y remédier, en façonnant l'eſprit féroce, & les mœurs âpres & inſociables des Moſcovites, & qu'il ſe ſervît auſſi utilement qu'il le pourroit faire, de la multitude infinie de ſujets qui ſont dans la vaſte étendue de cette domination, qui approche des frontieres de la Chine, & dont il pourroit former des armées nombreuſes, & des richeſſes qu'il pourroit amaſſer par le commerce, cette nation deviendroit formidable à tous ſes voiſins.



CHAPITRE XLIII.

1. Commerce du Pont-Euxin. 2. Trafic des Grecs dans le Pont-Euxin, 3. & des Egyptiens. 4. Pêche du Pont-Euxin, du boſphore de Thrace, & de l'Archipel.

1. LE Pont-Euxin, dans les temps les plus reculés, a fourni à tous les peuples qui habitent ſur ſes bords, & même à tous ceux qui habitent ſur les côtes de la mer Méditerranée, de grandes commodités pour le commerce. Perſonne n'ignore les voyages de Phryxus & des Argonautes, que les Grecs ont cru avoir été les premiers qui aient tenté cette mer, & qui ne furent entrepris que pour l'or de la Colchide. Le Danube d'un autre côté, le Boryſthene, & le Tanaïs, étoient des portes ouvertes à tous les peuples de l'Europe ſitués à l'occident & au nord de cette mer, pour y aller trafiquer. Les Scythes, qui approchoient de cette mer, l'auroient pu faire com-

me les autres, s'ils avoient voulu s'humaniser, & se dépouiller de leur férocité. Mais ils ne se sont jamais appliqués à l'art du négoce, & ils se sont contentés d'un simple échange de leurs denrées. Du côté du levant & du midi, une infinité de petites rivieres, sorties du mont Taurus, & des montagnes voisines, qui en sont autant de branches, apportoient dans cette mer les marchandises de l'Asie. Outre l'or & les autres métaux de la Colchide, le Pont-Euxin fournissoit des bleds, des cuirs, du lin, du miel, & de la cire, des troupeaux de brebis & de chevres, des fourrures, des plantes médicinales, & principalement de la rhubarbe, & de la réglisse, des pistaches, des amandes, & des noix; d'où quelques-uns dérivent le nom de Pont, qui appartient par privilege au Pont-Euxin, des bois de charpente propres à la fabrique des vaisseaux, du bois de buis, & même des pierreries. Les Circasses & les Abassa, qui habitent au nord du Pont-Euxin, ne se servent point encore de monnoie : leur trafic se fait par échange; & les Abassa en leur particulier sont si peu

humanifés, qu'ils n'ont pas même l'ufage de l'écriture.

2. Il ne faut pas douter que ce n'ait été en vue du commerce qui fe faifoit dans cette mer, que l'on érigea à Mercure ce temple & cette ftatue qu'Arrien trouva à Trébizonde fur fon rivage; & que ce furent fes richeffes qui y attirerent tant de colonies Grecques, dont elle étoit environnée. La ville de Nicomédie, fituée dans la Bithynie, affez près du bofphore, devint fous Antonin un entrepôt fort célebre: on y portoit les marchandifes du Pont-Euxin, pour être diftribuées de là dans tous les ports de la mer Méditerranée. L'ifle de Délos étoit alors la métropole des Cyclades, & le lieu de l'Empire du plus grand négoce, comme je l'ai déjà marqué. C'étoit là principalement que les Nicomédiens portoient les bleds & les marchandifes du Pont-Euxin.

Arrian. Peripl. Pont. Eux.

3. Avant les Grecs, les Egyptiens avoient pénétré dans le fond du Pont-Euxin, & jufques dans les Palus Méotides, avoient appris aux habitants l'ufage de l'Agricul-

ture, s'étoient établis dans ces contrées, & étoient peres & auteurs de la nation des Colques. Séſoſtris, Roi d'Egypte, ſuivant les traces de ſes prédéceſſeurs, ayant voulu ſe rendre maître de la Colchide, y fut battu, & il y fit une malheureuſe guerre. Les Mythologues attribuent à Oſiris la premiere expédition des Egyptiens dans le Pont-Euxin. Ce fut alors, ſelon eux, qu'il remonta le Danube juſqu'à ſa ſource avec Iſis, dont le culte, qui lui étoit rendu par les Sueves, comme je l'ai dit ci-deſſus, avoit tiré de là ſon origine. Et c'eſt à cela même qu'il faut rapporter celle du nom du port des Iſiaques, mentionné par Arrien ; c'eſt-à-dire, port des Egyptiens, adorateurs de la Déeſſe Iſis.

4. La pêche du Pont-Euxin, du boſphore de Thrace, & de l'Archipel, étoit d'un grand revenu. La pêche des eſturgeons & des thons, qui ſe faiſoit dans le Pont-Euxin, & dans les Palus Méotides ; la thonine & le caviar que l'on en retiroit, ſe débitoient avec beaucoup de profit dans toute la Grece & l'Italie. Le revenu de la ſeule pêche qui ſe faiſoit devant Conſtantinople, ſuffiſoit pour l'entretien de la

table du vieil Andronic Paléologue, & de toute sa maison. Et l'on sait enfin que dans les revenus de l'Empire, la pêche de l'Archipel faisoit un article de dix ou douze mille écus d'or. Mais outre la pêche du bosphore, dès le temps de la République Romaine, la ville de Byzance tiroit un gros péage des vaisseaux qui alloient trafiquer dans le Pont-Euxin.



CHAPITRE XLIV.

1. Commerce des Palus Méotides, & de la Cherſoneſe Taurique. 2. Colonie des Grecs dans la Cherſoneſe Taurique. 3. Marchandiſes de la Taurique Cherſoneſe. 4. Mœurs de ſes habitants.

1. NOus venons de voir les Egyptiens dans le boſphore Cimmérien, dans les Palus Méotides, & dans la Cherſoneſe Taurique, qui bien que connue du côté du midi par les Marchands qui venoient de la mer Méditerranée, ne l'étoit pas du côté du nord. Car Pline témoigne que de ſon temps l'on ignoroit encore ſi les Palus Méotides n'étoient point un golfe de l'Océan. Lucien nous apprend que les Phéniciens y faiſoient tous les ans des courſes pour l'entretien de leur commerce. Pour les Grecs, on connoît par la fable d'Iphigénie, d'Oreſte & de Py-

Plin. lib. 2, cap. 67.

Lucan. Toxar.

lade, & par les grandes actions qu'ils y firent, & qui leur mériterent un temple & des autels, quelle étoit la correspondance des anciens Grecs avec les Scythes qui occupoient ces contrées.

2. Toutes les colonies qu'ils y ont plantées en sont encore une preuve incontestable : Theodosia, entre autres, ancienne colonie des Milésiens, ayant un port capable de contenir cent vaisseaux, fort célebre autrefois, puis déserte du temps de l'Empereur Adrien, rétablie ensuite, possédée long-temps par les Génois, sous le nom de Cafa, qui y faisoient un grand commerce sous les Empereurs Grecs, & occupée enfin par les Turcs : Tanaïs, bâtie par les Grecs habitués sur le bosphore Cimmérien ; ville autrefois si marchande, connue aujourd'hui sous le nom d'Asaf, & sous ce nom possédée autrefois par les Génois, & maintenant par les Turcs : Olbia, bâtie pareillement par les Milésiens ; & Borysthenis, autre ville Grecque, l'une & l'autre sur les bords du Borysthene, assez près de son embouchure : Panticapæum sur le bosphore, ayant un port capable de trente vaisseaux ; autre ouvrage des

Miléſiens, ainſi que Capi Phanagoria, & Hermonaſſa, ſituées ſur le boſphore, ſont encore des colonies Grecques : & Cherſoneſe enfin, ville bâtie par Diane, ſi l'on en croit Mela. *Mel. lib.* I, *cap.* 21.
Je ne parle point de tous les autres ports de cette contrée, dont les noms ſeuls font reconnoître les Grecs pour auteurs de la plupart des peuplades qui y ont paſſé.

3. Les marchandiſes de la Taurique conſiſtent en bleds, qui ſe tranſportoient autrefois dans la Grece & dans l'Aſie Mineure, par les ports du Pont-Euxin ; en fourrures, en beurre, en chevaux, que les Tartares, habitants de la Taurique, échangent aujourd'hui avec les Moſcovites contre des étoffes pour ſe vêtir, & d'autres denrées de peu de prix ; en ſel, en poiſſons ſalés, en caviar, & autres ſaumures. Les Tartares ne vendent point ces denrées, mais ils les échangent avec les Turcs, les Arméniens, & les Moſcovites, contre des toiles de coton, des draps de laine, du marroquin, & des couteaux. Ces marchandiſes que la Taurique fournit en ſi grande quantité, s'y débitoient abondamment dès le temps des Grecs & des Romains. Cela paroît par le grand nombre de

ports qui étoient autrefois le long de ces côtes, & dont Arrien a fait le dénombrement. Les grands vaisseaux n'y abordoient pas : car la mer des Palus Méotides est basse, & on ne s'y servoit que de barques légeres, couvertes de cuir. Les marchandises des Indes leur viennent d'Astracan par les caravanes. Elles y sont apportées par la mer Caspienne, qui les reçoit des Indes par le fleuve Oxus. Quoique les Tartares de la Taurique ne fassent pas grand usage des épiceries & des aromates, il s'en faisoit pourtant un grand débit à Cafa & à Tana avec les Génois & les Vénitiens, avant que les Turcs les en eussent chassés. Les Tartares ne peuvent pourtant perdre la mémoire du profit qu'ils faisoient avec eux, & ne les voyant plus venir dans leurs ports, ils les vont chercher ; & l'on a vu quelquefois à Genes des vaisseaux de Cafa.

Arrian. Peripl. Pont. Eux.

4. Les Anciens nous représentent ce peuple comme fort intéressé, & avide du gain, & qui, sans abandonner la culture de ses terres, étoit fort adonné à la mer, & y exerçoit de grandes pilleries. Son trafic s'entretenoit aussi par terre : mais tout son commerce est fort affoi-

bli, depuis que les Turcs ſe ſont rendus maîtres de ces mers. Ammien Marcellin décrivant les mœurs de ces nations ſauvages qui habitent au delà des Palus Méotides, vers le ſeptentrion & l'orient, & des prédéceſſeurs de ces Tartares dont je viens de traiter, des Huns, des Alains, qui ſont les anciens Meſſagetes, & de tous ces autres peuples qui s'étendent dans l'Aſie, juſqu'à ces régions déſertes qui ſont voiſines des Seres, & tous compris ſous le nom général de Scythes, en parle d'une maniere qui nous fait entendre qu'ils ne faiſoient aucun trafic avec les étrangers, ſoit pour leur débiter leurs marchandiſes, ſoit pour débiter celles du dehors. Preſque tous ces peuples étoient nomades, errant toujours, cherchant les meilleurs pâturages, & ne ſe fixant jamais en aucun lieu. Comme ils ne ſe nourriſſoient point de bled, mais de lait, & de chair de cheval, & quelques-uns même de chair humaine, ils ne s'appliquoient point au labourage. Lorſque les Huns, qui étoient les plus proches des Palus Méotides, avoient quelques échanges à faire entre eux, pour leurs petites néceſſités, ils les faiſoient ſans deſcendre de leurs

Amm. Marcell. lib. 31, cap. 2.

chevaux, ſur leſquels ils paſſoient la meilleure partie de leur vie. Et cependant quoiqu'ils ignoraſſent les délices du monde, ils ne laiſſoient pas de faire paroître un grand deſir d'amaſſer de l'or. Mais cela n'étoit pas général ; car la plus grande partie des Scythes ne manioient ni or ni argent, & ne s'appliquoient point à faire des acquiſitions & des contrats, qui ſont des ſuites du maniment de l'argent.



CHAPITRE XLV.

1. Commerce ancien d'Italie, & principalement des Tyrrhéniens. 2. Commerce des Tarentins. 3. Commerce des Spinetes. 4. Commerce des Liburniens.

1. LES anciens peuples d'Italie avoient eu assez d'attention aux affaires du commerce. Les Tyrrhéniens, les Tarentins, les Spinetes, & les Liburniens leurs voisins, s'étoient signalés sur la mer. La côte orientale d'Italie avoit peu de bons ports, & regardoit avec envie ceux que les Illyriens avoient en grand nombre dans la côte opposée. Les Tyrrhéniens, avant même le regne de Minos, avoient été maîtres long-temps de la plus grande partie de la mer Méditerranée, & avoient donné leur nom à la mer Tyrrhénienne, sur laquelle ils sont situés, ayant mis le siege de leur empire maritime dans le port

de Lune. Ils abuferent de leur pouvoir, infeftant la mer par leurs pirateries. Mais ils furent enfin réprimés, & contraints de céder aux Carthaginois la fupériorité de la mer.

2. La véritable caufe de la guerre que les Tarentins eurent contre les Romains, fut l'intérêt de la mer & du commerce. Ils étoient convenus avec les Romains, par un traité, que ni les uns ni les autres ne pafferoient point dans leurs navigations le cap de Lacinie, comme je l'ai marqué ci-deffus. Cornelius, Duumvir de la mer, nommé Valerius par quelques Auteurs, ne crut pas contrevenir à ce traité, lorfque s'étant mis en mer avec dix vaiffeaux armés, fans autre deffein que de reconnoître les côtes de la grande Grece, & s'étant approché de Tarente, qu'il croyoit une ville amie des Romains, ce peuple fier s'en trouva offenfé, & fondit fur cette efcadre, la pilla, tua le Commandant, & s'attira les armes Romaines, qui enfin le domterent. Les avantages de la fituation de Tarente, qui la mettoit à une portée commode des deux mers d'Italie, de la fupérieure & de l'inférieure, entre la Grece, l'Afrique, & la Sicile, & la beauté

beauté de ſon port, purent bien leur donner cette confiance. L'Hiſtoire cependant ne fournit pas beaucoup de connoiſſance de leur trafic, ni de l'uſage qu'ils ont eu de la mer. Je trouve ſeulement que quelques-uns leur attribuent l'invention d'une ſorte de navires, qu'on appelloit ratiaires, parce qu'ils retenoient quelque choſe de la forme des radeaux.

3. L'Italie, qui s'étend ſur trois mers, ſur la mer inférieure au ſud-oueſt, ſur la mer Ionienne au midi, & ſur la mer Adriatique au nord-eſt; qui a été maîtreſſe de la premiere de ces mers par les Tyrrhéniens, & de la ſeconde par les Tarentins, le fut auſſi de la troiſieme par les Spinetes. Ces derniers étoient Pélaſges d'origine, que le haſard, plutôt que le deſſein, avoit conduits dans l'embouchure méridionale du Pô. Ce poſte ſe trouva commode pour des peuples accoutumés à la mer. Ils s'y établirent, ils y bâtirent une ville, & s'y rendirent ſi puiſſants par leur induſtrie & par leur courage, qu'ils devinrent maîtres de la mer, & conſerverent long-temps cette ſupériorité. On voyoit à Delphes les magnifiques offrandes qu'ils y avoient envoyées par recon-

noiſſance des biens qu'ils recevoient de la faveur des Dieux. Cette ville fut nommée Spina; & ſelon l'opinion de Denis d'Halicarnaſſe, elle prit ce nom de l'embouchure du Pô, où elle étoit ſituée, qui étoit nommée Spinétique. Cette opinion eſt contraire à toute ſorte d'apparence & d'analogie. Il eſt bien plus croyable que les habitants de la ville de Spina ayant été nommés Spinetes, comme ils dûrent l'être, l'embouchure du Pô, ſur laquelle ils étoient ſitués, prit d'eux le nom de Spinétique. De même que les embouchures du Nil, le Peluſiaque, le Tanitique, & le Sebennitique, n'ont pas donné les noms aux villes de Peluſe, de Tanis, & de Sebennis, mais en ont pris les leurs. Le nom de la ville de Spina ſemble être un nom Latin, & il eſt probable que les Pélaſges, en fondant cette ville, le lui donnerent à l'occaſion de quelque belle épine qu'ils trouverent au même lieu, ou parce que ce lieu l'avoit auparavant. Cette ville ne fut pas ſi heureuſe du côté de la terre, qu'elle l'avoit été du côté de la mer. Elle ne put réſiſter aux attaques de ſes voiſins, jaloux de ſa proſpérité, & elle fut enfin abandonnée.

Ce n'étoit plus qu'un village du temps d'Auguste, & les changements arrivés aux bras du Pô firent qu'elle se trouvoit alors éloignée de cinq ou six lieues de la mer, sur le rivage de laquelle elle avoit été bâtie.

4. Les Liburniens, voisins de l'Italie, & comme opposés aux Spinetes par leur situation, furent aussi de grands navigateurs. Leur côte, & toute celle de l'Illyrie, & les isles voisines, étoient pourvues de plusieurs bons ports, qui manquoient à la côte opposée d'Italie. Ils occuperent plusieurs isles dans la mer Adriatique, & s'adonnerent fort à la piraterie. Ils furent inventeurs de certains vaisseaux d'une fabrique particuliere, qui porterent leur nom.* Eustathius prétend qu'un certain Liburnus fut inventeur des vaisseaux Liburniens, qu'il leur donna son nom, & à toute sa nation; quoique quelques-uns en attribuent l'invention à d'autres peuples. Ces vaisseaux étoient de deux sortes; les uns plus grands, propres pour la guerre, & pour les voyages de long cours; les autres plus petits, pour la pêche, & les autres usages ordinaires; dont quelques-uns même étoient tissus d'osier, & cou-

*Eustat. in Dionys. perieg. v. 385.

verts de peaux ; les uns & les autres fort commodes, pour leur force, & leur grande légéreté. Et il est remarquable que ni les Dalmates, leurs voisins, considérables sur cette mer par le havre de Salone leur capitale, ni les Liburniens eux-mêmes, selon les apparences, n'avoient point entr'eux l'usage de la monnoie. Ce que Strabon dit leur avoir été commun avec plusieurs autres Barbares.

Strab. lib. 4.



CHAPITRE XLVI.

1. *Suite du commerce des Romains.* 2. *Institution du college des Marchands à Rome.* 3. *Rétablissement de Carthage & de Corinthe, dans la vue du commerce.* 4. *Moyens dont se sont servis les Romains pour l'augmentation du commerce.* 5. *Commerce des Romains pendant la guerre navale d'Octavius César contre Sextus Pompeius.* 6. *Bataille d'Actium.* 7. *Utilité des vaisseaux liburnes pour la guerre.* 8. *Trois flottes dressées & entretenues par Auguste, l'une à Fréjus, l'autre au cap de Misene, & la troisieme à Ravenne.* 9. *Etat du commerce, du temps d'Auguste; & de la navigation, qui ne se faisoit guere alors, & avant lui, qu'en suivant les côtes.* 10. *Commerce des Romains aux Indes.* 11. *Le cap meridional d'Afrique connu & doublé long-temps avant Auguste.* 12. *Les Romains s'instruisent dans la marine par l'exemple des autres peuples, & marquent sur leurs médailles leur application à la mer : d'où l'on connoît que cette application regardoit bien plus la guerre que le commerce,* 13. *& principalement la subsistance de Rome.* 14. *Les Romains faisoient honneur aux villes qui se signaloient dans l'étude de la mer.* 15. *Sous l'empire d'Auguste, Rome étoit aussi puissante sur la mer que sur la terre.*

1. SI les livres de Varron touchant la navigation nous étoient demeurés, ils nous auroient sans doute donné de grandes lumieres sur le commerce des Romains, & prin-

cipalement ſur celui qu'ils faiſoient de ſon temps. Car encore qu'il ſoit bien conſtant que les grands efforts qu'ils faiſoient pour ſe conſerver l'empire de la mer, eût la domination de la terre pour fin principale, on ne peut pas croire néanmoins qu'un Sénat & un peuple auſſi ſage qu'étoit celui de Rome, ne vît pas combien le trafic leur étoit néceſſaire pour leur ſubſiſtance, pour l'accroiſſement de leurs richeſſes, & pour l'ornement de leur ville. J'appelle trafic tout l'art & toute l'induſtrie qu'on employoit pour faire venir à Rome les marchandiſes étrangeres. L'établiſſement des Préfets de l'annone, qui étoit ancien dans la République, regardoit principalement l'abord des bleds, qu'on faiſoit venir premiérement de Sicile & de Sardaigne; & enſuite d'Afrique, après les victoires Puniques; & d'Egypte, ſous les premiers Empereurs; & enfin de Marſeille & des Gaules, dans le déclin de l'Empire.

2. Dès l'année 259 de Rome, le college des Marchands y fut inſtitué. On le nommoit auſſi le college des Mercuriaux; non pas, à mon avis, parce qu'ils s'aſſembloient près du

temple de Mercure, comme quelques-uns l'ont cru; mais parce que les Romains reconnoiſſoient ce Dieu pour le diſpenſateur des biens qui s'acquierent par le trafic, tel qu'il ſe déclare lui-même dans le prologue de l'Amphytrion de Plaute. Mais ce college de Marchands pouvoit bien ſe rapporter dans ſa premiere inſtitution au commerce qui ſe faiſoit au dedans de Rome, & s'être étendu enſuite au dehors, à meſure que la domination des Romains prenoit ſon accroiſſement, premiérement ſur la terre, & puis ſur la mer.

3. Il faut de plus ſe ſouvenir que la ruine de Carthage & de Corinthe apporta un grand changement dans les affaires du commerce, & que pluſieurs autres villes, & Rome principalement, en profiterent. Mais néanmoins les diſpoſitions ne s'y trouvant pas pareilles, le commerce en reçut une grande décadence. J'ai dit ci-deſſus que le plus jeune des Gracques tenta vainement le rétabliſſement de Carthage, & que ce deſſein fut traverſé par les prodiges qui y ſurvinrent; à quoi la ſuperſtition des Romains déféroit beaucoup: mais qu'enfin la choſe fut conſommée par Auguſte, ſur les

mémoires de Jules César. J'ai dit auſſi que le même Jules Céſar rétablit Corinthe l'an de Rome 710, qui fut celui de ſa mort. Quand on conſidere le rétabliſſement de ces deux villes, qui étoient les plus marchandes que l'on connût alors, & le ſoin que prit Auguſte d'envoyer de groſſes eſcadres dans l'Océan, pour reconnoître les côtes de l'Europe, juſqu'au delà du cap Cimbrique; & celles de l'Afrique vers la Ligne; & d'un autre côté juſqu'aux Palus Méotides au nord; & dans le golfe Arabique au midi; on ne peut pas douter que tout cela ne ſe fît dans la vue du commerce. La ruine de Carthage donna lieu à l'établiſſement d'un commerce réglé des Romains avec les Africains, comme je l'ai déjà marqué. Ce commerce ſe faiſoit à Utique, voiſine de Carthage, & après elle la premiere en grandeur de l'Afrique; & la ruine de Corinthe, comme je l'ai dit auſſi, fit paſſer le commerce à l'iſle de Delos, lequel s'y entretint quelque temps par le ſoin des Athéniens, & fut ruiné par les guerres de Mithridate.

4. Je dois parler ici de quelques loix, qui ſe trouvent dans le Digeſte, par leſquelles on

connoît l'application qu'eurent les Romains en certains temps aux affaires de la mer, au fort même de la guerre. Ils inviterent les citoyens, par l'exemption des charges municipales, à la fabrique des vaisseaux, dont ils réglerent même la grandeur; & au négoce des bleds, pour la subsistance de Rome. Cette exemption des charges municipales parut si commode, que plusieurs employerent des moyens frauduleux pour l'acquérir, & se servirent de la fausse apparence de quelque nouvelle construction, ou de quelque commerce simulé: contre quoi l'on fut obligé de se précautionner par de nouvelles loix. Le trafic des bleds, si nécessaire à Rome, n'excluoit pas celui des autres marchandises, qui se faisoit seulement pour le profit: car l'Etat le favorisoit, & donnoit sa protection à ceux qui l'exerçoient, n'y ayant point de marchandises qui ne fussent nécessaires, ou du moins utiles, dans une aussi grande ville que Rome. Mais ce qui étoit recommandé au peuple, étoit défendu aux Sénateurs; car une loi ancienne, établie par Claudius, Tribun du peuple, au temps de la seconde guerre Punique, & renouvellée

par la loi Julienne des concussions, leur interdisoit la fabrique & la possession des vaisseaux, de crainte que les avantages qui leur en pouvoient revenir ne les fissent aspirer à quelque nouvelle entreprise.

5. Pendant le triumvirat d'Octavius César, qui fut depuis surnommé Auguste, d'Antoine & de Lepidus, le jeune Pompée se trouvoit au nombre des proscrits; & tâchant de soutenir les restes de la fortune de son pere, qui s'étoit fort accrue par la mer, il ramassa & construisit plusieurs vaisseaux, & quelques-uns entr'autres couverts de cuir, & s'associa à tout ce qu'il put trouver de Pirates, se rendit maître de la mer, s'empara de la Sicile, de la Sardaigne, & de l'isle de Corse, arrêta tous les convois qui portoient les provisions nécessaires pour la nourriture de Rome; ceux du Levant, par la Sicile; ceux d'Occident, par la Sardaigne & l'isle de Corse; & ceux d'Afrique, par des escadres qui tenoient la mer. Par-là l'Italie se trouva bientôt affamée. Il insulta même les côtes d'Italie, & y fit quelque butin. Un mal si pressant demandoit un prompt remede. On en

vint à un accommodement entre Pompée d'une part, & César & Antoine de l'autre. On abandonna à Pompée ces trois isles, avec les autres dont il étoit en possession. Il abandonna l'Italie de son côté : il promit de ne plus troubler le commerce, de permettre le transport des bleds en Italie, & de rendre ceux qu'il avoit arrêtés : & il retint le titre de Préfet des côtes maritimes, suivant l'acte qui le lui avoit donné. Cet accommodement auroit été avantageux à toutes les parties, s'il avoit été entretenu de bonne foi : mais Pompée ayant pris goût au pillage de la mer, se servit des Corsaires qu'il avoit attirés dans son alliance, pour infester les mers, comme ils le confesserent depuis. Rome encore affligée de la faim, ne recevoit pas de lui les secours qu'il avoit promis. Pour réprimer ce désordre, César engagea dans son parti quelques-uns des Lieutenants de Pompée, gens fort experts dans la marine, assembla des vaisseaux, en fit construire de nouveaux, mit les côtes d'Italie en sûreté contre les descentes de Pompée, & mena contre lui une puissante flotte en Sicile. Dans toute cette guerre navale, César ne fit

pas paroître une grande vigueur ; il fut souvent battu, & dans la guerre, & par la tempête ; & il dut presque tous ses avantages à la valeur & à la capacité d'Agrippa. Le sentiment secret qu'il avoit de ces dispositions, lui avoit donné une grande aversion pour la marine. De trois cents voiles qu'Antoine amena à son secours, il n'en prit que 120, avec dix petits vaisseaux, plus petits que les galeres, mais plus grands que les vaisseaux de charge, dont sa sœur Octavie, qu'il avoit mariée à Antoine, lui fit présent. La grandeur & la force de ses vaisseaux lui donnoient beaucoup de supériorité sur ceux de Pompée, qui les surpassoient d'ailleurs en agilité & en légéreté, & qui étoient conduits par des chefs bien plus experts dans la guerre de mer. Pompée prenoit tant de confiance en ces avantages, & en quelques victoires que ses vaisseaux avoient remportées sur ceux de César, qu'il s'attribuoit le titre de fils de Neptune, & que dans son habit de Général il affectoit la couleur bleue, qui est celle de la mer, préférablement à la couleur ordinaire de pourpre. Tout cela cependant ne l'empêcha pas de

recevoir de grands échecs de la flotte de César, & de voir enfin dans une derniere bataille, & décisive, étant sur le rivage, la sienne entiérement défaite par Agrippa, commandant celle de César. Chacune de ces flottes étoit de trois cents vaisseaux. Elles combattirent sur la côte de Sicile. Il ne s'en sauva que dix-sept vaisseaux; sur lesquels Pompée s'étant retiré vers Antoine, dans l'espérance d'en être secouru, il y trouva sa mort. Ce fut à l'occasion de cette guerre de César & de Pompée, qu'Agrippa ouvrant ces petits golfes qui étoient aux environs de Baies, en fit des ports très-sûrs & très-commodes. César pour illustrer la valeur de ce grand homme, & donner une marque publique de la reconnoissance qu'il conservoit des services importants qu'il en avoit reçus, l'honora d'une couronne navale: ce qui n'avoit point eu d'exemple dans les guerres précédentes, & qui ne fut point imité dans les siecles suivants.

6. La bataille d'Actium causa encore une grande révolution dans les affaires de la mer. Le besoin qu'eut Antoine du secours des Egyptiens, des Tyriens, & des autres peuples de

l'Asie & du Levant, qui étoient puissants sur la mer, releva les espérances qu'ils avoient toujours conservées du rétablissement de leur commerce. Mais la victoire d'Octavius changea les choses. Les Historiens ne conviennent pas du nombre des vaisseaux qui combattirent. Ceux qui en donnent le moins à César, font sa flotte de deux cents trente navires armés d'éperons, & de trente galeres légeres sans éperons ; & celle d'Antoine de cent soixante & dix vaisseaux, surpassant de beaucoup ceux de César en force & en grandeur. Les autres donnent quatre cents voiles à César, deux cents à Antoine. Plutarque va bien plus loin, en disant que César se rendit maître de trois cents vaisseaux d'Antoine. Mais ces différences se concilient aisément, les uns n'ayant compté que les vaisseaux de guerre, & les autres y ajoutant les vaisseaux de charge. César punit les Tyriens & les Sidoniens de la fidélité qu'ils avoient gardée à Antoine contre lui : & dès-lors il commença à exercer un pouvoir absolu dans l'Asie, que cette victoire lui soumit entiérement.

Plutar. in Anton.

7. Ce fut principalement cette bataille qui

fit connoître les avantages que l'on pouvoit tirer des vaiſſeaux que l'on appelloit liburnes, dont j'ai déjà parlé. Car encore que l'on s'en ſervît long-temps auparavant dans les flottes Romaines, on ne l'avoit pourtant jamais fait ſi utilement qu'on le fit alors ; car l'on éprouva que de tous les vaiſſeaux, il n'y en avoit point de plus propres pour la guerre. Céſar inſtruit par cette expérience, & les Empereurs qui lui ſuccéderent, ne compoſerent plus leurs flottes que de liburnes. L'on en trouve des deſcriptions exactes dans les livres des Anciens.

8. Cette grande victoire ayant rendu Céſar maître de l'État de Rome, il s'appliqua à le régler. Il ſe ſervit premiérement de ce grand nombre de gros vaiſſeaux armés d'éperons, qu'il avoit pris ſur Antoine, & que Plutarque fait monter à trois cents, comme j'ai dit, pour tenir dans le reſpect les Gaules nouvellement ſubjuguées, ayant fait paſſer des vaiſſeaux ſur la côte de Fréjus, après les avoir bien fournis de chiourmes. Pour s'aſſurer la domination de la mer, il la nettoya des Pirates de Malte, de Corfou, & des Liburniens, qui traverſoient le commerce. Il dreſſa deux

autres puissantes flottes, pour être toujours entretenues. Il en établit une au cap de Misene, dans la mer Tyrrhénienne, & l'autre au port de Ravenne, dans le golfe Adriatique, ainsi disposées pour la sûreté de Rome & de l'Italie. La premiere avoit sous son département toutes les côtes de l'Occident & du Midi, jusqu'en Egypte : l'autre avoit toutes les côtes du Levant sous le sien, jusqu'au Pont-Euxin, & aux Palus Méotides. Cet établissement dura long-temps dans Ravenne. On apprend par les lettres de Cassiodore que Théodoric, Roi des Ostrogoths, peu avant l'Empereur Justinien, se servoit de ce port pour la construction de ses flottes. Les rives du Pô fournissoient les bois propres à cette fabrique, & le cours de cette riviere donnoit toute la commodité nécessaire pour le transport. Mais il est arrivé à ce port, comme à bien d'autres, que la mer s'en étant éloignée, le sable & le limon l'ont comblé.

Cassiod. lib. 3, epist. 17, 19, 20.

9. En ce temps de la naissance de l'Empire, les Romains se trouvant maîtres de la plus grande partie du monde connu, le commerce ne s'exerça que sous leur bon plaisir : & il auroit

auroit fait de bien plus grands progrès, ſi le ſoin d'affermir & d'étendre leur domination n'avoit fait leur principal & preſque leur unique emploi. Il ne paroît pas que les navigations ſe fiſſent alors autrement, ni dans la mer Méditerranée, ni dans les mers extérieures, qu'elles ſe faiſoient auparavant, c'eſt-à-dire, ne perdant preſque point les côtes de vue, & ſe haſardant rarement à prendre la pleine mer. Eratoſthene, homme d'une vaſte érudition, qu'il a principalement ſignalée dans les Mathématiques & dans la Géographie, a reconnu cette vérité, & n'a pas mérité les reproches que Strabon lui a faits, ſans alléguer aucun fait qui y ſoit contraire. Car Strabon prouve très-mal ce qu'il avance, que les Anciens ont fait de plus grands voyages que les Modernes, ne rapportant que des voyages fabuleux, de Bacchus, d'Hercule, & d'autres ſemblables. Mais quand tous ces voyages ſeroient véritables, Strabon ne nous fait point voir que pour les faire, on ait traverſé la pleine mer, ni qu'on ſe ſoit beaucoup éloigné des rivages. Le voyage que la flotte d'Alexandre fit des Indes vers l'embouchure de l'Euphrate,

Strab. lib. I.

en eſt encore une preuve. Les Hiſtoriens l'ont décrit exactement, ſur la foi d'Oneſicrite, qui étoit dans cette flotte, & ſur celle de Juba. D'où l'on peut inférer certainement que les Phéniciens qui fréquentoient ces mers par la mer Rouge, ſix ou ſept cents ans avant Alexandre, ne s'éloignoient guere des côtes dans leurs navigations.

Plin. lib. 6, cap. 23. 10. Pline nous apprend que cette route de la flotte d'Alexandre étoit ſuivie de ſon temps par les Romains. Il ajoute que les Romains affriandés aux riches marchandiſes des Indes, y envoyoient des flottes tous les ans, chargées de quelques gens de trait, pour les défendre contre les Pirates. Il dit de plus que l'avidité du gain fit chercher aux Marchands des chemins plus raccourcis ; c'eſt-à-dire, qu'ils prirent la pleine mer, & s'éloignerent des côtes, & que ces chemins raccourcis étoient auſſi plus ſûrs ; ſans doute parce qu'ils évitoient par-là les bancs & les rochers, qui bordent la plupart de ces côtes. Il a pris ſoin de donner une deſcription exacte de la route que l'on tenoit de ſon temps pour aller d'Alexandrie aux Indes, des ſaiſons propres à cette navigation,

tant pour le départ, que pour le retour, & des marchandiſes que l'on en rapportoit.

11. D'un autre côté, long-temps avant Pline, & même avant Auguſte, le chemin étoit ouvert pour ſortir de la mer Méditerranée par le détroit de Cadix, & faire le tour de l'Afrique juſqu'à la mer Rouge. Ce que Pline a écrit ſur ce ſujet mérite une grande attention. Il rapporte, ſur la foi de Cœlius Antipater, célebre Hiſtorien, qui vécut du temps de la ſédition des Gracques, que dès-lors les vaiſſeaux partis des côtes d'Eſpagne alloient trafiquer en Ethiopie. Ce fut la voie que tinrent ces vaiſſeaux Eſpagnols, dont Pline dit que Caius Céſar, fils d'Agrippa, adopté par Auguſte, vit les débris dans le golfe Arabique. Il ajoute que Hannon Carthaginois, pendant que les affaires de ſa nation étoient floriſſantes, navigea depuis le détroit de Cadix juſqu'à l'extrêmité de l'Arabie, & laiſſa une relation exacte de ſon voyage : comme Himilcon ſon compatriote fut envoyé au même temps pour reconnoître les côtes de l'Europe. Pline ajoute encore, ſous l'autorité de Cornelius Nepos, Hiſtorien très-eſtimable, & très-

Plin. lib. 2, cap. 67.

fidele, que de ſon temps un certain Eudoxus, fuyant la pourſuite de Ptolemée Lathurus, Roi d'Egypte, s'embarqua ſur le golfe Arabique, & aborda à Cadix. D'où il paroît clairement que les Portugais s'en ſont bien fait accroire, quand ils ſe ſont attribué la gloire d'avoir découvert les premiers le cap de Bonne-Eſpérance.

12. Cette pratique de la mer, dans laquelle les Romains s'entretenoient alors, perfectionna fort leur commerce & leur navigation. Comme ils négocioient ſouvent avec des peuples bien plus experts qu'eux dans la marine, ils n'avoient pas de honte de s'inſtruire par leur exemple, & même d'imiter leurs ſupercheries dans le trafic ; ce que Strabon n'a pas diſſimulé. Ce fut d'eux qu'ils apprirent à ſe ſervir des mêmes hommes pour le ſervice de la navigation, & pour le ſervice de la guerre. On connoît par le témoignage des Anciens, & par les monuments qu'ils ont laiſſés, & dans les médailles, & dans les inſcriptions, que les ſoldats qu'ils mettoient ſur leurs vaiſſeaux faiſoient auſſi la fonction de rameurs : comme les Tunquinois le pratiquent aujour-

d'hui, & comme les Poëtes disent que le pratiquoient les anciens Argonautes, suspendant leurs boucliers aux côtés du vaisseau pendant que la rame les occupoit. Je ne doute pas que cette coutume que prirent les Romains, selon le témoignage de Vegete, de donner la couleur de la mer aux vaisseaux qu'ils envoyoient à la découverte, aux voiles, aux cordages, & aux habits même de leurs mariniers & de leurs soldats, ne vînt des peuples de Vannes. Le nom Latin de cette couleur, *Venetus*, qui est le nom de ce peuple, marque son origine. Il est vrai que quelques-autres Grecs ont rapporté le nom de cette couleur aux Venetes situés sur le golfe Adriatique : mais c'étoit faute de savoir combien les peuples de Vannes avoient eu de réputation & d'autorité dans les affaires de la mer. César, qui l'avoit éprouvé, se servit utilement de leurs flottes, aussi-bien que de leurs soldats, dans les guerres civiles qui suivirent celle des Gaules. Et comme les Romains s'instruisoient dans l'art de la mer & du commerce par les exemples des nations qu'ils subjuguoient, lorsqu'ils croyoient en pouvoir profiter ; ils instruisoient

Veget. de re milit. lib. 5, c. 7.

aussi dans le même art les peuples grossiers qu'ils assujettissoient à leur empire, selon le rapport de Strabon. *Strab. lib. 2.*

13. Les médailles anciennes nous font aussi connoître, ce que j'ai déjà remarqué, que les Romains, presque dans tous les temps, ont principalement cultivé la navigation par rapport à la guerre; & que le commerce en a été le moindre objet. Rien ne l'a fait mieux voir que cette statue de la Victoire que les Romains avoient dressée dans le port d'Ostie; & que ces médailles de Marcius Censorinus, qui sont de l'an 630 de Rome, marquées au revers de deux vaisseaux, avec une Victoire posée sur un cippe. Ce qui montre que les flottes Romaines qui sortoient du port d'Ostie étoient principalement destinées à la guerre. Quand Agrippa & le jeune Pompée prirent le titre de *Préfets de la flotte & de la côte maritime*, que l'on trouve sur leurs médailles, & que ce dernier prenoit le titre de fils de Neptune, se vantant d'avoir été adopté par ce Dieu, ils n'avoient assurément que la guerre en vue, non plus que Calpurnius & qu'Oppius, quand ils se sont qualifiés *Préfets de la flotte*.

14. Du temps de la République Romaine on a mis souvent des flottes en mer, pour subvenir à la nourriture de Rome, & y transporter du bled. Les médailles frappées à ce sujet marquent la destination de ces flottes, par ces mots, *Ad coëmendum frumentum ex sc.* avec la figure de la proue d'un vaisseau. Les Empereurs, qui prirent le même soin, l'exprimoient sur leurs médailles par la figure d'un vaisseau, avec ces paroles, *Annona Aug.* ou *Ceres Aug.* & l'on en voit plusieurs de cette sorte, frappées sous Neron & sous Antonin Pie.

15. Les Romains faisoient honneur aux villes qui s'étoient signalées dans le commerce, ou dans la fabrique des vaisseaux, ou qui étoient célebres par quelque port considérable. Ces villes faisoient marquer leurs médailles d'un vaisseau, ou seulement d'une proue, ou d'un Neptune avec son trident, ou d'un dauphin, & elles y prenoient le titre de Ναυαρχίδες. Telles étoient les médailles de Tyr, de Sidon, de Byzance, de Leucate, de Chélidoine, de Syracuse, & de plusieurs autres. Mais avant tout cela, les premieres & les plus anciennes

médailles de Rome portoient la tête de Janus d'un côté, & une proue au revers, pour signifier l'arrivée de Saturne en Italie par mer, qui y introduisit l'usage de la monnoie ; & les médailles frappées sous les Rois, (si toutefois l'on en trouve quelques-unes de ce temps-là) & marquées de la figure d'un vaisseau, ne signifient autre chose que l'arrivée de Saturne en Italie. Car on sait que l'application que les Romains avoient à la mer, du temps de leurs Rois, étoit fort légere.

16. Mais quoi qu'il en soit, il est certain qu'après la bataille d'Actium, Rome ne se trouva pas moins puissante sur la mer que sur la terre. C'est de ce temps-là que parle Venus dans l'Enéide, lorsqu'elle remontre à Jupiter qu'il lui avoit promis que les descendants des Troyens seroient un jour maîtres de la terre & de la mer. Mais lorsque Cassandre, fille de Priam, fait une pareille prédiction dans Lycophron, cela ne se peut entendre que d'un temps beaucoup antérieur à celui d'Auguste. Et afin que ces prédictions ne soient pas prises pour des exagérations poétiques, Denys d'Halicarnasse en

Virgil. Æneïd. lib. 1, *vers.* 240.

Dion. Halic. lib. 1.

parlant de ſon temps, dit clairement que Rome étoit maîtreſſe de toute la mer, non ſeulement de celle qui eſt renfermée dans les Colonnes d'Hercule, mais encore de l'Océan, par-tout où il étoit navigable.



CHAPITRE XLVII.

1. La réduction de l'Egypte en forme de province avance fort le commerce de l'Empire Romain. 2. Les Romains s'ingéroient depuis long-temps dans les affaires de l'Egypte. 3. Le royaume de Chypre réduit en province. 4. Le royaume de Cyrene & la Cilicie deviennent provinces Romaines. 5. La liberté de l'Egypte ayant été premiérement entamée par César, l'Egypte fut enfin réduite en province Romaine par Auguste.

1. MAIS rien n'avança tant le commerce de Rome, que la réduction de l'Egypte en forme de province, qui fut faite par Auguste, après la bataille d'Actium. Cette conquête enrichit Rome. Elle lui assura une subsistance abondante par les bleds que cette fertile contrée fournissoit ; & elle lui ouvrit les

Indes par le commerce que Ptolemée Philadelphe y avoit établi long-temps auparavant. Les deux portes de l'Egypte étoient Pelusium du côté du levant, que l'on a depuis confondu mal-à-propos avec Damiete, mentionnée par le Géographe Stephanus, sous le nom de Tamiath ; & Alexandrie du côté du couchant. Tous les vaisseaux de Syrie & des provinces voisines abordoient à Pelusium : mais toute l'Europe, toute l'Afrique, tout le Nord, & même l'Asie Mineure, alloient au port d'Alexandrie. Les Egyptiens ne laissoient pas de se servir aussi de toutes les embouchures du Nil pour leur commerce ; & Hirtius, qui a décrit la guerre que César fit à Alexandrie contre le dernier des Ptolemées, a remarqué qu'ils avoient établi des bureaux & des gardes à toutes ces embouchures, pour lever les péages.

2. Les Romains depuis long-temps s'ingéroient dans les affaires d'Egypte, & ne perdoient aucune occasion d'y faire reconnoître leur autorité. Dès le temps de Ptolemée Philadelphe, ils s'étoient associés avec lui par des offices réciproques. Il est vrai que Ptolemée, touché de leur vertu, fit les premiers pas :

mais les Romains ne tarderent pas à y répondre par une magnifique ambaſſade, l'an de Rome 478. Mais ce qui donna le plus d'autorité aux Romains en Egypte, fut le teſtament de Ptolemée Philopator, par lequel il les établiſſoit tuteurs de ſon fils Ptolemée Epiphane, qu'il laiſſoit âgé ſeulement de cinq ans. Ils envoyerent M. Lepidus, pour gouverner l'Egypte ſous le nom du pupille ; & les médailles Romaines en ont conſervé la mémoire à la poſtérité. Ce fut en cette qualité qu'ils déclarerent la guerre à Antiochus le Grand, qui profitant de la minorité du jeune Ptolemée, avoit envahi une partie de ſon domaine. Ptolemée Philometor, régnant conjointement avec Ptolemée Evergete ſon frere, & ſe voyant expoſé aux invaſions d'Antiochus Epiphane, eut recours aux Romains ſes alliés. Ce fut en cette occaſion que Popilius, qu'ils avoient député vers Antiochus, prévint les artifices dont il ſe vouloit ſervir pour tirer la négociation en longueur, en l'enfermant dans un cercle qu'il forma en terre du bout de ſa baguette, ſans lui permettre d'en ſortir qu'après une réponſe poſitive. Sylla traita les

Egyptiens avec une bien plus grande hauteur, lorſque l'an de Rome 673 il créa Roi d'Egypte Alexandre, fils d'un autre Alexandre frere de Ptolemée Lathurus, Roi d'Egypte. Il eſt vrai que le peuple d'Alexandrie ſe défit promptement de lui. Son frere, nommé Alexandre comme lui, prit ſa place, & fut chaſſé par ſes ſujets l'an de Rome 690, & ſe retira à Tyr. Suetone dit que Céſar, qui ſe trouvoit alors Edile, tâcha de ſe faire envoyer en Egypte par un plébiſcite, pour rétablir ce Roi, qui étoit ami & allié du Peuple Romain. Son deſſein ne réuſſit pas. Le Roi mourut à Tyr, & inſtitua le Peuple Romain héritier de ſon royaume. Ptolemée Auletes, qui lui ſuccéda, appréhendant l'effet de ce teſtament, voulut ſe maintenir dans ſa poſſeſſion, en ſe ménageant l'amitié des Romains, chez qui l'or avoit alors un pouvoir ſouverain. Il répandit parmi eux de grandes ſommes, qu'il avoit exigées rigoureuſement de ſes ſujets. Cela produiſit un effet tout contraire à ſes deſſeins. Il fut chaſſé d'Egypte l'an de Rome 697. Il ſe réfugia à Rome. L'affaire de ſon rétabliſſement y fut long-temps agitée;

Suet. Jul. c. 11.

& enfin après deux ans d'abſence, il fut rétabli par Gabinius, Proconſul de Syrie, à la tête d'une armée, ſuivant les ordres de Pompée, l'an de Rome 699. Ce que les Egyptiens regarderent comme une atteinte que l'on donnoit à leur liberté.

3. L'année précédente Ptolemée ſon frere, Roi de Chypre, fut traité très-indignement par les Romains. Clodius, Tribun du peuple, homme noté & noirci par pluſieurs méchantes actions, ayant entrepris la ruine de ce Prince, par qui il ne croyoit pas avoir été traité ſelon ſa dignité & ſon mérite ; le Peuple Romain eut la foibleſſe d'entrer dans ſes injuſtes ſentiments, & d'envoyer Caton pour ſe ſaiſir de ſon Etat & de ſes tréſors, qui étoient grands. Le Roi prévint par ſa mort cette révolution, & l'iſle de Chypre fut réduite en forme de province Romaine.

4. Le royaume de Cyrene, qui étoit une autre dépendance de l'Egypte, depuis l'acquiſition qu'en avoit fait le premier des Ptolemées, avoit été légué auparavant aux Romains par le teſtament de Ptolemée ſurnommé Apion, bâtard de Ptolemée Evergete Phyſcon, Roi

d'Egypte. Ce royaume étoit ainſi devenu une province Romaine. La Cilicie avoit eu auſſi une pareille fortune. De ſorte que l'Egypte étoit obſédée des forces de Rome ; & tombant par pieces ſous ſon pouvoir, elle ſe voyoit prête à ſubir le même ſort.

5. Appien remarque qu'après la défaite de Mithridate, il ne manquoit aux Romains que la ſeule Egypte, pour être maîtres de tout ce qui environne la mer Méditerranée. Ce fut ce qui obligea Pompée à s'y retirer, après ſa déroute de Pharſale. Et ce fut auſſi la crainte qu'avoient les Egyptiens des armes, de l'ambition, & de l'avidité des Romains, qui fit que le voyant venir chez eux avec quelques troupes, ils le maſſacrerent. Mais rien ne les alarma davantage que l'autorité que Céſar s'attribua dans Alexandrie même, lorſqu'il voulut ſe rendre arbitre, en qualité de Conſul, des différents qui étoient entre le jeune Ptolemée leur Roi, & Cléopatre ſa ſœur, touchant les droits qu'ils prétendoient à la couronne d'Egypte ; & que l'ordre qu'il leur donna de congédier leurs armées. Les Egyptiens, gens aviſés, virent clairement que leur liberté étoit

en péril, & que s'ils ne prévenoient le malheur qui les menaçoit, l'Egypte couroit risque de devenir une province Romaine ; & ce fut la principale cause de cette dangereuse guerre qu'ils firent à César dans Alexandrie. Il les mit enfin à la raison, comme on l'apprend de l'Histoire, sans leur imposer toutefois d'autre loi que celle qui avoit été prescrite par le testament de Ptolemée Auletes, savoir, que l'ainé des deux fils, & l'ainée des deux filles, qu'il avoit laissés, régneroient conjointement après lui ; priant les Romains de ne changer point cette disposition, comme reconnoissant dès-lors la supériorité de Rome. L'ainé des fils périt dans la guerre qu'il fit à César ; & César déclara Roi son jeune frere, avec Cléopatre, l'ainée des filles. De toutes les troupes qu'il avoit fait venir en Egypte, il ne retira que la sixieme légion. Il y laissa le reste, sous prétexte de maintenir le gouvernement tel qu'il l'avoit établi, mais en effet pour assurer aux Romains la possession de l'Egypte.

6. Après la défaite de Brutus & de Cassius, Octavius César & Antoine, vainqueurs, partagerent entr'eux le gouvernement des provinces Romaines,

Romaines, & renouvellerent ce partage quelque temps après. Celles d'Orient étant échues à Antoine, ce fut alors qu'il s'abyma dans les amours de Cléopatre : d'où s'ensuivirent sa rupture avec Auguste, la bataille d'Actium, sa mort & celle de Cléopatre, & la réduction que fit Auguste de l'Egypte en province l'an de Rome 725. Les richesses qu'il en tira furent immenses, & Rome en fut enrichie.



CHAPITRE XLVIII.

1. L'Egypte fertile en bleds. 2. Elle en fournit Rome & Constantinople. 3. Elle invente la biere, quoiqu'elle ne manquât pas de vin. 4. Voitures reglees du bled d'Alexandrie à Rome, établies par Auguste, nommées sacra embole, *& d'autres marchandises portées d'Alexandrie à Rome & à Constantinople. 5. Malversations commises dans l'administration du commerce d'Egypte. 6. Heureuse situation de l'Egypte pour le commerce. 7. Les abords de l'Egypte difficiles, mais la conquête aisée, par la mollesse & l'esprit brouillon de son peuple. 8. Valeur & puissance des anciens Egyptiens, par mer & par terre. 9. Circonspection d'Alexandre, d'Auguste, & de ses successeurs, dans le gouvernement de l'Egypte. 10. Revenus de l'Egypte. 11. Antiquité du commerce d'Egypte. 12. Commerce d'Alexandrie. 13. Besoins de l'Egypte.*

1. LES Romains avoient fait d'autres conquêtes qui contribuoient plus solidement à l'établissement de leur domination

que celle d'Egypte ; mais ils n'en avoient fait aucune qui leur promît de plus grandes richesſes, plus de commodités, & plus d'aiſance. Auguſte après avoir réglé les tributs qu'elle paieroit à Rome, en fit une reſſource aſſurée contre la faim. Les bleds n'y manquoient jamais, non plus que les débordements réglés du Nil, qui les produiſoient ſans qu'il fût beſoin d'avoir recours à la culture, néceſſaire aux autres pays. Quelques médailles de l'Empereur Adrien portent une reconnoiſſance publique de la fertilité de l'Egypte, où Alexandrie eſt repréſentée tenant une poignée d'épis dans ſa main. Et c'eſt cette fertilité qui lui a fait donner par Tacite le titre de grenier & de clef de l'Italie, & de magaſin de l'annone. Auguſte, pour rendre ce ſecours plus abondant & plus ſûr aux Romains, eut la prévoyance de faire curer tous les canaux où regorge le Nil, & par où il porte la fécondité. Et néanmoins dans cette abondance des bleds que rendoit l'Egypte, il lui étoit aiſé de s'en paſſer elle-même, par la bonté de ſon terroir, qui lui fourniſſoit beaucoup d'autres aliments. Il eſt arrivé quelquefois que

Tacit. Annal. lib. 2, & Hiſt. l. 3.

dans une famine univerſelle, cette contrée a conſervé ſa fécondité ordinaire, & a ſoulagé la diſette des étrangers. Les Livres ſacrés en fourniſſent un exemple illuſtre dans l'hiſtoire de Joſeph ; & Diodore en rapporte un autre du ſecours qu'elle donna à Athenes dans une diſette publique. Et ç'a été cette fertilité extraordinaire de l'Egypte pour la production des bleds, qui lui a fait attribuer l'invention du labourage.

Diod. lib. I.

2. Les bleds d'Egypte commencerent donc à prendre un cours réglé vers Rome, & enſuite vers Conſtantinople : ce qui a continué juſques ſous les Soudans, & juſqu'au temps préſent. Car avant Conſtantin l'Egypte & l'Afrique étoient les nourrices de Rome. Mais après que Conſtantinople fut bâtie, l'Egypte fut chargée de ſa nourriture ; & l'Afrique, la Sicile & la Sardaigne, de celle de Rome. La traite des bleds d'Alexandrie pour Conſtantinople étoit réglée par un Officier qui dépendoit du Préfet du Prétoire d'Orient ; & la traite des bleds d'Afrique dépendoit du Préfet du Prétoire d'Italie & d'Afrique. De ces deux Inſpecteurs, l'un réſidoit à Alexandrie,

& l'autre à Carthage. Sous l'empire de Valentinien, Valens, & Gratien, le Proconſul ayant été contraint, pour ſubvenir à la néceſſité publique, de diſtribuer au peuple le bled deſtiné pour Rome, il le reſtitua fidélement après le retour de l'ancienne fertilité. On voit par la loi d'Honorius & de Theodoſe, qui eſt rapportée au titre xxvij de l'onzieme livre du Code, quel ſoin on prenoit des bleds d'Egypte, que l'on faiſoit porter à Alexandrie, pour les diſtribuer enſuite à Conſtantinople & à Rome; & l'Hiſtoire n'a pas négligé de marquer la quantité que l'on en portoit à Conſtantinople, ſelon la diverſité des temps & des beſoins.

3. L'on peut juger de l'abondante récolte des bleds qui ſe faiſoit en Egypte, par l'invention de la biere, qui lui eſt due. Elle remédioit par ce moyen au défaut des vignes, à la production deſquelles ſon terroir étoit moins propre. C'eſt ce qu'en dit Hérodote; mais Athénée tient un autre langage, & nous apprend que de ſon temps les Egyptiens s'étoient inſtruits dans la culture de la vigne, & avoient pris grand goût au vin. Il dit que

Herodot. lib. 2, cap. 77.
Athen. lib. 1.

tous les bords du Nil étoient plantés de vignobles. Il nomme les meilleurs vins que l'on en tiroit, & principalement celui de Marea, célébré long-temps avant lui par Virgile, par Horace, & par Strabon. La ville de Tænia, dont il vante auſſi le vin, & celle de Plinthine, à qui Hellanicus en attribue l'invention, ſont lieux voiſins de Marea; & apparemment ces vins ont été compris ſous le nom général de vin de Marea. Il dit de plus que ce fut la cherté du vin, & non pas la rareté, qui produiſit en Egypte l'invention de la biere. Et il dit enfin qu'Hellanicus, qui fut contemporain d'Hérodote, aſſure qu'on doit à Plinthine, ville d'Egypte, l'invention du vin; & que les anciens Egyptiens étoient fort ſujets à l'ivrognerie. Depuis que les Mahométans ont été maîtres de ce pays, leur Religion, qui défend le vin, y a fait négliger la culture des vignes. On y a ſeulement ménagé dans ces derniers temps quelques vignobles, dans la province de Fium.

Virg. Georg. lib. 2. Horat. Car. lib. 1, od. 37. Strab. lib. 1.

4. Ce fut Auguſte qui établit des voitures réglées de bled d'Alexandrie à Rome. Les Hiſtoriens qui ſont venus après lui parlent

ſouvent de la flotte d'Alexandrie, nourrice de Rome. C'eſt celle que les Romains appellent *ſacra embole*, & *felix embole.* Il faut diſtinguer cette *embole* de αἰγυπτία ἐμβολὴ, que Heſychius cite d'Euripide, & qu'il explique, non ſeulement des mêmes marchandiſes, mais encore de toutes celles que l'on apportoit d'Egypte dès le temps de ce Poëte, qui étoit contemporain de Xerxès. L'on pourroit même ſoupçonner que le mot d'*embole* a été corrompu par le temps de celui d'empole: quoique Juſtinien, dans ſon édit, ſemble le rapporter au mot ἐμβαλεσθαι, parce qu'on jetoit ces marchandiſes dans les navires lorſqu'on les embarquoit. Le bled, ſelon les apparences, a toujours fait le principal de cette charge. C'eſt pourquoi Juſtinien rend le mot d'ἐμβολὴ par celui de σιτοπομπεία. Mais outre le bled, on ſe ſervoit de cette occaſion pour porter à Rome & à Conſtantinople pluſieurs autres marchandiſes que fourniſſoit l'Egypte, tant celles de ſon crû, qui étoient précieuſes, que celles qui lui venoient de l'Ethiopie, & celles qu'on lui apportoit des Indes, de la Perſe, & de l'Arabie, par la mer Rouge.

Juſtin. ed. 13 de Alex. & Ægypt. provinc. 4 & 5, & 24. & 29.

5. Entre les édits de Justinien, le plus important, & le plus ample, est celui qui concerne le gouvernement d'Egypte. L'on voit par cet édit, qu'avant Justinien on commettoit beaucoup de malversations dans l'amas & le débit des bleds, & des autres marchandises d'Egypte, qui se faisoit à Alexandrie, pour les transporter à Constantinople; & que pour remédier aux abus de cette administration, qui étoit très-lucrative aux Officiers qui en étoient chargés, & qui pour cela tenoient une conduite fort mystérieuse & fort secrete, l'Empereur jugea à propos de partager ces emplois, pour faciliter l'exercice, & même pour avoir en eux des surveillants, qui s'observeroient les uns les autres. Cet édit nous apprend de plus, qu'outre le port d'Alexandrie, où se faisoit le principal embarquement des bleds d'Egypte, il s'en faisoit encore dans d'autres ports d'Egypte, & dans les embouchures du Nil: mais ce débit ne se faisoit que par une permission particuliere de l'Empereur, & après que la flotte Impériale d'Alexandrie avoit sa charge & étoit en mer.

6. Mais quoique l'Egypte fût la plus heureuse contrée du monde alors connu, par la fertilité de son terroir, & par l'abondance de ses marchandises précieuses, elle ne l'étoit pas moins par sa situation, qui détermina Alexandre à y bâtir Alexandrie, & à en faire le centre du commerce de tout son Empire. J'ai déjà remarqué ci-dessus, & la chose mérite bien d'être remarquée plus d'une fois, que l'Egypte a au nord la mer Méditerranée, qui lui donnoit le trafic de toute l'Asie occidentale, de toute l'Europe, & de tout le Nord. Elle a au midi les hautes montagnes d'Ethiopie, qui forment les cataractes du Nil, fleuve auquel elle doit ses principales richesses. Elle a l'Afrique au couchant. Elle a la Syrie au levant, qui lui fournissoit par des voitures de chameaux, & par des caravanes, les marchandises de l'Orient : chemin qui avoit été ouvert longues années auparavant par les conquêtes de Sésostris, qu'il avoit poussées dans l'Arabie & dans l'Afrique, dans l'Ethiopie & dans les Indes ; & par la prudence de Psammitichus, qui reconnoissant les avantages de la situation de l'Egypte, établit avec les

étrangers des correſpondances pour le commerce. Mais il ne fut pas le premier qui fit ce bien à ſa patrie, comme Diodore l'a cru. Long-temps avant lui Danaüs, & d'autres Princes Egyptiens plus anciens que Danaüs, avoient conduit des colonies d'Egypte en Grece. Les Egyptiens ont aſſez marqué les peuplades qu'ils ont autrefois envoyées dans les Indes, en diſant que leur Dieu Oſiris y a régné long-temps, & y a laiſſé pluſieurs marques de ſa domination. La mer Rouge, qui joignoit l'Egypte du côté du levant, lui ouvroit les mers du Midi, de toutes les côtes de l'Arabie, de la Perſe, & des Indes, & de celles de l'Afrique, tant orientale qu'occidentale, célébrées l'une & l'autre dans les Livres ſacrés pour leurs richeſſes, l'une ſous le nom d'Ophir, & l'autre ſous le nom de Tharſis, qui s'étendoit juſqu'au delà du détroit de Gibraltar vers le nord, & viſitées l'une & l'autre par les flottes de Salomon, & de Hiram Roi de Tyr. Séſoſtris, qui vécut peu de temps après, ne fut donc pas le premier, quoi qu'en diſent les Egyptiens, qui s'embarqua ſur la mer Rouge avec de grands vaiſſeaux. Il s'em-

Diodor. lib. I.

barqua avec une flotte de quatre cents voiles pour la conquête des Indes ; & l'on peut faire voir par des preuves évidentes les traces de cet ancien commerce de l'Egypte avec les Indes. Ce fut ce même Séfoftris qui joignit le Nil à la mer Rouge, par un canal qu'on croit avoir été creufé avant lui, & enfuite négligé & abandonné, & rouvert feulement & approfondi par lui. C'a donc été pour faire honneur à la Grece, que Strabon a écrit que Ptolemée Philadelphe a été le premier qui a dreffé un chemin pour mener une armée des environs de Copte, ville d'Egypte, vers la mer Rouge. Diodore affure qu'avant ce même Roi, les Grecs n'avoient eu aucune entrée en Egypte. Quand il refuferoit de mettre au nombre des Grecs ces Cariens & ces Ioniens que Pfammitichus prit à fon fervice, il convient lui-même qu'il reçut des Marchands Grecs dans fes ports pour y trafiquer.

Strab. lib. I.

Diod. lib. I.

7. La difficulté des entrées de l'Egypte en rendoit encore la conquête importante. Elle avoit peu de bons ports ; la côte en étoit orageufe & dangereufe ; déferts fablonneux au

couchant, & même dans l'iſthme qui la joint à la Syrie ; montagnes au midi ; & le rempart de la mer Rouge au levant, où l'on n'avoit point à craindre d'invaſions de ces grandes & belliqueuſes nations qui environnoient la mer Méditerranée. Lorſque Neron apprit le ſoulévement preſque général de l'Empire contre lui, il conçut d'abord le deſſein de ſe réfugier en Egypte. Il eſt croyable qu'il eſpéra de s'y pouvoir maintenir contre tant d'ennemis, par la défenſe naturelle du pays ; & d'y trouver cependant les délices de la vie, dont il ne ſe pouvoit paſſer. Cette penſée, de ſe retirer en Egypte, étoit venue à Caligula avant lui. Si ce pays d'un ſi fâcheux accès avoit été défendu par une nation courageuſe, il auroit mépriſé les forces étrangeres. Mais ce peuple, plein d'ailleurs d'eſprit & d'adreſſe, amolli par les délices & l'abondance, étoit tombé dans une ſi grande lâcheté, que ſon pays ſembloit être expoſé au premier occupant. Ajoutez à cela leur eſprit ſéditieux, remuant, indocile, brouillon, tel que Tacite nous le repréſente du temps de Veſpaſien. Ainſi quand on auroit tant fait que de ſur-

Tacit. Hiſt. lib. I, cap. II.

monter les défenses naturelles de la région, qui consistoient dans ces barrieres de Pelusium, de Paraetonium, & d'Alexandrie, que quelques-uns appellent ses cornes, la conquête en étoit assurée. Haython Arménien dit que de son temps, lorsque l'Egypte étoit occupée par les Mammelus, une seule victoire suffisoit pour la subjuguer. Et Selim en fit l'épreuve lorsqu'il la conquit. Mais je ne sais à quel temps il faut rapporter un passage remarquable de Philostrate, où il parle d'un ancien traité, qui avoit été conclu entre les Egyptiens & un Roi qui étoit maître de la mer Rouge, par lequel les Egyptiens avoient été obligés de renoncer à entrer dans cette mer avec aucun vaisseau de guerre, mais seulement avec un unique vaisseau de charge, pour entretenir leur commerce avec les Indes: lequel assujettissement ils tâcherent d'éluder par la fabrique d'un vaisseau de telle grandeur, & construit avec un tel artifice, qu'il pût tenir lieu de plusieurs autres. Je soupçonne que ce Roi, maître de la mer Rouge, pourroit avoir été celui de Tyr, qui ayant un bon port à la tête du golfe Arabique, &

Hayth. cap. 54.

Philostr. Vit. Apoll. lib. 3, cap. 2; & lib. 6, cap. 8.

le parcourant ſouvent par ſes navigations, s'étoit acquis l'empire de cette mer.

8. Ce n'eſt pas qu'on eût oublié leur ancienne valeur, & ces prodigieuſes conquêtes de Séſoſtris & de ſon fils Rhamsès. On ſe ſouvenoit de la vigueur qu'ils firent paroître pour le ſervice de Cyrus, dans cette fameuſe bataille qu'il donna contre Crœſus; & dans la réſiſtance qu'ils firent à l'invaſion de ſon fils Cambyſe; & dans la bataille que la flotte de Xerxès, dont ils avoient pris le parti, donna contre les Grecs auprès d'Artemiſium; & de la fermeté qu'ils témoignerent pour les Perſes contre les Ethiopiens, dans la déroute de leur armée, où Heliodore dit que parut leur intrépidité, & le mépris qu'ils faiſoient de la mort. Tout cela faiſoit penſer qu'ils pourroient revenir à leur naturel vigoureux, & ſe corriger de leur molleſſe. On ſe ſouvenoit de plus, qu'encore que la Nature ne les eût pas favoriſés d'une mer facile, & d'entrées commodes, ils n'avoient pas laiſſé d'obtenir l'empire de la mer ſous les Rois Bocchoris & Pſammis, avant le temps des Olympiades; & que les Grecs mêmes les reconnoiſ-

Heliod. Æthiop. lib. 9.

ſoient pour leurs maîtres dans la ſcience de la mer, comme le confeſſe Euripide. On ſe ſouvenoit encore de cette flotte de quatre cents vaiſſeaux, bâtie par Séſoſtris dans la mer Rouge. Ce qu'il ne faut pas expliquer de quelques petits bateaux de peu d'importance; puiſqu'on peut juger de la grandeur des navires de ce même Séſoſtris par ce ſuperbe vaiſſeau, long de deux cents quatre-vingts coudées, qu'il avoit fait conſtruire, & qui mérita d'être conſacré au Dieu Oſiris; & par cet autre vaiſſeau Egyptien que Lucien vit dans le port de Pirée, long de ſix-vingts coudées, large de plus de trente, & profond de vingt-neuf. Enfin on étoit encore bien inſtruit de ces forces redoutables de l'Egypte, tant de mer que de terre, qu'Appien a pris plaiſir de décrire avec pompe, & qu'il a principalement attribuées au temps de Ptolemée fils de Lagus: deux cents mille hommes de pied, quarante mille chevaux, trois cents éléphants, deux mille chariots armés de faux, quinze cents galeres, deux mille vaiſſeaux légers, & huit cents de ces grands navires qu'ils nommoient thalamegues, faits ſeulement pour le plaiſir & l'oſtentation. Du

Euripid. Troad.

Lucian. Vot.

Appian. Præf.

temps même de César, peu avant la conquête d'Auguste, l'Egypte étant déchue de son ancienne splendeur, & réduite à une grande foiblesse, le port d'Alexandrie n'étoit pas dégarni de vaisseaux. Mais je ne sais s'il faut attribuer à l'industrie des Egyptiens, ou à celle des Romains, la construction de ce prodigieux navire, surpassant en grandeur tous ceux que l'on avoit vus jusqu'alors, mené par trois cents rameurs, qui fut fabriqué à Alexandrie, du temps de Constantin, pour transporter à Rome un vaste obélisque du soleil.

9. Ces considérations obligerent Alexandre à changer la constitution de l'ancien gouvernement d'Egypte, qui, selon le rapport que nous en fait Strabon, étoit digne de la sagesse de cette nation, laquelle, dans tous les besoins de la vie, faisoit un si bon usage de sa raison. Quinte-Curce a donc été mal informé, lorsqu'il a écrit qu'Alexandre ne changea rien dans les affaires d'Egypte. Il songea premiérement à se faire une porte toujours ouverte, & toujours sûre, pour entrer en Egypte, en bâtissant Alexandrie. Il ne jugea pas à propos

Strab. lib. 7.

Quint. Curt. lib. 4, cap. 7.

de

de donner l'adminiſtration de l'Egypte à une ſeule perſonne, il y mit pluſieurs Gouverneurs. Et ce fut ſur ce modele qu'Auguſte en régla le gouvernement, d'une maniere qui fut exactement obſervée par ſes ſucceſſeurs, non pas en le partageant entre pluſieurs chefs, mais en ne le confiant qu'à des Chevaliers Romains, ſans y admettre les Sénateurs, & ceux qui étoient dans les grands emplois; & même ſans leur en permettre l'entrée, autrement que par une grace ſpéciale; & de plus, ne recevant aucun Egyptien dans le Sénat de Rome: honneur qui ne fut accordé aux Alexandrins que ſous l'Empereur Severe, & Antonin ſon fils. Joſephe aſſure même que de ſon temps les Egyptiens étoient le ſeul peuple à qui les Romains ne permettoient pas d'acquérir en aucune ville le droit de bourgeoiſie; & qu'aucun autre Souverain ne leur accordoit cette grace. Dans le partage des provinces de l'Empire, qu'Auguſte fit avec le Sénat, il ne manqua pas de ſe réſerver l'Egypte; & il réforma en beaucoup de choſes la politique ſuivie par les Ptolemées. Tacite remarque que ce Prince fit un des ſecrets de l'Empire, de cette

Joſeph. contr. Appion. lib. 2.

Tacit. An. lib. 2, cap. 59.

conduite myſtérieuſe qu'il établit dans le gouvernement de l'Egypte. Tibere pouſſa plus loin encore ſa défiance, & fit un de ſes Affranchis Gouverneur d'Egypte. Germanicus ſon neveu éprouva cette défiance, lorſqu'ayant pris la liberté de s'aller promener en Egypte, pour connoître les ſingularités de cette fameuſe contrée, ſans lui en avoir demandé la permiſſion, il en fut vivement réprimandé. Mais autant que la poſſeſſion de l'Egypte parut importante à Rome, autant les Egyptiens y parurent mépriſables. A quoi la vanité, & les ſuperſtitions de leur Religion, contribuerent peut-être autant que leur légéreté & leur lâcheté. Les Turcs obſervent encore aujourd'hui la même politique en Egypte. De tous les Bachas de l'Empire Ottoman, celui d'Egypte, qui ſembleroit avoir plus de pouvoir qu'aucun autre, eſt celui qui en a le moins. Les autres ont une autorité preſque abſolue dans leurs gouvernements. Celle du Bacha d'Egypte eſt balancée par les corps de milice qui y ſont établis, avec un pouvoir preſqu'égal au ſien.

10. L'on peut juger de l'importance de ce

gouvernement, par les revenus que l'on en tiroit, ſans ramaſſer tout ce que les Anciens en ont dit. Elmacin, auteur de l'Hiſtoire des Sarraſins, dit qu'en l'an de JESUS-CHRIST 898 le Calife tiroit des revenus d'Egypte trois cents millions deux cents mille écus d'or. Et néanmoins cette ſomme, toute immenſe qu'elle eſt, n'égaloit pas celle qu'en tiroient les Romains. *Elmac. Hiſt. Sarac. lib. 2, cap. 16 & 17.*

11. Je crois pouvoir aſſurer que l'application des Egyptiens au commerce eſt auſſi ancienne que le culte de Mercure, qu'ils adoroient ſous le nom de Thoth; comme il étoit adoré ſous le nom de Taautus par les Phéniciens, gens uniquement adonnés au trafic: les uns & les autres le conſidérant comme celui de tous les Dieux qui avoit la principale inſpection ſur les affaires de la marchandiſe. Cependant Strabon & Diodore diſent en termes exprès que les anciens Rois d'Egypte, contents de leurs propres biens, ne recherchoient point ceux des étrangers, à qui ils défendoient l'entrée de leur pays, ſe muniſſant contre leurs invaſions, & principalement contre celles des Grecs. Cela ne ſe peut en- *Strab. lib. 17. Diodor. lib. 1.*

tendre d'aucun autre commerce que de celui qui ſe faiſoit par la mer Méditerranée, où les Grecs exerçoient leurs pirateries le long des côtes d'Egypte, comme Strabon s'en explique aſſez clairement. Les Grecs ſe voyant par-là exclus de l'Egypte, ſe plaignirent de ce traitement, comme d'une grande injuſtice, & d'un attentat contre le droit des gens; & parlerent des Egyptiens comme d'une nation barbare, & qui avoit renoncé à l'humanité & à l'hoſpitalité : & c'eſt de là qu'eſt venue la fable de Buſiris. Les naufrages fréquents de cette côte, & la difficulté de l'abord, contribuerent encore à décrier l'Egypte parmi eux. Mais des hiſtoires plus ſûres que celles des Grecs juſtifient les Egyptiens. L'Hiſtoire ſainte nous apprend qu'Abraham & ſes deſcendants furent reçus en Egypte, non ſeulement pour y négocier, mais encore pour s'y établir. Dans cette famine générale, prédite par Joſeph, les étrangers étoient reçus en Egypte pour y acheter des bleds. Avant cela même les Marchands Iſmaëlites & Madianites, à qui Joſeph fut vendu, alloient de Galaad en Egypte pour y exercer leur trafic. D'ailleurs, peut-on douter

que les Chananéens, gens occupés uniquement du négoce, & qui le pratiquoient par tout le monde, négligeassent celui d'Egypte, dont ils étoient si proches, & dont les entrées leur étoient ouvertes par mer & par terre? Salomon, qui s'associa aux Tyriens pour le commerce, n'achetoit-il pas en Egypte à beaux deniers comptants ce grand nombre de chevaux dont il remplissoit ses écuries? Cette ancienne correspondance des Egyptiens & des Indiens ne se pouvoit guere entretenir commodément que par la mer Rouge, qui étoit ouverte aux Perses & aux Arabes, dont les marchandises étoient utiles & nécessaires aux Egyptiens. Cette puissante ville de Thebes à cent portes, ancienne capitale d'Egypte, placée sur la frontiere des Ethiopiens & des Troglodytes, avoit besoin des marchandises de ce voisinage pour subsister commodément. Et enfin cet ancien trafic qui se faisoit dans la ville de Naucratis, selon le témoignage d'Hérodote, s'entretenoit vraisemblablement avec les Libyens, qui en étoient voisins. Mais les invasions des Rois d'Assyrie & de Babylonie en Egypte l'accoutumerent bien à voir

Herodot. lib. cap. 78.

& recevoir chez eux les étrangers. Psammitichus, Apriès, & Amasis, qui y régnerent ensuite, changerent de politique. Ils établirent chez eux les Cariens, les Ioniens, & les Grecs, & se confierent à leur garde contre leurs propres sujets. Amasis marqua Naucratis pour demeure aux Grecs qui viendroient s'établir en Egypte. C'étoit le seul endroit d'Egypte destiné pour le commerce, &, comme je l'ai dit, il s'y pratiquoit depuis long-temps. On y remontoit par l'embouchure du Nil, voisine de Canope. Quoique la Nature, qui avoit été d'ailleurs si libérale de ses biens envers l'Egypte, ne l'eût pas favorisée des entrées commodes qui lui étoient nécessaires du côté de la mer Méditerranée, elle n'étoit pas toutefois entiérement dépourvue de ports : car outre les sept grandes bouches du Nil, elle en avoit plusieurs autres qu'on appelloit les *fausses bouches*, & plusieurs petits ports, dont Strabon a fait un dénombrement exact, où les vaisseaux de moyenne grandeur pouvoient entrer. Si un vaisseau entroit dans quelque autre bouche du Nil que celle qui conduisoit à Naucratis, on l'y faisoit retourner, après avoir juré que ç'avoit

été malgré lui qu'il avoit pris une autre route. Mais aux Grecs qui ne venoient en Egypte que pour le négoce, ſans aucun deſſein de s'y établir, Amaſis permit de bâtir des temples en certains lieux, pour l'exercice de leur Religion. Après tout ce que je viens de dire, il eſt ſurprenant que Marsham, qui a creuſé les antiquités d'Egypte plus qu'aucun autre, ait pu avancer que les Egyptiens ne commencerent à s'adonner à la marchandiſe que ſous les Ptolemées ; & que les expéditions & les voyages qu'ils ont faits auparavant, n'eurent point d'autre but que l'augmentation de leur Empire. Il eſt vrai que Ptolemée Philadelphe ne négligea rien pour faire fleurir en Egypte le commerce d'Orient, & celui d'Ethiopie & de la Troglodytique ; mais on ne voit point qu'il ait pris un ſoin particulier du commerce qui ſe faiſoit au Nord & au Couchant. Il ſemble que ſon application ſe ſoit bornée aux commodités que l'Egypte tiroit de ces marchandiſes d'Orient, & au profit qui lui en revenoit, quand il les avoit fait conduire à Alexandrie, pour être diſtribuées de là dans la mer Méditerranée, ſans qu'il paroiſſe qu'il ſe ſoit ap-

pliqué au détail de ce débit ; sa complexion délicate lui interdisant les entreprises qui demandoient beaucoup d'action, & lui permettant seulement les exercices tranquilles de l'esprit, dans lesquels il s'étoit renfermé. Il aimoit les Lettres, & étoit possédé d'une grande passion d'apprendre ; & il est assez probable que sa curiosité eut la meilleure part à cette correspondance qu'il voulut lier avec les peuples de l'Orient & du Midi, qui étoient alors fort peu connus. Mais néanmoins ils n'étoient pas tout-à-fait inconnus, & il ne faut pas dérober aux anciens Rois d'Egypte la gloire de s'être ouvert le chemin de ces contrées, dont le seul canal que Sésostris creusa, pour lier le Nil à la mer Rouge, peut servir de preuve. Ce commerce de l'ancienne Egypte, si bien établi, commença à décliner avec l'Empire Romain, & principalement après l'érection de Constantinople, & les conquêtes des Sarrasins. Les Mammelus, qui s'éleverent ensuite, l'entretinrent foiblement ; & les Turcs, qui subjuguerent les Mammelus, le ruinerent presque entiérement, selon le génie de leur nation, & les maximes de leur politique, portée à la

destruction, & éloignée de la culture des Arts qui contribuent aux douceurs & aux ornements de la vie. Les navigations des Portugais, & leurs établissements aux Indes, acheverent l'anéantissement du commerce d'Egypte. Le Caire se sent encore aujourd'hui de cette décadence. Il avoit été bâti en l'an de Notre-Seigneur 795, sur la rive occidentale du Nil, des ruines de l'ancienne Memphis, située sur la rive opposée, par les ordres du Calife de Cairoan en Afrique, après que l'Egypte lui fut soumise; & il y établit le siege de son califat, pour avoir un passage assuré sur le Nil, & s'approcher des Sarrasins d'Asie, & des Califes de Damas & de Bagdad, & être à portée entre eux de se pouvoir secourir mutuellement. Ces mêmes considérations purent bien contribuer à l'agrandissement de ces deux clefs de l'Egypte, Tanis, ville illustre autrefois; & Damiete, qui s'accrut de la ruine de Pelusium, située un peu au dessus, sur la rive du Nil. Une partie de leur ancien commerce s'y est conservée, dans le trafic des toiles de lin, si abondant autrefois en Egypte. Je ne mets point en compte cette grande & fameuse

ville de Thebes, surnommée Hecatompyle, c'est-à-dire, *à cent portes*, dont je viens de parler, si vantée par les Anciens. Depuis l'irruption de Cambyse en Egypte, & la désolation qu'il apporta à cette ville, en la dépouillant de ses ornements & de ses richesses, elle demeura presque ensevelie dans ses ruines. Strabon dit qu'elle étoit déserte de son temps, quoique l'on y apperçût encore les traces de son ancienne splendeur. La ville de Gergé, que l'on croit être la même, entretient encore quelque trafic, mais qui ne peut donner qu'une foible idée de sa magnificence passée, qu'elle devoit sans doute au voisinage du golfe Arabique, & à la fertilité de l'Egypte, que le cours du Nil, sur lequel elle étoit située, lui communiquoit.

Strab. lib. 17.

12. Mais pour donner une idée plus exacte de l'étendue du trafic d'Egypte, il faut observer que depuis qu'Alexandrie fut bâtie, il se répandit dans tous les ports & dans les côtes de la mer Méditerranée. L'Egypte devint comme l'entrepôt général entre l'Orient & l'Occident : & Alexandrie fut l'entrepôt entre l'Egypte & l'Europe. Lorsque cette ville

tomba en la puiſſance d'Auguſte, elle étoit le lieu du monde du plus grand commerce. C'eſt ainſi qu'en parle Strabon, qui étoit contemporain. Joſephe, qui vint quelque temps après, décrit avec exagération ſa grandeur & ſa puiſſance. Il dit qu'elle rapportoit plus de richeſſes au tréſor de Rome en un mois, que toute l'Egypte en un an, & qu'elle ne cédoit qu'à Rome en grandeur : tant s'en faut qu'aucune autre ville d'Egypte pût prétendre ſur elle la préférence. Sous l'Empereur Julien, Ammien Marcellin lui donna le titre de chef des cités. Le voiſinage de la mer, du lac Maréotide, & du Nil, ſuppléoient à la ſtérilité du terroir où elle étoit ſituée, à la difficulté de ſon port, & aux marais bourbeux qui l'environnoient : & Rome avec toute ſa grandeur, & l'Italie avec toutes ſes richeſſes, ne lui fourniſſoient pas tant de marchandiſes qu'elle en recevoit d'elle.

Strab. lib. 17.
Joſeph. Bell. Jud. lib. 2, cap. 16; & lib. 5, cap. 32.
Amm. Marc. lib. 22, cap. 16.

13. Car l'Egypte, toute abondante qu'elle étoit, avoit pourtant auſſi ſes beſoins. Son terroir gras & peſant ne produiſoit aucuns métaux, & c'étoit l'Europe qui lui en fourniſſoit. Elle manquoit de bois, de poix réſine,

& de goudron. Elle manquoit aussi de la plupart de ces fruits agréables qui sont communs dans les régions plus tempérées, & qui font les délices des bonnes tables. Mais la quantité de marchandises qui venoient d'Alexandrie étoit si grande à Rome, que l'on en tenoit des boutiques & des magasins. Les principales étoient les épiceries de toutes sortes, les toiles, le papier, le verre, le lin, les étoupes, & les robes magnifiques. Ce grand négoce d'Alexandrie commença à s'affoiblir sous l'empire d'Héraclius, lorsque les Sarrasins se rendirent maîtres de l'Egypte. Les peuples d'Europe y abordoient plus rarement, ne s'accommodant pas de la férocité des Mahométans, qui de leur côté étoient bien plus appliqués à la guerre qu'au commerce. Ils s'éloignerent donc des villes maritimes & du Couchant, pour se rapprocher de l'Arabie, de la Syrie, & des autres provinces où ils avoient déjà établi une puissante domination. Et c'est là la cause de l'agrandissement du Caire, & de l'affoiblissement d'Alexandrie. Les Européens trouverent mieux leur compte à retourner

négocier à la côte de Syrie, & aux villes de Tyr, de Tripoli, & de Scanderon. Mais les Chrétiens & les Mahométans s'apperçurent dans la ſuite du beſoin qu'ils avoient du commerce d'Alexandrie, qui s'y rétablit inſenſiblement : & le Juif Benjamin, Navarrois, dans le récit qu'il a laiſſé du voyage qu'il fit en ces lieux-là vers le milieu du douzieme ſiecle, dit qu'on y voyoit alors un grand abord de Marchands de toutes les parties du monde. Les denrées des Indes, qui avoient pris la route du Nord pour venir en Europe, & que les Vénitiens & les Génois alloient querir à Aſtracan par la mer Caſpie, & à Cafa par la mer Noire, reprirent le chemin d'Egypte ſous les Soudans. Les Vénitiens demanderent au Pape la permiſſion de trafiquer avec les Infideles, après avoir obtenu du Calife la liberté du commerce ſur les côtes d'Egypte & de Syrie, & principalement à Alexandrie. Ils entretinrent ſoigneuſement ce trafic, juſques au temps que les Portugais doublerent le cap de Bonne-Eſpérance, & s'établirent aux Indes. Voyant la perte qui les menaçoit, ils ſe joignirent

aux Soudans pour les en chaſſer, mais inutilement. Nos Marſeillois, & les autres peuples de la France méridionale, faiſoient tous les ans des navigations réglées à Alexandrie, & tiroient de là, & d'Alep, les épiceries, & les autres marchandiſes d'Orient, & en fourniſſoient le reſte du royaume.



CHAPITRE XLIX.

1. Commerce d'Ethiopie, & de la Troglodytique. 2. Différent entre les Ethiopiens & les Egyptiens sur la primauté & l'antiquité. 3. Ptolemée Philadelphe établit le commerce entre l'Egypte & l'Ethiopie. Coptos, ville célebre, entrepôt de commerce. 4. Fausse origine du nom d'Egypte. 5. Le commerce d'Ethiopie devient avec le temps fort lucratif. 6. Les Ethiopiens peuvent affamer & ruiner l'Egypte, en détournant le cours du Nil.

1. L'EGYPTE tiroit d'autres sortes de marchandises du côté du Midi. Quoique les Ethiopiens menassent une vie pauvre, habitant un terroir ingrat, respirant un air malsain, & étant éloignés des autres nations, leur pays néanmoins ne laissoit pas de fournir

plusieurs riches marchandises, & à l'Egypte, qui en étoit proche; & aux Arabes, & autres peuples, qui abordoient par mer à leurs côtes. Il produisoit de l'or, du cuivre, du fer, & d'autres métaux, qui manquoient à l'Egypte; mais de l'or en plus grande abondance: car Héliodore atteste qu'ils se servoient d'or à plusieurs usages où d'ordinaire on emploie le fer. Les navires de Salomon, qui rapportoient tant d'or d'Ophir, c'est-à-dire de Sophala, & celui que rend encore aujourd'hui le Monomopata, sont la preuve des richesses de l'Ethiopie; car je comprends sous le nom d'Ethiopie tous ces vastes pays qui s'étendent au dessus de l'Egypte, vers le Midi. Avant même le temps de Salomon, l'or d'Ophir étoit connu dans la Palestine: car on lit dans les Paralipomenes que David avoit amassé, pour la construction du temple de Jerusalem, trois mille talents d'or d'Ophir: ce qui lui étoit venu apparemment par les Tyriens. Par-là l'on connoît l'antiquité du commerce d'Ethiopie. Il en venoit aussi plusieurs sortes de pierres précieuses. Les mines d'émeraudes qui étoient sur leurs frontieres, & que l'on

Heliod. Æthiop. lib. 9, & 10.

1. Paral. 29, 4.

l'on n'y trouve plus maintenant, firent naître entre eux & les Egyptiens cette guerre que décrit Héliodore. Aucune autre région ne rendoit tant d'ivoire que l'Ethiopie. Elle rendoit du cinnamome, de la myrrhe, & plusieurs autres précieux aromates. Sous le nom d'Ethiopie il faut entendre aussi la Troglodytique, si célébrée par les Anciens. Les Portugais n'ont pourtant pas trouvé dans ces régions-là tous ces aromates, qui y étoient autrefois en abondance. Philostrate rapporte que de son temps il y avoit un commerce réglé entre les Egyptiens & les Ethiopiens, & que ce commerce se faisoit par terre, & par échange.

Heliod. Æthiop. lib. 9.

2. Ces deux nations se sont long-temps disputé la primauté & l'antiquité. Les Ethiopiens prétendoient être la plus ancienne nation du monde, & avoir peuplé les premiers l'Egypte par leurs colonies, sous la conduite d'Osiris. Les Egyptiens soutenoient au contraire que les Ethiopiens sont sortis d'eux : & cela semble confirmé par le témoignage de Moyse. Ces différents ont produit entre eux plusieurs guerres, qui ont eu divers succès, & avant même la guerre de Troye. Les Rois d'Egypte,

Gen. 10.

Séfoftris, & Rhamfès, dont le premier régna peu d'années après Salomon, & le fecond environ cinquante ans après le premier, fe rendirent maîtres de l'Ethiopie; qui fecoua le joug bientôt après, & fe fépara entiérement de l'Egypte, fans y entretenir aucune correfpondance.

3. Ptolemée Philadelphe ne négligea pas les avantages que l'Egypte pouvoit retirer de l'Ethiopie; il y entra avec une armée, & fit mieux connoître ce pays qu'il n'avoit été connu jufqu'alors. Il y fit refleurir le commerce. La ville de Coptos fur le Nil étoit l'entrepôt & comme le magafin de toutes les marchandifes, tant de celles qui venoient de l'Occident par Alexandrie, pour paffer au Levant, que de celles qui venoient de l'Ethiopie par le Nil. Et parce que les navigations de la mer Rouge étoient plus difficiles & dangereufes vers le fond du golfe Arabique, que vers fon embouchure, Philadelphe fit bâtir la ville de Berenice, du nom de fa mere, fur le bord de ce golfe, plus bas vers fon entrée, dans le pays des Troglodytes, pour y faire porter les marchandifes de Coptos. Strabon dit que cette ville

Strab. lib. 17.

de Berenice n'avoit point de port : Pline assure le contraire ; mais il entend parler du port de Myoshormos, c'est-à-dire, du port de la Souris, qui en étoit proche, & dont Berenice se servoit comme de son propre. Les marchandises se portoient de Coptos à Berenice sur des chameaux, par des caravanes : le chemin étoit de six ou sept journées ; & ce Prince dressa cette route avec soin, & y fit creuser des puits & des cîternes, pour la commodité des voyageurs. La ville de Coptos a pris le nom de Cana, où il se fait encore aujourd'hui de grands amas de bleds, qui se portent à Casir, sur le bord du golfe, qui est le nom moderne du port de la Souris, & de Casir à la Mecque, & à Medine. *Plin. lib. 6, cap. 23.*

4. La célébrité de cette ancienne ville de Coptos a fait croire qu'elle avoit donné le nom à l'Egypte, & que le nom d'Egypte avoit été formé de celui de Coptos, & de la diphtongue Grecque, mise en tête, & abrégée du mot d'*αια*, *terre*. A quoi je ne vois guere d'apparence : car le nom d'Egypte est très-ancien, & se trouve dans Homere, pour signifier, & la région, & le Nil, qui la parcourt

d'un bout à l'autre. Car encore qu'Homere fût peu inſtruit des affaires d'Ethiopie, ce que Strabon ne déſavoue pas, il l'étoit pourtant aſſez pour ſavoir de quelle région le Nil venoit immédiatement, & quel nom on lui donnoit : au lieu que le nom de Coptos ne paroît pas ſi ancien. Il eſt ridicule de penſer que les Egyptiens aient été chercher un mot dans la langue Grecque, qui leur étoit étrangere, pour en former le nom de leur patrie. Je ne m'arrête point à l'opinion fabuleuſe des Arabes, qui font venir les noms de Coptos & d'Egypte d'un Roi imaginaire d'Egypte, nommé Copt, fils de Meſraim, & petit-fils de Cham : ce qui n'a aucun fondement dans l'Hiſtoire. Je croirois plutôt que le mot d'*Egypte* a ſignifié premiérement le Nil ; que le Nil avoit apporté ce nom de l'Ethiopie, où eſt ſa ſource ; & que le nom du fleuve a été donné à cette belle région qu'il arroſe. Peut-être auſſi le nom de Coptos en eſt-il venu, ville célebre, d'un grand abord, ſituée ſur les rives de ce fleuve : de ſorte que les Marchands étrangers venant trafiquer en Egypte, & allant au lieu du plus grand commerce, il fut aiſé à des gens d'une

Strab. lib. 7.

autre langue d'errer ſur le nom, attribuant le nom général du pays au lieu particulier où ils devoient négocier, & de corrompre le nom général d'αἴγυπτος en celui d'ἡ κόπτος.

5. Il eſt vrai que du temps de Ménélas, le trafic qui ſe faiſoit chez les Ethiopiens & les Troglodytes n'étoit pas fort lucratif, comme Strabon l'a remarqué : mais les choſes changerent bien dans la ſuite, & ce pays rendoit de très-riches marchandiſes, comme je l'ai fait voir. Cela paroît par le port d'Aduli, qui appartenoit aux Troglodytes & aux Ethiopiens, & qui étoit, ſelon Pline, un lieu d'un très-grand commerce. Cela paroît encore par ces grandes flottes que l'on envoyoit du temps de Strabon de la mer Rouge aux extrêmités d'Ethiopie, d'où l'on rapportoit en Egypte de très-précieuſes denrées ; & par ce que dit le même Auteur, que les revenus tirés auparavant de l'Egypte par les Romains, avoient été fort accrus par le négoce de la Troglodytique & des Indes. Comme les marchandiſes d'Ethiopie, pour aller à Rome, paſſoient par Coptos, ſoit qu'elles vinſſent par la mer Rouge, ou par le Nil, ayant côtoyé Eléphantine & Syene,

Strab. lib. 1.

Plin. lib. 6, *cap.* 29.

Strab. lib. 17.

qui étoient les bornes de l'Empire Romain de ce côté-là, & que de là elles étoient portées à Alexandrie, elles paſſoient en Italie pour marchandiſes d'Egypte. Souvent même à Rome les Ethiopiens étoient confondus avec les Egyptiens, & étoient nommés Egyptiens, comme au contraire le nom d'Ethiopiens étoit donné aux Egyptiens, au temps même des Mammelus.

6. Auguſte n'ignorant pas quel profit pouvoit revenir à l'Egypte de la proximité de l'Ethiopie, fit quelque tentative pour s'en rendre maître. Dans les pouvoirs qu'il donna à Ælius Gallus, lorſqu'il l'envoya en Arabie, il les étendit ſur l'Ethiopie & la Troglodytique. Dans ce deſſein, il ne conſidéroit pas ſeulement les richeſſes de ces peuples, mais il prévoyoit encore le mal qu'ils pouvoient faire à l'Egypte, en détournant le cours du Nil, & le mettant à ſec. On lit dans l'Hiſtoire Saracénique d'Elmacin, que du temps de Muſtanſer, Calife d'Egypte, l'an 482 de l'Hégire, c'eſt-à-dire, l'an 1104 de Jeſus-Chriſt, les eaux du Nil étant fort baſſes, & l'Egypte par conſéquent menacée d'une grande diſette, ce

Elmac. Hiſt. Sarac. lib. 3, cap. 8.

Prince envoya en Ethiopie Michel, Patriarche des Jacobites, avec de grands présents, pour obtenir du Roi qu'il lâchât les écluses du Nil en faveur de l'Egypte; que cela lui ayant été accordé, le Nil haussa de trois coudées en une nuit. Jean Cantacuzene, qui quitta l'Empire de Constantinople pour se faire Moine, l'an 1360 de l'Ere Chrétienne, rapporte dans l'Histoire de son regne, que le Soudan d'Egypte tâchoit par ses bons offices de se concilier les Jacobites, qui étoient établis vers le Midi, sur les rives du Nil, craignant qu'il ne leur prît envie de donner un autre cours aux eaux de ce fleuve. On dit même qu'Alphonse d'Albuquerque, Portugais, l'un des premiers Argonautes des Indes, à qui sa vertu a fait donner le surnom de Grand, conçut le même dessein de dérober le Nil à l'Egypte, en le faisant tomber dans la mer Rouge, pour se venger du Soudan d'Egypte, qui traversoit le trafic des Portugais dans les Indes. Je rapporte ces exemples, afin qu'on ne traite pas de fable ce que l'on a dit des précautions que les Turcs ont prises quelquefois pour garantir l'Egypte de ce malheur. Un Prince aussi pru-

J. Cantac. lib. 4, cap. 15.

dent qu'étoit Auguſte, & qui faiſoit de la conſervation de l'Egypte un des plus importants ſecrets de ſon gouvernement, put bien mettre en conſidération tout le mal & tout le bien que cette province pouvoit attendre de l'Ethiopie : d'autant plus que Candace, Reine de cette contrée, venoit d'entrer avec une armée ſur les terres d'Egypte, les ravageant juſqu'à la ville d'Eléphantine, ſe rendant maîtreſſe de trois cohortes Romaines qui étoient en garniſon dans cette ville, dans Syene, & dans Philes, & renverſant les ſtatues qui y avoient été érigées à l'honneur d'Auguſte. Petronius, qui gouvernoit l'Egypte ſous ce même Empereur, repouſſa l'inſulte de cette Reine, entra bien avant dans ſon pays, y établit des garniſons Romaines, & la mit à la raiſon.



CHAPITRE L.

1. Commerce de l'Arabie. 2. Marchandises de l'Arabie. 3. Arabes, grands voleurs. 4. Arabes, autrefois fort belliqueux. 5. Leur courage s'amollit ensuite, puis se réveilla, quand ils eurent reçu le Mahométisme. 6. Grandes liaisons entre les Arabes & les Egyptiens. 7. Canal tiré du Nil à la mer Rouge. 8. Ports d'Arabie du côté de l'Egypte. 9. L'Arabie assujettie aux Romains. 10. Aden, port célebre d'Arabie. Oman ville marchande d'Arabie.

1. J'AI parlé ci-dessus de l'ancien commerce des Arabes, & j'ai fait voir que l'Arabie a fourni aussi une partie considérable du commerce d'Egypte. Ce pays & ses richesses étoient peu connus du temps d'Homere, & ses habi-

tants ne les connoiſſoient pas eux-mêmes. Mais la ſuite du temps leur apprit leur puiſſance & leur bonheur, qui étoit tel, qu'Alexandre choiſit leur pays pour y établir le ſiege de ſon Empire, après ſon retour des Indes. Auſſi voyons-nous tous les ſiecles ſuivants conſpirer à vanter ſes richeſſes. Une partie de l'Arabie en a pris le ſurnom d'Heureuſe ; & les Sabéens, un de ſes peuples, étoient eſtimés ſurpaſſer en opulence toutes les nations du monde. Les revenus de leurs terres, dont ils vivoient abondamment, leur fourniſſoient encore de quoi acquérir, ſans bourſe délier, les pierreries, l'or & l'argent des autres nations, & ce qu'elles avoient de plus précieux. Le trafic ample & continuel qu'ils faiſoient de leurs denrées, fut la ſource de leur abondance. De ſorte que ſans être obligés de faire les frais des grands embarquements & des longues navigations, ils voyoient leurs ports remplis de vaiſſeaux étrangers : & la ville d'Aden, ſelon le rapport du Géographe de Nubie, voyoit ſouvent aborder dans ſon port les vaiſſeaux des Indes & de la Chine. Ils exerçoient auſſi leur commerce par terre avec les Syriens, & les autres

Geog. Nub. Clim. 1, *part.* 6.

peuples du voisinage. Nous connoissons par le voyage d'Iambule, rapporté par Diodore, l'antiquité du trafic que les Arabes faisoient par terre de leurs aromates. Les Gerrhéens & les Minéens, peuples d'Arabie, voituroient leurs aromates vers la frontiere de la Palestine. Et le Géographe Mela dit que la ville d'Azotus étoit le port des Arabes, pour le trafic de la Méditerranée. Pendant un long temps ce négoce ne se faisoit point autrement que par échange. Ils établirent chez eux une foire, où les peuples circonvoisins portoient leurs marchandises.

Diodor. lib. 7.

Mel. lib. 1, cap. 10.

2. Ces marchandises consistoient principalement en aromates, en pierreries, en or du crû de leur terre, où l'on trouvoit aussi quelques mines de cuivre & de fer, quoiqu'en petite quantité, en ivoire, en poivre, en cire & en miel. Mais peut-on alléguer un meilleur témoin des marchandises de l'Arabie, que Moyse, qui l'a habitée & parcourue pendant tant d'années? Il vante ses pierreries, & la bonté de son or. La prophétie du pseaume lxxi le vante aussi. Les présents que la Reine de Saba fit à Salomon, & ceux que les Mages

Gen. 2, 11, 12.

Ps. 71, 15.

firent à Notre-Seigneur, marquent encore l'abondance de cet or, & de ses aromates. Et Ezechiel enfin parle du trafic que faisoient les Arabes avec les Tyriens de leurs aromates, de leurs pierreries, & de leur or.

Ezech. 27, 21, 22.

3. Cependant le profit qui leur revenoit du trafic ne les contentoit pas : ils chercherent à en faire encore d'autres par le brigandage. Une partie d'entr'eux s'appliquoit au trafic, & une autre partie, égale à la premiere, battoit la campagne, voloit les caravanes, & détroussoit les voyageurs & les Marchands ; & ils prirent si bien l'habitude de cet infame métier, qu'ils ont continué de le pratiquer jusqu'au temps présent. Et depuis que les Ptolemées, Rois d'Egypte, eurent facilité la navigation & le commerce sur la mer Rouge, les Arabes qui en occupoient les deux bords y exerçoient aussi leurs pilleries ; & il fallut enfin employer des escadres de galeres pour les réprimer.

4. Ce peuple étoit autrefois belliqueux. Les Mythologues, qui sous l'écorce de leurs fables cachent beaucoup de vérités, disent que lorsque Cadmus passa en Grece, il avoit des

Arabes dans ſes troupes, qui s'établirent dans l'iſle d'Eubée. Les Rois Paſteurs, qui envahirent l'Egypte avec de puiſſantes armées, & la ſubjuguerent vers le temps que Joſeph y appella Jacob ſon pere, & ſa famille, & y régnerent plus de cinq cents ans, étoient venus d'Arabie. Quelques Hiſtoriens veulent qu'ils aient régné dans la Babylonie avant Ninus. Le ſecours qu'ils donnerent à Ninus pour ſubjuguer les Babyloniens, ſemble avoir donné lieu à cette opinion. Les Lacédémoniens, ni les Perſes avant eux, ne les purent domter. Ils envoyerent au Roi de Perſe mille talents d'encens, mais volontairement, & par forme de préſent, pour entretenir avec lui un bon voiſinage; & le traité d'hoſpitalité qu'ils entretenoient avec Cyrus & Cambyſe, fut tout ce que ces Princes en purent tirer par les avantages qu'ils avoient remportés ſur eux. Les troupes d'Antigonus, l'un des ſucceſſeurs d'Alexandre, & de Démétrius ſon fils, éprouverent à leur dommage quelle étoit la valeur des Arabes. Ils la mettoient principalement en uſage, quand leur liberté, qu'ils avoient toujours conſervée, étoit en péril. Et quand

on les en a privés, ils ont fait de temps en temps quelques efforts inutiles pour la recouvrer ; comme il arriva du temps de Trajan, qui ſut bien néanmoins les contenir dans l'obéiſſance.

5. Ces heureux ſuccès, la ſituation de leur pays, écarté des grandes routes ; la ſéchereſſe de leur terroir, qui le rendoit preſque inacceſſible à leurs ennemis, leur application au trafic, & les profits qu'ils en retiroient, joints à ceux que leur produiſoient leurs brigandages, amollirent leur courage, qui ſe réveilla néanmoins depuis qu'ils eurent reçu la loi de Mahomet : car alors ils étendirent leurs conquêtes depuis les Indes juſques dans les Gaules, & firent craindre une révolution entiere, & l'établiſſement d'une Monarchie univerſelle dans les trois parties du monde.

6. Les Egyptiens étoient trop clairvoyants ſur leurs intérêts, pour négliger les profits qui leur pouvoient revenir de l'Arabie. Ces Paſteurs Rois, qui en étoient originaires, & en connoiſſoient les richeſſes, dûrent travailler à les rendre communes entre les deux nations, qui ſembloient n'être devenues qu'une :

d'autant plus que l'Arabie ne ſe bornoit pas au golfe Arabique, mais en occupoit l'une & l'autre rives, & les peuples qui en habitoient la côte occidentale étoient nommés *Arabegyptiens;* & Ptolemée les a marqués ſous ce nom dans ſa Géographie. Pline même rapporte, ſur le témoignage de Juba, que les peuples qui habitoient les bords du Nil, depuis Syene juſqu'à Meroé, étoient Arabes. Et l'ancien Scoliaſte d'Eſchyle dit que Belus établit ſon fils Ægyptus dans l'Arabie, à laquelle il fit prendre ſon nom. Comme les Rois Paſteurs avoient paſſé d'Arabie en Egypte, Gnephachthus, Roi d'Egypte, pere de Bocchoris, mena à ſon tour une armée contre les Arabes. Et Séſoſtris, malgré la diſette d'eau & de vivres, qui s'oppoſoit à l'expédition qu'il entreprit en Arabie, ſoumit cette fiere nation, qui juſqu'alors avoit paru indomtable.

Ptol. lib. 4, cap. 5. Plin. lib. 6, cap. 29.

Æſch. Prometh. v. 852.

7. Ce fut pour lier un commerce utile entre les deux nations, qu'il joignit le Nil à la mer Rouge, en conduiſant de l'une à l'autre une tranchée, qu'il fit creuſer par les Egyptiens, gens laborieux, comme le montre la ſtructure des pyramides; & propres à

remuer la terre, comme il paroît par tous ces canaux qui ont partagé les eaux du Nil. Il n'eſt pas certain que Séſoſtris ait été auteur de cette entrepriſe; quelques-uns l'attribuent à Pſammitichus ſon fils, d'autres à Necos ſon petit-fils. Mais quoi qu'il en ſoit, ce deſſein n'a pu être conçu que dans la vue du commerce. S'il ne fut pas entiérement exécuté par ces Princes, ni même par Darius, comme le prétend Hérodote, il fut mis à ſa perfection par Ptolemée Philadelphe, qui y joignit beaucoup d'autres ouvrages, & qui peut être conſidéré, ſinon comme le premier auteur, au moins comme le reſtaurateur du commerce de l'Egypte avec tous les peuples chez qui la navigation de la mer Rouge pouvoit donner accès, ſavoir, toute la côte orientale de l'Afrique, compriſe dans l'Ecriture ſous le nom d'Ophir, les Perſes & les Indiens. Philadelphe, pour mieux aſſurer ſes deſſeins, voulut prendre une connoiſſance plus particuliere des côtes du golfe Arabique, & les fit viſiter exactement par Ariſton.

Herodot. lib. 4, cap. 42.

8. La ville de Coptos fut choiſie pour le

le lieu de l'abord, des magaſins, & des marchandiſes d'Arabie ; & Strabon remarque que la tranchée qui conduiſoit au Nil avoit ſon ouverture dans cette ville. Elle répondoit au Bourg-blanc. C'eſt le nom d'un port célebre ſur la côte occidentale du golfe Arabique, où des navires de médiocre grandeur apportoient les marchandiſes d'Arabie, d'où elles étoient tranſportées à Coptos. Les Arabes portoient encore leurs denrées au port de la Souris, dont j'ai parlé, qui étoit plus vers le nord, ſur la côte de ce golfe, d'où elles étoient voiturées par des chameaux à la même ville de Coptos. Les Egyptiens de leur côté voituroient par terre en ces deux mêmes ports les marchandiſes de leur pays qu'ils vouloient faire paſſer en Arabie : & de ces deux mêmes ports, en remontant le golfe, on portoit les denrées dans de petits vaiſſeaux vers la Paleſtine. Le tranſport des marchandiſes de Coptos à Alexandrie étoit facile, & communément pratiqué, ſur les canaux du Nil.

Strab. lib. 16 & 17.

9. Auguſte après avoir ſoumis l'Egypte, voulut ſe rendre maître des peuples dont le

voiſinage enrichiſſoit cette contrée. Il donna ordre à Ælius Gallus, à qui il avoit confié le gouvernement d'Egypte, de paſſer en Arabie avec une partie des troupes qu'il commandoit, & de la ſoumettre de gré ou de force. Gallus les ayant attaqués par mer & par terre, reconnut bientôt la foibleſſe & la lâcheté de ce peuple; il entra plus avant dans leur pays qu'aucune autre armée étrangere n'avoit fait, & fit connoître pluſieurs ſingularités de ce pays, qui juſqu'alors avoient été ignorées. Il auroit pouſſé les choſes bien plus loin qu'elles n'allerent, s'il n'avoit pas été trompé par les artifices de Syllæus, Intendant des Nabathéens, qui s'étoit chargé de le conduire, & de lui fournir les proviſions néceſſaires pour ſon armée. Il lui fit prendre des chemins difficiles & périlleux, dans un pays mal-ſain, & fort contraire au tempérament des Romains. Il l'engagea à un grand appareil de mer, bien au delà de celui dont il pouvoit avoir beſoin dans le golfe Arabique: & il auroit pu aller par terre ſans péril, & ſans toute cette dépenſe, au lieu où il mena cette flotte. Gallus y perdit beau-

coup d'hommes & de vaiſſeaux. Mais nonobſtant toutes ſes pertes, aucun des Capitaines Romains ne pénétra depuis dans l'Arabie ſi avant que lui. Quoi qu'il en ſoit, la domination des Romains fut aſſez bien affermie dans l'Arabie, pour pouvoir établir dans le Bourg-blanc un Receveur qui prenoit le quart des marchandiſes qui y abordoient, avec une garniſon qui leur en aſſuroit la poſſeſſion.

10. Ce fut alors, ſelon ma conjecture, que la ville nommée l'*Arabie Heureuſe*, & depuis *Aden*, noms de ſignification aſſez approchante, devint un des ports les plus célebres de toutes les mers de l'Orient. Elle eſt ſituée hors du golfe Arabique, ſur la côte méridionale d'Arabie. Avant que le commerce entre les Egyptiens & les Indiens fût rétabli, ces deux nations apportoient leurs marchandiſes en ce port, & en trafiquoient. Caius Céſar, petit-fils d'Auguſte, qui fit paroître une ſi grande paſſion pour les affaires d'Arabie, ruina cette ville dans la ſuite, comme Gallus en avoit ruiné beaucoup d'autres, ne les trouvant pas aſſez ſoumiſes aux ordres des Romains, & voulant ôter aux Arabes les oc-

casions de révolte. Mais Aden fut si bien rétablie & si fréquentée par les flottes Romaines, qu'on lui donna le nom de *Port Romain*. La ville d'Oman, qui a donné le nom au pays des Omanites, situés dans l'Arabie Heureuse, quoiqu'assez éloignée de la mer, attiroit pourtant autrefois de la côte la plus proche, quoiqu'elle fût assez périlleuse, beaucoup de navires marchands.



CHAPITRE LI.

1. Commerce des Indes en Egypte & en Europe. 2. Strabon n'eſt pas croyable, quand il dit que les Indes étoient inconnues à Homere. 3. Commerce des Indes avec les peuples voiſins, & en particulier avec les Chinois. 4. Commerce des Indiens dans la côte orientale d'Afrique, & dans le golfe Perſique.

1. MAIS nulle autre région n'a tant contribué à l'accroiſſement du commerce de l'Egypte, & par celui de l'Egypte à celui de l'Europe, & de toutes les autres régions où celui de l'Egypte s'étendoit, que celui des Indes. C'eſt l'opinion commune, que Ptolemée Philadelphe fut le premier qui ouvrit la porte à ce trafic. Mais il m'eſt aiſé de faire voir bien nettement que dès le temps de Salomon, & de la guerre de Troye, les flottes des

Egyptiens, des Phéniciens, & peut-être même des Hébreux, visiterent les Indes, & y trafiquerent. Car que signifie autre chose cette expédition d'Osiris contre les Indiens ? celle de Sésostris par mer & par terre ? cette fuite des Egyptiens aux Indes, comme dans une région connue & amie, lorsque Cambyse envahit l'Egypte ?

Strab. l. 1 & 2. 2. Quand Strabon a avancé que les Indes étoient inconnues à Homere, la seule raison sur laquelle il s'est fondé, est qu'il n'en a rien dit dans ses ouvrages. Comme si Homere avoit entrepris de dire dans ses ouvrages tout ce qu'il savoit. Est-il croyable que les Phéniciens, qui navigeoient jusqu'aux extrêmités de l'Occident, même avant Salomon, qui trafiquoient par terre dans la Syrie, dans la Mésopotamie, & dans l'Assyrie, & jusqu'à la frontiere des Indes ; & par mer, dans les côtes orientales de l'Arabie, comme le marque le Prophete Ezechiel ; qui avoient établi des colonies dans les isles du golfe Persique, & leur avoient fait porter les noms de Tyrus & d'Aradus, isles de leur pays, se fussent arrêtés en si beau chemin, sans pousser jusqu'aux Indes, où ils ne pouvoient pas ignorer que

Ezech. 27, 15 & seq.

l'on trouvoit tant de richeſſes ? La Taprobane même, dont la ſituation, quoique douteuſe, étoit conſtamment dans les Indes, portoit des marques de la venue des Phéniciens & des Egyptiens, dans le culte qu'on y rendoit à Hercule, Dieu des Phéniciens, & à Bacchus, qui eſt Oſiris. Peut-on donc ſe perſuader qu'Homere, qui connoiſſoit ſi bien les Phéniciens, & qui les voyoit ſi ſouvent ſur les côtes & dans les iſles de l'Archipel, ne les eût jamais oui parler des Indes ?

3. Ce commerce des Indes a fort varié dans la ſuite des temps. Les Indiens de leur part n'ont pas beaucoup contribué à l'entretenir. Les anciens Auteurs ont écrit que les Indiens ſont autochtones, originaires des Indes, qui n'ont jamais reçu chez eux, ni envoyé au dehors, aucunes colonies : ce qui ne peut être abſolument vrai, ni pour tous les temps, ni pour tous les lieux. Pline, en expoſant les divers emplois des Indiens, dit que quelques-uns d'entr'eux portoient vendre au dehors leurs marchandiſes. Peut-être que dans les premiers temps leur ſimplicité leur ôtoit la connoiſſance des avantages du trafic, telle qu'on nous la

Plin. lib. 6, cap. 19.

repréſente dans le ſiecle d'or : mais le temps les inſtruiſit. L'auteur du Périple de la mer Erythrée parle des voyages que les Seſates faiſoient à la Chine, avec leurs femmes & leurs enfants, & leurs marchandiſes. Il eſt vrai que la maniere dont Mela, Pline, & Capella, diſent que le trafic ſe faiſoit chez les Seres, qui ſont les Chinois, marque des ames fort ſauvages, & une grande averſion des étrangers. Ils ne ſouffroient chez eux leur abord que pour le négoce, qu'ils faiſoient de bonne foi & ſans aucune fraude, ſans ſe parler, ſans ſe voir, & même ſans paroître, comme j'ai déjà remarqué ci-deſſus. Ces Chinois devinrent plus ſociables dans la ſuite ; & l'on ſait dans les Indes qu'ils ont été autrefois grands navigateurs, & qu'ils ont parcouru l'Orient, juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance.

4. Enfin le commerce fut ſi bien établi entre les Indes & la côte orientale d'Afrique, que lorſque les Portugais eurent doublé ce cap, ils trouverent à la Mozambique & à Melinde des Pilotes ſavants dans la navigation, ſe ſervant d'inſtruments aſtronomiques pour prendre la hauteur du Pôle, uſant de car-

tes géographiques & de bouſſoles, & fort inſtruits de la route des Indes, dont ils ſe ſervirent pour faire ce grand trajet. Arrien dit dans ſon Périple de la mer Erythrée, qu'avant que les Egyptiens euſſent pénétré dans les Indes, & les Indiens en Egypte, la ville qui portoit le nom d'Arabie Heureuſe, & qu'on nomme aujourd'hui Aden, étoit l'entrepôt où les Marchands de ces deux régions ſe rendoient pour leur trafic. Ce qu'il faut entendre, non pas de ces premiers temps dont j'ai parlé, où l'étude de la mer fleuriſſoit parmi ces peuples ; mais de quelque intervalle de relâchement, cauſé par les guerres, ou par quelque peſte violente, ou par l'humeur changeante des peuples, ou peut-être pour épargner le temps, le travail, & la dépenſe, en ſe rencontrant ainſi à moitié chemin. L'auteur de ce même Périple décrivant le golfe Perſique, parle de deux ports célebres qui s'y trouvoient, Apologue, & Ommana, où les grands navires apportoient des Indes du cuivre, des cornes, & des bois précieux, & d'où ils emportoient dans les Indes & dans l'Arabie des perles, des étoffes de pourpre, des robes, du vin, des dattes, de l'or, & des Eſclaves.

CHAPITRE LII.

1. Les Indes peu connues dans l'Occident avant Alexandre. 2. Relations de Néarque & d'Onésicrite de l'état des Indes, du temps d'Alexandre. 3. Commerce des Indes après Alexandre. 4. Commerce des Indes florissant sous Auguste. 5. Les Indiens fort grossiers dans la science de la mer. Leur commerce se fait par échange. 6. Isle imaginaire de Panchaïa. 7. Indiens jetés par la tempête sur les côtes de Germanie. 8. Trafic des Romains aux Indes, sous Antonin, Constantius, Arcadius & Honorius, Aurelien & Probus.

1. ON ne peut pas disconvenir qu'avant Alexandre, tout ce qu'on racontoit des Indes parmi les Grecs étoit fort incertain.

Les conquêtes de ce Prince firent mieux connoître les Indes à l'Occident, mais néanmoins fort imparfaitement. Le voyage d'Iambule aux Indes, que Diodore a rapporté, sans en marquer le temps, parut une fable aux Grecs ; & le livre que ce voyageur en écrivit ne mérita pas parmi eux beaucoup de créance. L'esprit fabuleux des Grecs les suivoit par-tout. Alexandre desireux de gloire, enfloit la grandeur de ses conquêtes, exagéroit la force & la taille des Indiens, les merveilles & les richesses de leur pays ; & par un semblable artifice, indigne d'une grande ame comme la sienne, il travailloit même à tromper la postérité, par les monuments d'une grandeur énorme qu'il faisoit dresser en divers lieux. Les Grecs de son armée, animés du même esprit, s'évaporoient en fictions, qui surprenoient les simples, mais qui ont perdu toute leur créance lorsqu'on a été désabusé par une plus grande lumiere des Lettres, & par tant de voyages faits aux Indes. L'on sait d'ailleurs que de vastes régions des Indes, & même voisines de la mer, où Alexandre conduisit son armée, stériles d'elles-mêmes,

Diodor. lib. 2.

& habitées par des peuples peu nombreux, ne s'associoient, ni avec leurs voisins, ni avec aucune autre nation, ni par aucun commerce, & menoient une vie brutale, & éloignée de toute humanité. Les nations plus avancées dans les terres vers le nord, habitant un terroir plus âpre encore & plus stérile, étoient aussi plus féroces, & ne s'humanisoient par aucun trafic avec leurs voisins, avec qui ils avoient si peu de société, qu'ils n'en étoient pas même connus. Arrien cependant décrivant les six sortes d'états qui partageoient les Indiens, met au quatrieme rang les Ouvriers & les Marchands, entre lesquels on comptoit ceux qui étoient employés à la fabrique des vaisseaux, & à les conduire sur leurs rivieres. Et cette observation d'Arrien fait assez connoître qu'ils ne pratiquoient point la navigation de la mer.

2. Les relations de Néarque & d'Onésicrite nous instruisent de l'état où étoit alors la mer des Indes. Ils furent envoyés par Alexandre pour la connoître, depuis le fleuve Indus jusques dans l'Euphrate. Néarque avoit le commandement de la flotte, & Onésicrite l'in-

tendance générale de la marine. Ils laiſſerent l'un & l'autre des relations de l'état où Alexandre trouva les Indes par mer & par terre. Mais Strabon, homme de bon eſprit, traite ces ouvrages de fictions, quoiqu'il ne nie pas qu'elles ſoient mêlées de pluſieurs vérités, dont la connoiſſance peut être utile, & que les plus incrédules ne jugent pas mépriſables. Onéſicrite avoit compoſé une eſpece d'itinéraire, ſur le voyage qu'il fit depuis l'Indus jusqu'à l'Euphrate. Pline nous a laiſſé un abrégé de cette navigation, après Juba ; & il dit que cette route avoit été retrouvée depuis peu, & qu'on la ſuivoit de ſon temps. Il ajoute qu'après cette navigation d'Onéſicrite, la route la plus ordinaire étoit du promontoire Syagros, que l'on croit être le cap Fartak, à Patale, dans l'embouchure de l'Indus. L'on trouva depuis que le chemin du même cap Syagros à Zigerus, port des Indes, étoit plus court & plus ſûr. Mais enfin le profit immenſe que l'on faiſoit au trafic des Indes, qui ſe montoit du temps de Pline à cinq cents millions de livres de notre monnoie, y fit établir des convois réglés, qui alloient tous les

Strab. lib. 2 & 15.

Plin. lib. 6, cap. 23.

ans de l'Egypte aux Indes. Les flottes partoient au mois de Juillet ; ce qui eſt confirmé par l'auteur du Périple de la mer Erythrée ; & elles revenoient vers le mois de Décembre. Pline a décrit cet itinéraire en détail, & aſſure que cette route avoit été peu connue auparavant.

3. Mais pour revenir au ſiecle d'Alexandre, la connoiſſance des Indes qu'il avoit donnée à l'Occident ne fut pas négligée par ſes ſucceſſeurs. Ptolemée Philadelphe, Roi d'Egypte, Prince amateur des belles connoiſſances, & de la ſplendeur de ſon royaume, fut le premier qui rouvrit à ſes ſujets le chemin des Indes. Je dis qu'il le rouvrit, pour ne pas tomber dans l'erreur de ceux qui ont cru qu'avant lui cette route avoit été entiérement inconnue. Ils ont été trompés par les paroles de Strabon, qui diſent bien que ce Prince fut le premier qui dreſſa un chemin pour une armée depuis Coptos juſqu'à la ville de Berenice, ſur la mer Rouge ; mais elles ne diſent pas qu'il fut le premier qui ouvrit la route des Indes. Il envoya Dionyſius, ſavant Mathématicien, pour reconnoître

Strab. lib. 17.

l'état des Indes, & les meilleures routes qu'il falloit prendre pour y aller. Il dressa, comme j'ai dit, un chemin pour conduire des troupes & des caravanes de Coptos à Berenice, qu'il avoit fait bâtir sur le bord de la mer Rouge. Quoique l'Histoire ne nous dise rien des avantages que ce commerce apporta à l'Egypte dans la suite du temps, on ne peut pas douter néanmoins qu'elle n'en retirât les épiceries, lesquelles, si elles ne sont pas absolument nécessaires à la vie, il faut au moins avouer qu'elles contribuent fort à son agrément. Strabon rapporte, sur la foi de Posidonius, que sous Ptolemée Evergete, second du nom, Roi d'Egypte, on trouva dans le golfe Arabique un Indien demi-mort, dans un vaisseau abandonné; qu'il fut mené au Roi; qu'on sut de lui que venant des Indes, & ayant fait une fausse route, tous ses compagnons étoient morts de faim; qu'il servit de guide à ceux que le Roi envoya aux Indes avec des présents, & qui en rapporterent des aromates & des pierreries. Ce récit nous apprend que la route des Indes étoit alors fort peu connue des Egyptiens; soit qu'elle ne l'eût

Strab. lib. 2.

pas été aſſez par les ſoins de Philadelphe, ſoit que depuis ſon temps jusqu'à celui du ſecond Evergete, c'eſt-à-dire, dans l'intervalle de cent quarante ans, les Ptolemées occupés des affaires de leur pays, euſſent négligé celles des Indes, jusqu'à tel point que cet Evergete n'en eût aucune connoiſſance, non plus que des navigations que l'on y avoit faites auparavant, comme l'aſſure le même Strabon.

Strab. lib. 2.

Strab. lib. 17.

4. Il nous apprend auſſi que de ſon temps, c'eſt-à-dire, du temps d'Auguſte, on étoit bien mieux informé des affaires des Indes, que ſous les Ptolemées; que pendant qu'Ælius Gallus gouverna l'Egypte ſous Auguſte, une flotte de Marchands d'Alexandrie vint à la mer Rouge par le Nil, & paſſa aux Indes; qu'il vit partir ſix-vingts navires du port de la Souris pour les Indes, & pour les côtes les plus éloignées de l'Ethiopie; que l'on rapportoit de ces contrées de très-riches marchandiſes, que les Egyptiens débitoient de tous côtés; d'où il revenoit de très-grands profits, par les péages d'entrée & de ſortie que l'on en tiroit: au lieu que ſous les Ptole-

mées,

mées, à peine vingt navires osoient-ils se produire dans le golfe Arabique, & sortir de son embouchure. On ne peut attribuer ce bon effet qu'à la vigilance des Romains, après qu'ils eurent conquis l'Egypte, & à la sagesse d'Auguste. Car le même Auteur parlant de Ptolemée Auletes, qui régnoit en Egypte un peu avant Auguste, marque qu'il tiroit ces péages de la seule Egypte, sans qu'il y entrât rien de ceux des Indes & de l'Ethiopie. Ce fut alors que la navigation d'Egypte aux Indes commença à être réglée. Les Romains attentifs à leurs intérêts, flattés par le profit immense qu'ils en retiroient, & affriandés à ces belles & agréables marchandises qui leur en revenoient, & qui contribuoient si sensiblement aux douceurs de la vie, s'appliquerent assidument à ce commerce. Horace leur reproche cette avidité dans ses Epîtres. Leurs flottes n'alloient pourtant guere au delà des embouchures de l'Indus : & comme les gens de mer qu'ils y envoyoient étoient gens grossiers, qui ne portoient pas leurs vues au delà de leur négoce, les Romains n'en étoient gueres mieux informés de l'état des Indes. Mais les Indiens

Horat. Ep. lib. 1, *epist.* 1.

connurent par-là la puiſſance de Rome, & ils envoyerent à Auguſte des Ambaſſadeurs avec des préſents. Le port de la Souris, ſur la côte occidentale du golfe Arabique, étoit le grand abord des marchandiſes des Indes, de l'Arabie, & de l'Ethiopie, qui venoient par ce golfe. La ville de Berenice, bâtie par Philadelphe, ſervoit encore au même uſage; & la ville de Coptos ſur le Nil en étoit l'entrepôt général, d'où par les canaux du Nil elles paſſoient à Alexandrie.

5. Les Indiens dans leurs navigations ſe ſervoient de vaiſſeaux faits de roſeaux, qui croiſſoient dans leurs marais juſqu'à une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'un homme à peine les pouvoit embraſſer. Ces roſeaux n'étoient point ſujets à la pourriture. Leurs vaiſſeaux étoient à double proue, parce qu'ils ne ſe pouvoient tourner dans leurs canaux. Quoique leur pays fût abondant en or & en argent, Pauſanias néanmoins, qui vécut du temps de l'Empereur Marc Aurele, écrit qu'ils ne ſe ſervoient point de monnoie dans leur trafic, mais qu'en paiement des denrées que les Grecs leur apportoient, ils donnoient d'autres denrées de leur

Pauſan. Lacon.

pays. Par ce nom de Grecs, Pausanias entend sans doute en cet endroit ceux qui habitoient l'Egypte sous les Ptolemées. Ce commerce par échange ne se faisoit pas toujours, par la grossiéreté des peuples, qui ignoroient l'usage de la monnoie; mais souvent, pour abréger les contestations, & épargner le temps; n'y ayant qu'un seul marché à faire dans l'échange, & deux prix à fixer quand on employoit la monnoie : observation à faire dans tout cet ouvrage. Mais pour revenir à la navigation des Indiens, les habitants de la Taprobane étoient si ignorants dans cet Art, qu'ils ne se conduisoient point par l'inspection du ciel, mais seulement par le vol des oiseaux, qu'ils portoient pour cet usage, & qu'ils lâchoient pour reconnoitre de quel côté étoient les terres les plus proches. Pline a cru que la situation de leur isle les privant de la vue des constellations du Nord, ils n'avoient eu aucun égard aux étoiles dans leurs navigations. Mais en cela il s'est trompé doublement : car cette isle étant située au deçà de la Ligne, ils avoient la vue du Nord; au défaut de laquelle ils auroient pu avoir recours à celle du Canope,

Plin. lib. 6, cap. 22.

qui eſt vers le Midi. Il nous enſeigne que cette iſle ne fut bien connue que ſous l'Empereur Claude, par le voyage qu'une tempête y fit faire à un Affranchi d'Annius Plocamus, qui avoit traité avec le fiſc de Rome des revenus de la mer Rouge ; & que ſur la connoiſſance que cet Affranchi donna à ces inſulaires de la puiſſance de l'Empire Romain, ils envoyerent des Ambaſſadeurs à l'Empereur Claude, pour lui demander ſon amitié. Ces Ambaſſadeurs donnerent à Rome des lumieres plus particulieres des affaires de l'Orient, & du commerce qu'ils avoient avec les Seres, qui étoient les plus éloignés, vers l'Orient, des hommes que l'on connoiſſoit alors ; gens doux & paiſibles, mais inſociables, & ennemis de toute hoſpitalité, comme je l'ai dit ci-deſſus.

6. Je ne parle point de cette iſle imaginaire de Panchaïa, ſituée dans l'Océan, au delà de l'Arabie, ſi fertile en encens, & ſi riche par le débit qu'elle en faiſoit de tous côtés, & par le grand abord des Indiens, des Crétois, & des Scythes. Diodore, qui a vanté les merveilles de cette iſle, a été trompé par Euhe-

Diod. lib. 5.

merus, dont Plutarque a reconnu & publié l'imposture. *Plut. de Isid. & Osir.*

7. Mais je ne puis passer sous silence ces Marchands Indiens, jetés par la tempête sur les côtes de Germanie, conduits au Roi des Sueves, & présentés par lui à Metellus Celer, alors Proconsul des Gaules, & qui avoit été Consul l'an de Rome 694. Cet événement a donné lieu à diverses conjectures sur le chemin par où ces Indiens purent venir sur les côtes de Germanie. Ils purent remonter le fleuve Oxus, entrer dans la mer Caspienne, remonter le Volga, passer dans la Dwina qui en est proche, & qui va tomber dans la mer Baltique : ou bien ils purent venir de la mer septentrionale de Tartarie, qui est au dessus de la Chine, traverser le détroit de Waigats, & venir dans la mer d'Allemagne. Cela est possible, mais il n'est guere croyable. Pour moi j'ai sur cela une autre pensée. On donnoit le nom d'Indiens aux étrangers venus des régions éloignées & inconnues. Sur une pareille erreur, on a donné à l'Amérique le nom d'Inde occidentale. Comment put-on connoître le pays de ces gens, dont on n'en-

tendoit point la langue ? Il me paroît assez vraisemblable que c'étoient des Norvégiens, ou des Scritfinniens occidentaux, que nous appellons aujourd'hui Lappons, qui voisins de la mer, & pêchant dans les petits bateaux dont ils ont coutume de se servir, furent surpris de ces vents violents auxquels leur côte est sujette, & emportés vers le Midi, & jetés sur la côte d'Allemagne. Leur couleur basanée, la grossiéreté des Allemands, chez qui ils aborderent, & l'extrême ignorance où l'on étoit alors de la Géographie, & particuliérement de celle du Nord & du Levant, purent bien les faire passer pour Indiens. Ce ne fut que sous les auspices d'Auguste que l'on poussa la navigation vers le Nord, jusqu'à la Chersonese Cimbrique, qui est le Jutland. L'on se figuroit que les mers qui s'approchoient davantage du Nord, n'étoient point navigables, soit pour les glaces, soit pour la pesanteur des eaux, destituées de chaleur. On peut conjecturer la même chose de ces autres prétendus Indiens, qu'on dit qui aborderent vers la côte de Lubec du temps de l'Empereur Frederic Barberousse. Il est aisé de comprendre

que des Lappons navigeant ſur le golfe Botnique, pour la pêche ou pour le trafic, furent pouſſés par le vent dans la mer Baltique, vers la côte méridionale.

8. Sous l'empire d'Antonin, le trafic des Romains étoit tel, non ſeulement dans la mer Méditerranée, mais encore au delà du Détroit, dans l'Océan occidental, que l'on ne peut pas croire qu'ils négligeaſſent celui des Indes, qui étoit établi parmi eux depuis long-temps. Ammien Marcellin rend un mémorable témoignage du grand trafic qui ſe faiſoit, ſous l'empire de Conſtantius, à Batné, ville de la Méſopotamie, bâtie par les anciens Macédoniens. Il dit que cette ville étoit remplie de riches Marchands; qu'il s'y tenoit tous les ans au commencement de Septembre une grande foire, où une infinité de peuple avoit coutume de ſe rendre, pour y acheter des marchandiſes des Indes, & du pays des Seres, & de divers autres lieux, que l'on y avoit apportées par mer & par terre. Ces marchandiſes venues par terre des Indes & des Seres, avoient ſans doute traverſé la Perſe par des caravanes; & celles qui étoient venues

Amm. Marc. l. 14, cap. 3.

par le golfe Persique, avoient remonté l'Euphrate, d'où la ville de Batné n'étoit pas éloignée. Du nombre de ces flottes qui étoient sous la disposition du Préfet du Prétoire d'Orient, du temps d'Arcadius & d'Honorius, l'une étoit destinée pour la mer Rouge, & l'autre pour Alexandrie. C'étoit cette premiere qui faisoit les voyages & le trafic des Indes; & celle d'Alexandrie alloit prendre dans cette ville les denrées qui y étoient apportées par le Nil, venant de la mer Rouge. Ce même Marcellin parle d'un vaisseau d'une grandeur extraordinaire, conduit par trois cents rameurs, qui avoit été préparé auparavant par Constantin, pour transporter à Rome un obélisque d'Egypte, & dont se servit depuis Constantius pour le même usage. L'Histoire Romaine nous présente un bel exemple du trafic que les Romains faisoient aux Indes par l'Egypte sous les Empereurs. Firmus s'étant emparé d'Alexandrie sous l'Empereur Aurelien, se servit de cette occasion pour envoyer des vaisseaux marchands aux Indes. Il est croyable que ce négoce ne contribua pas peu à ces grandes richesses que lui attribue

l'Hiſtorien Vopiſcus. Ce même Auteur met la navigation au rang des Arts & des emplois les plus ordinaires des Romains ſous Probus, qui parvint à l'Empire peu après Aurelien.



CHAPITRE LIII.

1. Villes, lieux, & peuples des Indes, où se faisoit le commerce. 2. Censure de la relation du voyage de Benjamin le Navarrois. Isle imaginaire de Nicrokis. 3. Malabar; Cambaya. 4. Samarcande. 5. Bogar. 6. Hera; Candahar; Cabul. 7. Ceilan. 8. Géographie ancienne de l'Orient. 9. Cathay; Caracathay; Gog, & Magog. 10. Tebeth; Seres; Sinæ, ou Thinæ, ou Chinois méridionaux; Siam; Asphetira.

1. LE grand nombre de villes de commerce qui se trouvoient autrefois dans les Indes, étoit une preuve bien sûre du trafic qui s'y faisoit. Je parle des villes de commerce; car si l'on recherchoit le nombre de toutes leurs villes en général, & que l'on s'en

rapportât à Strabon, à Pline, & à Plutarque, l'on y en trouveroit cinq mille dans la partie seule des Indes conquise par Alexandre, & même de la premiere grandeur, selon Solin; & Arrien dit que le nombre en étoit si grand, qu'on ne le pouvoit exprimer. Ptolemée a marqué plusieurs de ces villes de commerce dans le septieme livre de sa Géographie; & on les voit dans ses dernieres cartes de l'Asie. Alfragan, célebre Astronome, qui a vécu vers l'an 800 de Notre-Seigneur; & le Cherif Edrissi, qui a été rendu public, sous le titre de Géographe de Nubie, postérieur à Alfragan de 350 ans, ont fait dans leurs ouvrages le dénombrement des villes d'Orient les plus fréquentées & les plus riches. Si on les consulte, on trouvera qu'il égale, & peut-être qu'il surpasse celui des villes marchandes de l'Occident. Et l'auteur du Périple de la mer Erythrée a distingué & marqué les peuples Indiens qui étoient les plus adonnés au trafic, & les lieux des Indes où se faisoit le plus grand négoce, & ceux qui avoient le plus de commerce avec l'Egypte. Il marque aussi en quelque endroit l'abord des navires

Strab. lib. 15. Plin. lib. 6, cap. 17. Plutarc. vit. Alex. Solin. cap. 52. Arrian. Indic.

Alfrag. Elem. Astron. cap. 9.

Grecs : ce que je crois qu'il faut entendre des vaisseaux qui venoient de l'Asie, où les Grecs ont si long-temps dominé après Alexandre. Il pousse sa recherche jusqu'à l'isle Océanienne, voisine du Gange, qu'il dit être la derniere des régions connues vers l'Orient. De plus, il nous fait entendre que le commerce étoit si florissant chez les Indiens, qu'ils l'exerçoient même entre eux par terre, employant des chariots à cet usage.

2. Benjamin le Navarrois, Juif de Religion, a écrit une relation des voyages qu'il a faits au dixieme siecle, vers le Midi & le Levant, jusques dans les Indes. Quoiqu'on ne puisse pas nier que l'ouvrage ne soit curieux, & digne d'être lu, pour les diverses particularités des lieux & des temps qui y sont rapportées ; il faut avouer néanmoins que la bonne foi ne s'y trouve pas toujours, & que le desir immodéré de donner de grandes idées de la puissance des Juifs, lui a fait controuver plusieurs fables, dont son récit est défiguré. L'on en peut juger par la description qu'il fait d'une isle située vers l'embouchure du Tigre, qu'il nomme Nicrokis, longue de six jour-

nées de chemin, où les peuples de la Mesopotamie & de la Perse apportent en abondance des soies, du lin, du chanvre, & de toutes sortes de grains propres à la nourriture de l'homme ; & où les Indiens apportent leurs aromates ; & dont les habitants sont les entremetteurs du trafic. Ce seul récit suffit pour faire voir le peu d'assurance qu'il faut prendre aux relations de ce Juif : car dans tout le golfe Persique, où tombe le Tigre joint à l'Euphrate, cette isle ne paroît point. La conjecture du commentateur, qui soupçonne que le mot *Nicrokis* est corrompu de celui de *Nanigeris*, que l'on croit être l'isle de Ceilan, ne me paroît avoir aucune vraisemblance.

3. Marc Paul atteste que de son temps, c'est-à-dire, vers la fin du treizieme siecle, le trafic étoit fort modique vers la côte de Malabar, qu'on y portoit peu de marchandises, & que peu de Marchands s'empressoient pour y en aller chercher : mais que le commerce des épiceries étoit grand au contraire dans l'isle de Java. Dans le siecle suivant, Mario Sanudo, Vénitien comme Marc Paul, fort zélé pour

Marc. Paul. de reb. Orient. lib. 3, cap. 27 & cap. 10.

Sanut. lib. 1, part. 1, cap. 1.

le recouvrement de la Terre Sainte, & pour la ruine du Soudan d'Egypte, dans le livre qu'il a écrit ſur cette matiere, dit que le plus grand revenu de ce Prince conſiſtoit dans le trafic des épiceries, & des autres marchandiſes d'Orient. Il marque deux ports principaux dans les Indes, Malabar & Cambaya, où ſe faiſoit le plus conſidérable négoce lorſque les Soudans régnoient en Egypte; qu'on portoit les marchandiſes à Aden, d'où elles étoient tranſportées à la mer Rouge ſur des chameaux, en neuf journées, & de là à Babylone d'Egypte, c'eſt-à-dire, au Caire, & du Caire à Alexandrie; & que les péages qui en revenoient au Soudan, égaloient le tiers de la valeur de ces marchandiſes. Et cela le rendoit ſi jaloux de ce commerce, qu'il ne permettoit à aucun Chrétien le paſſage par ſes terres pour aller aux Indes. Il ne diſſimule pas cependant que les épiceries qui venoient par la route de la terre ferme, étoient bien meilleures que celles qui étoient portées par mer en Egypte: & l'on fit la même épreuve depuis que les Portugais entreprirent ce trafic. On lit ſur ce ſujet dans l'Hiſtoire des Moluques une choſe

Hiſt. des Moluq. tom. 1, liv. 2.

digne de remarque, que dans ces derniers temps l'on a vu un galion Vénitien dans ces mers d'Orient, chargé de marchandiſes de ſon pays, allant de Manille à la Chine, & qui, ſelon les apparences, avoit traverſé la mer du Sud. Ce même Marc Paul que j'ai cité, & les autres Auteurs qui ont écrit des affaires des Indes, font des rapports ſurprenants de la quantité de vaiſſeaux Indiens qu'ils ont vus dans ces ports.

4. Dans la ville de Samarcande, qui étoit la capitale de la Tranſoxiane, qui étoit Maracanda des Anciens, ſituée au delà de l'Oxus, contre la déſignation de Ptolemée, qui paroît défectueux en cet endroit, & qui étoit autrefois la capitale de l'Empire de Tamerlan, l'on voit un grand abord d'Indiens, de Perſans, de Tartares, & de Chinois, qui y trafiquent de marchandiſes précieuſes. Mais les conquêtes des Turcs & la venue des Portugais ont fort affoibli ce commerce, quoiqu'il s'entretienne encore aujourd'hui en quelque ſplendeur. On ne peut pas nier néanmoins que la beauté de ſa ſtructure, & les agréments de ſa ſituation, n'y aient bien plus

attiré de Princes & de grands Seigneurs, que de Marchands.

5. Samarcande avoit effacé la gloire de Bogar, ou Bokara, qui en est peu éloignée, située au nord de la riviere d'Oxus, à trente-neuf degrés d'élévation septentrionale, capitale autrefois de toute cette contrée, & aujourd'hui possédée par les Usbecks. Mais rien ne marque mieux sa magnificence, que d'avoir donné son nom à ces vastes régions qui séparent la Moscovie de la Chine. La relation du voyage d'Antoine Jenkinson, Anglois, qui se trouve dans la compilation de Haclut, & dont M. Tevenot a donné la traduction dans le premier tome de son Recueil, en décrivant le voyage qu'il fit d'Astracan à Bogar l'an 1558, nous fait connoître assez exactement cette ville. Son nom étoit aussi le nom d'un petit Etat séparé, sujet à un Prince Tartare. Le trafic qui s'y faisoit n'étoit pas grand, quoiqu'il s'y rendît tous les ans des Marchands de la Perse, de la Moscovie, & de tous les ports des Indes & du Cathay. Ce n'est pas une petite gloire pour cette ville, d'avoir donné la naissance à Avicenne, & non pas cette autre

Bokara,

Bokara, ſituée ſur l'Euphrate, près de ſon embouchure, comme l'ont cru ces deux ſavants Maronites, Gabriel Sionita, & Jean Heſronita. *Gabr. Sion. Joh. Heſronit. cap. 3.*

6. Comme la ville de Bokara a été honorée par la naiſſance d'Avicenne, celle de Hera ne l'a pas été moins par celle de Mircond, qui a écrit l'hiſtoire d'Orient en langue Perſane, avec tant d'approbation. Cette ville eſt une des principales de la province de Choraſan, eſtimée pour l'eſprit & l'induſtrie de ſes habitants, pour le grand abord des Marchands, & pour le débit de ſes manufactures. Son nom de Hera, & ſa ſituation ſur le fleuve Heri, nous doivent perſuader que Hera n'eſt autre que la ville d'Aria, capitale de la province des Ariens, nation populeuſe, & adonnée au trafic.

Candahar, ancienne & grande ville, qui a donné ſon nom à la province où elle eſt ſituée, étoit autrefois un entrepôt fort fréquenté entre la Perſe & les Indes, & s'attiroit le commerce de ces contrées. Elle jouit encore d'une partie de ces avantages, mais fort affoiblis depuis que les peuples d'Occident ont fait ce commerce par mer.

Au delà de Candahar, vers l'orient, eſt la ville de Cabul, capitale de la province du même nom. Les habitants de ce pays ſont manifeſtement déſignés dans Ptolemée par le nom de *Cabolitæ*, & occupent une partie de la région Paropamiſe. Il ſe fait dans Cabul un grand trafic d'aromates : & elle fut autrefois ennoblie, pour avoir été le ſiege de quelques Rois Indiens.

Ptol. Aſiæ cap. 18, tab. 9.

7. Mais nulle autre région n'égala l'opulence de l'iſle de Ceilan, tant vantée par les relations des voyageurs, par les deſcriptions des Géographes, & par le commerce des Marchands. De ſon nom de Ceilan s'eſt formé celui de *Sarandib*, que lui donne le Géographe de Nubie ; & de *Selandive*, que l'on trouve dans Teixeira ; & de *Serendini*, ſelon Ammien Marcellin ; ce qui ſignifie *iſle de Ceilan*. Les gens doctes ne doutent pas que ce ne ſoit la fameuſe Taprobane des Anciens. Ses richeſſes conſiſtent en or & en argent, & autres métaux, en perles & en pierreries, en aromates, & principalement en canelle, en muſc, en civette, en ſucre, en ſoie, & en ivoire.

Geogr. Nub. Clim. 1, part. 8. Amm. Marcell. lib. 22.

8. Les dernieres extrêmités de l'Orient, qui

ont été ſi fréquentées dans ces derniers ſiecles par les peuples de l'Occident, & qui fourniſſent aujourd'hui la plus ample matiere au trafic, étoient peu connues des Anciens. Quoique je me ſois borné dans cet ouvrage à traiter de leur commerce, ſans deſcendre juſqu'au temps préſent, & que l'on n'ait pas exigé autre choſe de moi, néanmoins la liaiſon des matieres me mene quelquefois plus loin que je ne voudrois. Voici en peu de mots quelle a été la Géographie ancienne de ces extrêmités du Levant. On y plaçoit trois peuples différents, les Scythes orientaux, les Seres, les Sinois ou anciens Chinois. Ce qui n'a pas été diſtingué aſſez exactement par les Modernes. Les Scythes orientaux ſont les Tartares, ſitués au nord de la Chine. Les Seres ſont ceux qui occupent aujourd'hui la partie ſeptentrionale de la Chine. Et les anciens Chinois ſont les Chinois méridionaux d'aujourd'hui.

9. Cette région, qui a été connue dans la ſuite du temps ſous le nom de Cathay, comprenoit une grande partie du pays des Seres, & s'étendoit au nord dans le pays des Scythes. Cette partie ſeptentrionale du Cathay,

étoit celle que l'on nommoit Caracathay, c'est-à-dire, le *Cathay noir ;* non pas à cause des forêts & des nuages qui la couvrent, comme quelques-uns l'ont cru, mais parce que les Anciens étoient persuadés que le septentrion étoit couvert d'epaisses ténebres, jusqu'à avoir fait donner le nom de Noir au vent du nord; car le mot d'*Aquilon* ne signifie autre chose; & à avoir fait nommer *mer ténébreuse*, & *mer de poix*, dans les livres des Arabes, la mer qui est sous le septentrion oriental. L'on sait que tout ce que Marc Paul a dit du Cathay, & de Cambalu sa capitale, se doit entendre de la partie septentrionale de la Chine, & de Pekin, aujourd'hui capitale de toute la Chine. On ne peut pas douter que le Cathay n'ait pris son nom de la région Cathéenne, & de ces peuples Cathéens dont parle Strabon, appellés Scythes Chætéens par Ptolemée.

Strab. lib. 15. *Ptol. lib.* 6, *cap.* 15, *tab.* 7 *Asiæ.*

Ce même pays de Cathay, ou de Scythie orientale, est celui auquel les Géographes Arabes ont attribué des noms de Gog & de Magog, marqués dans l'Ecriture sainte, mais pour signifier la Scythie occidentale : de même que le nom d'Hyperboréens étoit un terme

général, qui ſe donnoit à tous les peuples, tant orientaux qu'occidentaux, ſitués près du Nord.

10. Pour le pays de Tebeth, il ſe rapproche un peu de l'Occident, & a la Chine à l'orient, le Chorasſan à l'occident, & les Indes au midi. C'eſt de là que vient le muſc de Tibet, tant vanté, & préféré même à celui de la Chine ; peut-être parce qu'il eſt plus frais venant par terre, & d'un pays moins éloigné. Il en eſt de même de pluſieurs autres marchandiſes de la Chine qui paſſent par le Tibet, pour ſe répandre dans l'Occident. Quelqu'un plus hardi que moi pourroit conjecturer que la montagne de Tabin, ſituée ſur la mer orientale, à l'extrêmité de cette Scythie dont nous parlons, mentionnée dans les anciens Géographes, ou que le promontoire de Tabin, ſitué ſur la mer Glaciale, près du détroit de Waigats, non loin de l'embouchure du fleuve Oby, auroient communiqué leur nom au pays de Tebeth ; mais ſon grand éloignement de l'un & de l'autre s'oppoſe à cette conjecture.

11. Preſque tous ces peuples orientaux ont

été généralement compris par les Anciens ſous le nom de Seres, parce que les Seres étant ſitués au milieu de l'Orient, & aux environs de l'Equinoctial, ils communiquoient aiſément leur nom aux Scythes leurs voiſins du côté du nord, & aux Chinois du côté du ſud. Le Géographe Mela a exactement diſtingué la ſituation de ces trois peuples, en déſignant les Sinois ou Chinois anciens ſous le nom d'Indiens méridionaux. Les Seres étoient loués pour leur humanité, pour leur humeur pacifique, pour leur frugalité, & pour leur équité. On en donne pour preuve la maniere ſinguliere dont ils trafiquoient : car comme ils ne vouloient avoir aucune ſociété avec les étrangers, ne les recevant point chez eux, & ne ſortant point pour les aller chercher, ils expoſoient leurs denrées ſur le rivage, marquant le prix ſur chacune. Après quoi s'étant retirés, les étrangers venoient examiner ces marchandiſes, & laiſſoient le prix qu'ils en vouloient donner, puis ſe mettoient à l'écart. Les Seres ſurvenant prenoient ce prix, s'ils s'en contentoient, ou remportoient leurs marchandiſes. Euſtathius, qui rapporte ces choſes,

1 *Mel. lib. 1, cap. 2.*

Euſtath. in Dion. Perieg. v. 752.

ajoute, ſur la foi d'Hérodote, que les Carthaginois trafiquoient à peu près de la même maniere avec de certains peuples ſitués au dehors des Colonnes d'Hercule, qui venoient dépoſer leurs marchandiſes ſur le rivage, & ſe retiroient après les en avoir avertis par des fumées; que les habitans s'en approchoient, en faiſoient l'eſtimation, & mettoient auprès le prix qu'ils en vouloient donner, puis s'en éloignoient; & que les Carthaginois revenoient, ou pour prendre ce prix, s'il leur ſuffiſoit, ou pour remporter leurs marchandiſes; & que les marchés ſe concluoient ainſi, ou ſe rompoient, ſans ſe parler. Peut-être eſt-ce des Seres en particulier qu'il faut entendre ce que Solin a dit en général des Indiens, qu'ils ſont les ſeuls peuples qui ne ſont jamais ſortis de leur pays. Il eſt vrai que l'Hiſtoire ancienne ne nous apprend point que les Orientaux aient paru dans l'Occident: mais il eſt bien certain qu'ils ont fait de grandes & de longues courſes dans les parties de la mer des Indes & de la mer Erythrée. La marchandiſe dont les Seres faiſoient le plus grand débit, étoient des ſoies, qui viennent en abondance dans leur

Solin. cap. 52.

pays, & qu'ils savoient mettre en œuvre avec beaucoup d'adresse, pour en faire ce fil délié, & ces précieuses étoffes, si estimées autrefois, & si recherchées. Quelques-uns leur attribuent une si grande modération, qu'en vendant des marchandises de leur crû, ils ne prenoient point celles des étrangers. Ammien Marcellin étend la région des Seres jusqu'au Gange. Mais ce Palladius & cet Ambrosius, qui ont écrit des Brachmanes, & dont les ouvrages ont été rendus publics en Angleterre depuis peu d'années, étendent cette région jusqu'au deçà du Gange. Mais ces Auteurs sont si frivoles, qu'ils méritent peu de créance.

Amm. Marc. lib. 23, cap. 6.

12. Sous le nom de *Sinæ* ou *Thinæ*, les Anciens comprenoient, non seulement les Chinois méridionaux, mais encore le Tunquin, la Cochinchine, le Pegu, & Siam. Ce nom de *Siam* semble être dérivé de celui de leur métropole, qui s'appelloit *Thin* ou *Thinæ*; car c'est ainsi que son nom est marqué dans le Périple de la mer Erythrée d'Arrien. Ptolemée & Marcien d'Heraclée la nomment *Theinæ*, & Stephanus *Sinæ* : la premiere lettre de ce nom se prononçant d'un son mitoyen entre

Ptol. lib. 7, cap. 3, tab. 11 Asiæ. Marc. Heracl. Peripl.

le T & l'S. Arrien dit que cette ville étoit méditerranée, & qu'elle étoit ſituée ſous la petite Ourſe : en quoi il s'eſt montré mauvais Géographe & mauvais Aſtronome ; car ces Chinois méridionaux étoient bien éloignés du Nord ; & Ptolemée, beaucoup plus intelligent que lui, les place à trois degrés au delà de l'Equateur, vers le Midi, & aſſez près de la mer d'Orient. Je ne m'éloignerois pas de l'opinion de Voſſius, qui a cru que la ville de Siam étoit cette ancienne métropole, mentionnée par Ptolemée : car il eſt bien certain que le pays de l'ancienne Chine & ſa ſituation approche de l'Equateur. Je croirois même volontiers que la ville d'Aſphetira, capitale du pays des Sinois, placée ſur la mer, & préſentant un bon port aux Marchands, étoit la même que la ville de Siam. Je ne doute pas que cette Aſphetira ne ſoit l'Aſpitra de Ptolemée, placée à l'embouchure d'un fleuve de ſon nom, & l'Aſparata d'Ammien Marcellin. Mais je ne ſuis pas de l'avis du même Voſſius, lorſqu'il nous veut perſuader que ces anciens Chinois, qui étoient nommés Sinois ou Thinois, n'étoient pas les mêmes que les

Arrian. Peripl. mar. Erythr.

Voſſ. in Mel. lib. 1, cap. 2.

Ptol. lib. 6, cap. 3, tab. XI Aſiæ. Amm. Marc. lib. 23, cap. 6.

Chinois d'aujourd'hui. Il eſt vrai que ces Sinois ne renfermoient pas les Seres, qui faiſoient la plus conſidérable partie des Chinois d'aujourd'hui ; mais ils marquoient les Chinois méridionaux, avec le Tunquin, la Cochinchine, le Pegu, & Siam, comme je l'ai dit. Ces Sinois ou Chinois anciens n'étoient pas ſi ſauvages & ſi inſociables que les Seres : ils étoient au contraire grands navigateurs, & fort adonnés au trafic. On trouve dans toutes les côtes qui environnent la mer des Indes, des traces de leurs courſes : on en trouve dans le continent de l'Afrique, dans l'Arabie, & dans les Indes, marquées par le Géographe de Nubie. Ces peuples reconnoiſſoient les Indiens pour leurs maîtres dans les Sciences & dans les Beaux-Arts : & Confucius n'avoit pas de honte d'avouer qu'il avoit appris la Philoſophie des Brachmanes : & il me feroit aiſé de faire voir, qu'il faut chercher dans l'Egypte la ſource de l'érudition Indienne & Chinoiſe. Comme ces pays ont été bien plus fréquentés dans ces derniers temps par les Occidentaux, qu'ils ne l'étoient alors, on en tire les mêmes marchandiſes que l'on en tiroit, &

Geogr. Nub. Clim. 1, *part.* 6, 8 & 10 ; & *Clim.* 2, *part.* 6.

beaucoup d'autres encore. Arrien dans ſon Périple de la mer Erythrée, & d'autres Auteurs, ont marqué les principales marchandiſes qui venoient des Indes de leur temps. Mais les navigateurs modernes, les Portugais, les Hollandois, & les Anglois, plus induſtrieux, plus hardis, & peut-être plus avides, ont pénétré plus avant par le ſecours de la bouſſole, ont fait de nouvelles découvertes, & de régions, & de marchandiſes ; & ont acquis de bien plus grandes richeſſes.



CHAPITRE LIV.

1. Routes principales de l'Occident aux Indes. 2. Anciens voyages faits aux Indes par Bacchus, Hercule, Sémiramis, Cyrus, Séfoftris, Hippalus, Ctefias. 3. Etendue donnée aux Indes par les Anciens. 4. Indes peu connues des Anciens, même long-temps après Alexandre; 5. peu connues même de Megafthene. 6. Les relations des Grecs fur les affaires des Indes ont été peu finceres. Megafthene, Daïmachus, Onéficrite, Patrocles. 7. Ptolemée Philadelphe, mieux inftruit des affaires des Indes que fes prédéceffeurs.

1. APRÈS avoir parlé des lieux principaux où fe faifoit autrefois le trafic des Indes, l'ordre veut que nous indiquions, finon dans un détail exact, au moins par une

deſcription ſommaire, les grandes & principales routes par où les marchandiſes de ces pays-là venoient dans l'Occident. Il ne faut pas eſpérer de parvenir à les connoître par celles qui ont été ouvertes & ſuivies de nos jours. Tavernier, dans les relations de ſes voyages des Indes, en a décrit ſix routes différentes, qu'il a pratiquées; & il a apporté aſſez d'exactitude dans ſon récit, & même aſſez de bonne foi; ce qui eſt aſſez rare dans les voyageurs. On en peut trouver quelques autres encore: mais il s'agit ici des routes qu'ont tenu les Anciens; & les Hiſtoires qu'ils nous ont laiſſées, ne nous donnent pas beaucoup de ſecours pour cette recherche.

2. Les plus anciens voyages qui ſe ſoient faits des parties occidentales aux Indes, ont été ceux des Egyptiens; & ces voyages ſe ſont faits par le golfe Arabique, & par la mer Rouge. La conquête que Bacchus fit des Indes, toute fabuleuſe qu'elle eſt, marque ces expéditions des Egyptiens: car on ſait que le Bacchus des Grecs eſt l'Oſiris des Egyptiens. Et comme les Tyriens ont auſſi navigé par le golfe Arabique dans la mer Rouge, il y

a apparence que delà eſt venue la fable de l'expédition d'Hercule aux Indes : car on ſait auſſi que les Tyriens avoient leur Hercule. Je n'appelle point voyages les expéditions de Sémiramis & de Cyrus contre les Indiens leurs voiſins, ſur les frontieres de leurs Etats; outre que ce que l'on rapporte de cette entrepriſe de Sémiramis a paru fort incertain, & que celle de Cyrus ne l'eſt guere moins. Ces conquêtes, que Séſoſtris pouſſa juſqu'aux Indes, furent maritimes ; & pour les faire, il s'embarqua dans le golfe Arabique, ſur une flotte de quatre cents navires. On lui attribue même l'invention des vaiſſeaux longs. Le Périple de la mer Rouge, qui porte le nom d'Arrien, fait mention d'un ancien Pilote, nommé Hippalus, qui partant d'Arabie pour aller aux Indes, ſans s'amuſer à ſuivre les côtes, comme on faiſoit auparavant, pouſſé d'un vent de ſud-oueſt, prit la pleine mer, & fit heureuſement le trajet par un chemin bien plus court. Son exemple fut ſuivi avec tant de ſuccès, que ce vent de ſud-oueſt, qui étoit ſi commode pour le voyage des Indes, prit ſon nom, & fut appellé Hippalus. Les Grecs au-

roient pu ſavoir quelque choſe de l'état des Indes avant Alexandre, par les relations de Cteſias, qui put s'en inſtruire dans le long ſéjour qu'il fit en Perſe en qualité de Médecin, ſi l'on avoit pu ajouter foi à ce qu'il en a écrit. Mais ſentant le peu de vraiſemblance qui paroiſſoit dans la plupart de ſes récits, il a cru les avoir ſuffiſamment établis en diſant qu'il parle ſur la foi de ſes propres yeux, ou de témoins dignes de foi : mais en cela même il a bien pu déguiſer la vérité, s'il l'a déguiſée dans le reſte ; & cette proteſtation n'a pas rendu les lecteurs plus crédules. Les Perſes, de qui il avoit appris ces choſes, purent bien le tromper, & lui faire de faux rapports. Il a donc été traité de menteur & d'Auteur fabuleux par Ariſtote & par Photius. *Ariſtot. Animal. lib. 8, cap. 28. Phot. Tmem. 22.*

3. Il faut remarquer cependant que par l'étendue qu'il a donnée aux Indes, en diſant qu'elles étoient égales au reſte de l'Aſie, ce qui ſe confirme par les tables de Ptolemée, il paroît que dès ce temps-là on ne les bornoit pas au Gange, & qu'on les étendoit bien plus loin vers l'Orient ; & qu'il n'a pas mérité en cela d'être repris par Arrien, qui lui préfere *Arrian. Indic.*

le ſentiment d'Onéſicrite, prétendant que les Indes ne ſont que le tiers de l'Aſie : ce qui n'étoit vrai que des Indes, qui avoient été parcourues de ſon temps par Alexandre. Mais en parlant abſolument des Indes, & de toute leur étendue, le ſentiment de Cteſias eſt très-véritable.

4. Après la conquête d'Alexandre, qui ſe termina au fleuve Hypanis, ou, comme d'autres l'appellent, Hyphaſis, entre l'Indus & le Gange, & la navigation que firent par ſes ordres Néarque & Onéſicrite, depuis l'embouchure de l'Indus juſqu'à l'Euphrate, l'Hiſtoire ne nous apprend point quel uſage l'on fit de tant de nouvelles découvertes, ni de quelles autres elles furent immédiatement ſuivies. Arrien ne diſſimule point, dans le traité qu'il a fait des affaires des Indes, qu'il ne connoiſſoit rien au delà de l'Hyphaſis, & que peu d'Auteurs ont parlé des peuples ſitués ſur le Gange, & de ſon embouchure.

5. Les rapports des ſoldats d'Alexandre furent peu fideles, & ils s'appliquerent bien plus à dire des choſes ſurprenantes, que des choſes véritables : & ceux qui vinrent après

eux

eux n'ont pas été de meilleure foi. Arrien même, qui a écrit l'expédition d'Alexandre, traite de fables la plupart de ces merveilles des Indes, qui ſont tant vantées : & il ne croit pas que Megaſthene, qui vécut à peu près du temps d'Alexandre, & qui paſſa au ſervice de quelques Rois des Indes, ait beaucoup parcouru cette région ; quoiqu'il l'ait toutefois plus viſitée que les ſoldats d'Alexandre. Rien ne fait mieux voir leur vanité outrée, & le peu de fidélité de leurs récits, que la lettre de Craterus, qui fut un des Généraux d'Alexandre, par laquelle il mandoit à ſa mere qu'Alexandre avoit été juſqu'au Gange, & qu'il l'y avoit accompagné ; à quoi il ajoutoit une deſcription de ce fleuve faite à plaiſir, & fort éloignée de la vérité : quoiqu'il ſoit très-conſtant qu'Alexandre ne vit point le Gange, & ne paſſa point l'Hypanis. Or ce Megaſthene accuſe de fauſſeté toutes les relations des Indes qui avoient paru avant lui, parce que, dit-il, aucune armée étrangere n'avoit pénétré dans leur pays avant Alexandre, & qu'aucune n'étoit ſortie de chez eux pour envahir les étrangers. Il ne convient pas que Séſoſtris, ni

Arrian. Exped. lib. 5, & Indic.

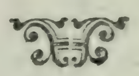
Nabuchodonosor, ni Tearcon, ni Indathyrsus, ni Sémiramis, aient porté leurs armes jusques dans les Indes. Il ne désavoue pas tout-à-fait l'expédition de Bacchus, quoiqu'il l'appuie sur de fort légeres conjectures : & quant à ce qui se dit d'Hercule, il soupçonne qu'il le faut entendre de quelque Prince voisin des Indes : & les Indiens même veulent qu'il ait été leur compatriote. Mais Eratosthene traite tout cela de pures fictions, controuvées par les Grecs, suivant le génie de leur nation : en quoi il a été suivi par Strabon.

Strab. lib. 5.

6. Mais ce Megasthene, qui a si peu de foi aux autres, n'en mérite pas beaucoup lui-même, au jugement de Strabon, qui dit nettement que tous ceux qui ont écrit des affaires des Indes, n'ont pas été sinceres. Il met à leur tête Daimachus ; il le fait suivre de près par Megasthene ; & il met Onésicrite au troisieme rang, quoiqu'il ne nie pas qu'il ne se trouve quelque vraisemblance dans ses récits. Mais il vante fort la fidélité de Patrocles, qui commanda cette flotte de Seleucus & d'Antiochus qui parcourut la mer Caspienne ; & qui avoit écrit sur les mémoires mêmes qu'Alexandre avoit vus.

Strab. lib. 2 & 15.

7. Ptolemée Philadelphe, Roi d'Egypte, pour l'intérêt de son Etat, & pour la satisfaction de son esprit curieux, en établissant des navigations réglées aux Indés, & y joignant des gens capables, tels que ce savant Mathématicien Dionysius, qui en laissa des mémoires, put bien s'instruire plus particuliérement des Indes que ceux qui l'avoient précédé : & Eratosthene, qui fleurissoit dans Alexandrie environ cent ans après Alexandre, profita sans doute de ces navigations pour connoître exactement l'étendue des Indes, & pour en composer un traité, qui mérita la créance du Public. Il s'en falloit beaucoup qu'il ne fût aussi intelligent dans la Géographie de l'Occident, où il a fait plusieurs fautes, que Strabon a relevées : mais pour celle de l'Orient, dont la connoissance se pouvoit acquérir par les navigations d'Egypte, personne ne l'a surpassé.



CHAPITRE LV.

1. Avant le temps d'Auguste, on ne connoissoit presque point d'autre route pour aller aux Indes, que par la mer Rouge. 2. Description plus particuliere de cette route des Indes par la mer Rouge.

1. CE sont là les traces qui nous restent du commerce que l'Occident eut avec l'Orient avant le temps d'Auguste, & des routes qui conduisoient de l'un à l'autre, & qui se réduisoient à la navigation qui se faisoit de l'Egypte aux Indes par la mer Rouge. Et afin que l'on ne croie pas que la perte des monuments antiques nous en ait ôté la connoissance, il faut entendre ce qu'en dit Strabon, qui vécut sous Auguste, & écrivit vers le commencement de l'empire de Tibere, l'excellent ouvrage qu'il nous a laissé. Il prépare le lecteur à sa description des Indes, en

Strab. lib. 15.

disant que de son temps peu de gens les avoient vues, à cause de leur éloignement; que ceux qui les avoient vues, n'en avoient vu qu'une partie, & seulement en passant, assez légérement, & n'avoient connu le reste que sur la parole d'autrui; & qu'ils faisoient même souvent des rapports différents d'une même chose, comme il étoit arrivé aux soldats d'Alexandre; & que tous cependant, quoique contraires les uns aux autres, protestent de n'avoir rien avancé qu'ils ne connussent avec certitude. Il dit ailleurs que du nombre des Marchands qui alloient de l'Egypte aux Indes, fort peu pénétroient jusques au Gange; & que ceux-là même étoient gens grossiers & ignorants, fort peu capables de prendre une connoissance juste des choses qu'ils voyoient; que ces Ambassadeurs qui furent envoyés à Auguste avec des présents par des Rois Indiens, ne venant que d'un seul canton des Indes, qui sont si vastes, ne pouvoient pas en donner une parfaite & entiere connoissance. Il dit en un autre endroit que tout cet espace qui étoit depuis l'Elbe jusqu'à l'Océan oriental, & que toute la côte de cet Océan jus- *Strab. lib. 7.*

qu'à l'embouchure de la mer Caſpie, étoient entiérement inconnus de ſon temps ; & que, ni par mer, ni par terre, aucun des Romains n'avoit été au delà de l'Elbe. Cette opinion que les Anciens avoient de la mer Caſpienne, comme d'un golfe de l'Océan, eſt une marque bien expreſſe de l'extrême ignorance où ils étoient de l'Océan Scythique. Et cette ignorance a paſſé juſqu'au temps de Pline. Et lui cependant, & Mela, nous repréſentent les contrées voiſines de cet Océan comme impénétrables & impraticables, ou pour la barbarie des habitants qui mangent les hommes, ou pour la férocité des bêtes qui les dévorent, ou pour les neiges dont elles ſont couvertes, ou pour les affreuſes ſolitudes, ou pour les difficultés inſurmontables des chemins. Comment donc les Anciens, ayant une telle opinion de la diſpoſition de ces lieux, auroient-ils cru que des Marchands euſſent pu traverſer de telles régions, & y établir des retraites certaines, & des entrepôts aſſurés ?

Plin. lib. 6, cap. 17. Mela, lib. 3, cap. 7.

2. Cette route, par la mer Rouge, eſt celle de toutes les anciennes dont la certitude peut être la moins conteſtée. Néarque & Onéſicrite

en avoient parcouru, par ordre d'Alexandre, la partie la plus orientale, allant de l'Indus à l'Euphrate. Pline l'a décrite, & en a marqué les principales ſtations. Arrien dans ſes Indiques s'eſt étendu davantage en rapportant ce voyage, & n'a rien omis des lieux où aborderent ces Généraux, & de leur ſituation. Quand Pline a donc dit que la deſcription qu'ils ont faite de cette navigation ne marque point les lieux ni les diſtances, il a ſans doute parlé des extraits que Juba en avoit faits, & qu'il paroît avoir eu devant les yeux en compoſant ſon récit. Cette navigation dura ſept mois. Pline ajoute que la route que l'on tint depuis, pour aller de l'Egypte aux Indes, commençoit à ce cap d'Arabie, nommé autrefois Syagrus, & maintenant cap Fartak, pour aborder à Patale, ſituée ſur une des embouchures de l'Indus. Ce cap étoit vraiſemblablement le rendez-vous des vaiſſeaux qui venoient du golfe Arabique & du golfe Perſique; c'eſt-à-dire, des pays occupés par les ſucceſſeurs d'Alexandre, & dans l'Egypte, & dans l'Aſie. Quoique ce trajet fût aſſez court, on l'abrégea encore, ſelon Pline, en partant du cap de Sya-

Plin. lib. 6, cap. 23.

Plin. lib. 6, cap. 23.

grus, pour aborder au port de Zigerus, ſitué dans les Indes, & plus occidental que Patale. Suivons toujours Pline, qui dit que cette route fut long-temps pratiquée, juſqu'à ce que les Marchands, avides d'un plus grand gain, chercherent d'autres voies pour s'attirer les richeſſes des Indes. Ptolemée Philadelphe commença à s'y appliquer : & les Romains s'étant rendus maîtres de l'Egypte, ſe rendirent auſſi maîtres de tout le commerce qu'elle faiſoit aux Indes, & y envoyerent réglément des flottes tous les ans. Pline décrit exactement la route que tenoient les Marchands Romains, allant d'Alexandrie juſqu'au port de Berenice ſur le golfe Arabique. Ils partoient de là vers le milieu de l'été, & alloient toucher à Ocelis, port d'Arabie, à l'extrêmité du même golfe ; ou à celui de Cana, un peu plus oriental, dans la même contrée. Il parle auſſi du port de Muza, ſitué au deſſus d'Ocelis, & ſur la même côte ; mais dont le commerce ne conſiſtoit que dans le débit de l'encens, & des autres aromates de l'Arabie, & n'alloit point aux Indes. Mais pour ceux qui y alloient, le mieux étoit de partir d'Ocelis, & d'aller ſurgir au port de Muziris dans les

Indes, ou au port de Barace, qui n'en eſt pas fort éloigné. Et lorſque Pline ajoute que les noms de ces lieux étoient inconnus avant ſon temps, il donne aſſez à entendre que ces routes étoient nouvelles, & avoient été découvertes par les Romains. Il conclut enfin ce diſcours, en diſant que les flottes revenoient des Indes vers le ſolſtice d'hiver de la même année du départ. Ce que je vois de plus remarquable dans tout ce traité de Pline, c'eſt ce qu'il dit, qu'il n'y avoit point d'année que les Romains ne portaſſent aux Indes du moins pour cinq millions de marchandiſes, & qu'on ne gagnât le centuple ſur celles qu'on en rapportoit.



CHAPITRE LVI.

1. Route par le détroit de Waigats, inconnue aux Anciens. 2. Opinion des Anciens ſur la jonction de la mer ſeptentrionale de l'Aſie avec la mer Caſpienne. 3. Route de la Moſcovie à la Chine. 4. Route des Indes par Samarcande. 5. Route des Indes par Bogar. 6. Route des Indes par le pays des Ariens. 7. Route des Indes par le pays des Saces. 8. Route des Indes par Cabul. 9. Route des Indes par Candahar. 10. Itinéraire des Indes, de Solin. 11. Route des Séſates allant à la ville de Thina. 12. Signification du nom du mont Taurus, & ſon étendue.

1. APRÈS cette route ſi commune, & ſi fréquentée, la ſeule qui ſe préſente eſt celle que l'on pourroit croire avoir été

faite par la mer ſeptentrionale, entre l'Orient & l'Occident. Mais il ne paroît point par les livres des anciens Géographes qu'ils aient eu le moindre ſoupçon de ces routes, que l'on a tentées dans ces derniers temps par le détroit de Waigats & la nouvelle Zemble, pour paſſer des mers d'Occident dans celles d'Orient. Car de s'imaginer que ces Marchands Indiens qui furent jetés par la tempête ſur la côte de Germanie, & préſentés par le Roi des Sueves au Proconſul Metellus Celer, feroient venus par cette mer & par ce paſſage, ce ſeroit s'expoſer à l'illuſion, comme je l'ai fait voir ci-deſſus.

2. Il eſt certain que les Anciens avoient d'étranges opinions ſur la diſpoſition de cette partie ſeptentrionale de l'Aſie. Ils croyoient que la mer Caſpienne étoit un golfe de l'Océan Scythique, c'eſt-à-dire, de la mer ſeptentrionale de l'Aſie, & que ces deux mers ſe joignoient par un canal aſſez étroit, mais aſſez large pour donner paſſage aux vaiſſeaux qui alloient de la mer Caſpienne aux Indes. J'ai fait voir cependant dans mes Animadverſions ſur le Poëte Manile, qu'il y a ſujet de s'éton- *Animad. in Manil. lib. 4, v. 644.*

ner que ces Auteurs aient pu se coëffer d'une si folle créance après le témoignage d'Hérodote, qui assure formellement le contraire. Pline en parle après Strabon, comme d'une opinion reçue communément de son temps; & donne à entendre que Séleucus & Antiochus, qui succéderent à Alexandre, firent ce trajet sous la conduite de Patrocles. Les Anciens, suivant cette opinion, n'ont pas eu de peine à croire que tout le commerce de la partie septentrionale & maritime des Indes, & de la mer Caspienne, où de si grandes routes & de si grands fleuves aboutissent, a pu passer dans l'Occident par l'Océan Scythique, raisonnant sur la fausse supposition de la jonction de ces deux mers.

Plin. lib. 6, cap. 17. Strab. lib. 2, & 7, & 11.

3. Si des routes de mer nous passons maintenant à celles de terre, en commençant par celles du Nord, on pourra soupçonner sans témérité que les Anciens ont entretenu quelque commerce entre la partie septentrionale de l'Asie & celle de l'Europe: comme nous avons su dans ces derniers temps, que les frontieres des Etats de l'Empire de Moscovie approchent des frontieres de l'Empire de la

Chine ; & que les Ambaſſadeurs du Czar, faiſant ce trajet en l'année 1659, avoient paſſé au nord du royaume de Boutan, au travers de la grande Tartarie ; & que dès l'année 1619 un autre Moſcovite avoit fait le même voyage, dont on voit une relation fort détaillée : route qui vraiſemblablement n'étoit pas nouvelle aux Moſcovites, & qu'ils pratiquoient depuis long-temps. Ce ſoupçon put encore être fortifié par la connoiſſance que nous avions que les Marchands de Ruſſie entretenoient encore un commerce réglé avec la Chine, par Aſtracan & la mer Caſpie, & par Bogar au deſſus de l'Oxus, comme je le dirai en ſon lieu. Je ne deſcendrai point juſqu'aux voyages qui ſe ſont faits depuis aux Indes, à la Chine, & en Tartarie, par Benjamin le Navarrois, Marc Paul, Rubruquis, Plancarpin, Hayton, & autres ; car je ne parle que des voyages anciens ; & je n'ai parlé de ceux des Moſcovites à la Chine, que parce qu'ils nous découvrent une route qui a vraiſemblablement été pratiquée par les Anciens. Je ne deſcendrai point non plus dans ces voyages qu'on dit être aſſez ordinaires aux Turcs, partant

de Conſtantinople, & traverſant la Perſe & les Indes, pour arriver à la Chine; ni dans ceux qui ſe ſont faits des Indes à Ormus, & par le golfe Perſique à Baſſora ſur l'Euphrate, d'où les marchandiſes des Indes étoient tranſportées par caravanes dans le reſte de l'Aſie, & par Alep, par le Caire, & par Alexandrie, dans toute l'Europe; ni dans ceux encore qui ſe faiſoient auparavant, des Indes au travers de la Perſe, juſqu'à Antioche, dont les Palmyréniens faiſoient les voitures, & entretenoient le négoce, pendant que leur Etat étoit floriſſant, d'où elles venoient dans la mer Méditerranée; ni enfin dans ceux qui ſe faiſoient par mer à Aden dans l'Arabie, & de là dans l'Egypte. Si cette route de la Moſcovie à la Chine a été fréquentée par les Anciens, comme il eſt aſſez probable, c'eſt la plus ſeptentrionale de toutes celles qui ſe ſont pratiquées réglément par terre. Je dis réglément, car il ſeroit inutile, & même impoſſible, de rapporter toutes les routes particulieres qui ont été ſuivies par des aventuriers, que le haſard ou la curioſité a écartés des grands chemins; ou par des voyageurs plus hardis, & mieux inſ-

truits de l'état des pays qu'ils vouloient traverſer.

4. La route qui du côté du midi approchoit davantage de celle qui alloit de la Moſcovie à la Chine, étoit celle de Samarcande, capitale de la Tranſoxiane, ſituée au delà de l'Oxus. C'étoit par cette riviere que la ville de Samarcande, qui n'en étoit pas fort éloignée, faiſoit ſon commerce vers l'Occident, & ſuivant le cours de l'Oxus, par la mer Caſpie, & de là dans le Volga, & enſuite dans tout le Nord occidental. Si l'on conſidere cette route, & celles dont je parlerai dans la ſuite, qui peuvent ſe ſervir de la mer Caſpie & du Volga, on verra que par cette voie, ſans entrer dans l'Océan, on pourroit aller de la Chine en Eſpagne, & lier l'Orient avec l'Occident, partant de l'extrêmité orientale pour gagner l'Oxus, & enſuite le Volga, que l'on pourroit joindre au Tanaïs, là où ils approchent davantage, par une tranchée de ſix lieues d'Allemagne ; & par le Tanaïs, gagnant le Pont-Euxin, on pourroit aller par la mer Méditerranée juſqu'à Gibraltar. Strabon nous indique une autre route par la mer Caſpie, plus *Strab. lib.* 11.

courte que celle du Volga, pour rencontrer le Pont-Euxin, en tirant vers l'Albanie, qui eſt au couchant de cette mer, entrant dans le fleuve Cyrus, & remontant vers ſa ſource. Et *Plin. lib. 6, cap. 17.* Pline, ſur le témoignage de Varron, nous apprend que Pompée voulant s'aſſurer de cette route, connut que venant des Indes par l'Oxus dans la mer Caſpie, on pouvoit entrer dans l'embouchure du Cyrus, & en le remontant, s'approcher du Phaſe, à cinq journées près, & y tranſporter par terre les marchandiſes qui ſeroient venues par le Cyrus. Je dis les mar- *Solin. cap. 19.* chandiſes, & non pas, comme dit Solin, les *Plin. lib. 6, cap. 11.* bateaux même dont on ſe ſeroit ſervi. La voie que Seleucus Nicator avoit imaginée, au rapport de Pline, qui allegue l'Empereur Claude pour ſon garant, pour joindre l'Aſie à l'Europe, & la mer Caſpienne au Pont-Euxin, en tirant un canal du boſphore Cimmérien à la mer Caſpie, auroit encore abrégé de grands détours, ſi elle avoit été praticable dans une ſi grande diſtance, & au travers de tant d'obſtacles.

5. Bogar approchoit encore davantage de l'Oxus, & s'en ſervoit utilement pour ſon trafic.

ſic. Samarcande, qui s'étoit agrandie & enrichie dans ſon voiſinage, & avoit affoibli ſon commerce, ne l'avoit pourtant pas entiérement détruit; & elle voyoit aborder d'un côté des Marchands du Cathay, de la Chine, & des Indes, tant au delà qu'au deçà du Gange, & de la Perſe; & d'un autre côté les Moſcovites allant à la Chine, & y entretenant un commerce réglé. Le temps a apporté de grands changements à la diſpoſition de ces lieux; car, ſuivant la relation du voyage de Jenkinſon, on a ſi fort affoibli le cours de l'Oxus par les diverſes coupures & par tous les canaux qu'on en a tirés pour abreuver ces terres altérées, que la force lui manquant pour ſe rendre dans la mer, il a perdu ſon nom, en tombant dans une autre riviere: ſemblable en cela au Rhin, d'où l'on a tiré tant de canaux dans ſa courſe, qu'à peine connoît-on ſon ancienne & véritable embouchure. La même choſe eſt auſſi arrivée à la riviere de Sogde, voiſine de l'Oxus.

6. Ammien Marcellin déſigne aſſez confuſément une autre route qui alloit du pays des Ariens, ſitués à l'égard des Seres entre le *Amm. Marcell. lib. 23, cap. 6.*

ſeptentrion & l'occident, juſqu'à la mer Caſpienne. Il marque le fleuve Arias, traverſant cette région, & portant bateaux. Puis il ajoute que de ce pays on parvient à la mer Caſpienne par une navigation de près de cent lieues. Je ne vois point cependant d'autre fleuve ſur lequel on ait pu faire cette navigation que l'Oxus, dans lequel ſe déchargeoit quelque fleuve des Ariens, comme le Zariaſpe, ſuivant le témoignage de Strabon.

Strab. lib. 11.

Amm. Marcell. lib. 23, *cap.* 6.

7. Ce même Marcellin nous trace encore un autre chemin, peu éloigné du précédent, venant du pays des Seres, & traverſant dans une grande longueur le pays des Saces, nation farouche, & ſans aucunes villes. L'Araxate & le Dymas, deux fleuves navigables, ſe préſentent dans cette route, ſous les monts Sogdiens; & après avoir formé le grand marais Oxien, vont ſe décharger dans l'Oxus, ſelon la délinéation de Ptolemée.

8. La route de Cabul tendoit au midi, par une riviere voiſine, qui tomboit dans l'Indus, & par-là dans la mer Indique. L'on y portoit les aromates, & les autres marchandiſes des Indes qui étoient deſtinées pour le Midi. Il s'y

faisoit un grand débit de troupeaux entre les Scythes, qui en étoient voisins, & les Perses; & encore aujourd'hui c'est là que les Usbecks, habitants de l'ancienne Bactriane & de l'ancienne Parthie, viennent trafiquer de leurs chevaux en très-grand nombre, comme il est aisé de l'imaginer par le voisinage des Tartares & des Perses, peuples adonnés dans tous les temps, & de paix & de guerre, à l'entretien des chevaux.

9. En descendant vers le midi, on tombe dans la grande route de Candahar, par où s'entretient le commerce entre la Perse & les Indes: cette ville, qui est aujourd'hui sous l'empire des Perses, se trouvant située où Ptolemée place Alexandrie, l'une de ces villes qu'Alexandre bâtit dans le cours de ses conquêtes, pour en être des monuments certains dans l'avenir. Le nom même de Candahar pourroit appuyer cette conjecture, en le dérivant de celui d'Alexandre, que les Orientaux plus récents ont défiguré en celui d'Iscander. Mais il y a bien plus d'apparence qu'il vient du nom des Candariens, peuple situé sur l'Oxus, près du lieu où est placée la ville de

Ptolem. Asiæ tab. 7.

Candahar. Cette route a beaucoup perdu de ses pratiques, depuis que les peuples d'Occident ont fait le commerce entre la Perse & les Indes par la voie de la mer. Elle retient pourtant encore une partie de son lustre, les caravanes d'Ispahan & d'Agra ne trouvant point de chemin plus commode que par Candahar. Celles qui viennent des parties septentrionales de la Perse, auxquelles se joignent souvent des Marchands, chargés de denrées venues par la mer Noire & par la mer Caspienne, & de celles de Mengrelie, c'est-à-dire, de l'ancienne Colchide, qui consistoient principalement en fer & en acier, dont se fournit encore aujourd'hui toute la Turquie; sans parler de l'argent & de l'or qui y attira les anciens Argonautes, des fruits de la terre & des bleds, de la cire & du miel, du chanvre & du lin, de la poix, & des bois nécessaires pour la navigation; ces caravanes, dis-je, vont tomber dans cette route de Candahar, sans s'avancer jusqu'à Ispahan, & aux parties méridionales de la Perse. Il est croyable que les caravanes de Tauris, qui alloient au Levant, prenoient la même route, & se

joignoient à celles-là. Cette ville étoit fort marchande en pierreries, en draps d'or & de soie, & autres marchandises de prix ; & le commerce y attiroit des Négociants de l'Europe, de toute l'Asie, & des Indes.

10. Solin promet dans le titre de son cinquante-quatrieme chapitre un itinéraire des Indes. Mais outre qu'il s'y trompe souvent, comme Saumaise l'a remarqué, il n'a pas entrepris de désigner une route réglée & exacte, qui conduisît des Indes vers l'Occident, mais de faire un dénombrement géographique des provinces situées entre les Indes & l'Arabie ; comme il paroît clairement par la même description qui est dans Pline, & qu'il a compilée peu fidélement. *Plin. lib. 6, cap. 23.*

11. Il ne faut pas non plus s'arrêter à ce qu'a écrit Arrien dans son Périple, de la situation de cette grande ville de Thina, capitale de la Chine, & du chemin que prennent les Marchands qui en reviennent : car on voit clairement qu'il a très-mal entendu cette Géographie orientale ; & que cet autre Arrien qui a écrit des affaires des Indes, a eu grande raison de dire qu'il ne connoissoit rien au delà

du Gange. L'Auteur du Périple place cette ville de Thina ſous la petite Ourſe, c'eſt-à-dire, près du Pole : ce qui marque, comme je l'ai dit, une extrême ignorance, & eſt d'une intolérable abſurdité. Il ajoute que l'on porte par terre les marchandiſes de cette ville, qui ſont de la laine, du fil, & des draps de ſoie, par la ville de Bactres à Barygaze ; & qu'on les reporte de là à Limyrica par le Gange. Cela eſt très-différent de la ſituation que Ptolemée a donnée à tous ces lieux ; car il met une diſtance de 23 degrés de latitude entre Bactres & Barygaze, & 25 degrés de longitude entre Limyrica & le Gange. Ce qu'on peut recueillir de plus certain de ce récit, c'eſt que les Seſates alloient tous les ans par caravanes aux confins de la ville de Thina, pour y porter leurs marchandiſes ; & que ſi ces Seſates ſont les mêmes que les Baſades, marqués par Ptolemée, comme Stuckius l'a conjecturé avec beaucoup de vraiſemblance, la route qu'ils tenoient pour aller à la ville de Thina n'étoit pas d'une grande longueur, puiſqu'ils étoient ſitués à l'orient du Gange.

Ptol. lib. 7, cap. 2, tab. XI Aſiæ.

12. Et parce que dans cette deſcription des

Indes, & des provinces de l'Asie, l'on trouve par-tout le mont Taurus, & souvent confondu avec d'autres montagnes, il est bon d'avertir le lecteur que le nom du mont Taurus vient du mot général טור, qui dans la langue Chaldaïque signifie *montagne*, & se peut donner à toutes les montagnes du monde. Les Grecs même ont reconnu cette signification, & Diodore de Sicile semble donner pour synonimes *Taurus* & λόφος, qui signifie *colline*. Il ne faut donc pas s'étonner, si on trouve le mot de *Taurus* appliqué à toutes les parties de cette grande chaîne de montagnes, qui s'étendent depuis la mer orientale de l'Asie jusqu'à la mer de Pamphylie. Cela donne lieu à l'intelligence d'un passage de Mela, qui est corrompu, & par-là mal entendu. Il dit que cette montagne ayant commencé à la mer d'Orient de s'élever, & s'étant étendue à droite & à gauche vers l'Occident, vient enfin aboutir à l'autre mer. Puis il ajoute ces paroles : *Idem autem & totus, ut dictus est, dicitur, etiamque spectat Orientem ; deinde Emodes, & Caucasus, & Paropamisus*. Les Interpretes se tourmentent fort là dessus. Leur peine cesseroit, & ils

Diodor. lib. 14.

Mela, lib. cap. 15.

verroient clair dans l'obſcurité de ce paſſage, ſi au lieu du mot *Totus*, ils avoient lu *Torus*. Mela veut dire que cette montagne en s'approchant de l'Orient, retient le nom de *Torus*, qu'elle avoit dès la côte de Pamphylie ; & qu'elle porte cependant dans ſa courſe les autres noms d'Emode, de Caucaſe, & de Paropamiſe. Le nom de *Torus* eſt le même que celui de *Taurus* : car le mot original de טור ſe peut exprimer en Grec par *Torus* & par *Taurus* ; & les Grecs ont choiſi le dernier, parce qu'il eſt plus commun dans leur langue. Cela eſt juſtifié nettement par le témoignage de Polybe, qui en parlant d'une colline de Sicile, dit qu'on l'appelloit *Torus*. De même que Diodore dit que la colline de Sicile ſur laquelle étoit bâtie la ville de Taurominium, s'appelloit *Taurus*.

Polyb. lib. 1.

Diod. lib. 14.



CHAPITRE LVII.

1. Suite du commerce des Romains après Auguste; 2. sous Tibere & Caligula, & par les soins de Drusus, pere de l'Empereur Claude; 3. sous Claude; 4. sous Neron; 5. sous Galba, Othon, & Vitellius; sous Vespasien; 6. sous Tite, Domitien, & Nerva; sous Trajan; 7. sous Adrien; sous Antonin le Débonnaire; 8. sous Antonin le Philosophe; 9. sous Pertinax; 10. sous Severe; 11. sous Caracalla; 12. sous Alexandre Severe; 13. sous Maximin; 14. sous Aurelien; 15. sous Claude; 16. sous Firmus & Saturninus; 17. sous Probus; 18. sous Diocletien: Saxons: rivage Saxonique: 19. & sous Constantin.

1. AYANT exposé ci-dessus l'Histoire du commerce des Romains jusqu'au temps d'Auguste, je dois rendre raison de celui qu'ils

entretinrent dans la ſuite ſous leurs Empereurs, juſqu'à la décadence de l'Empire. J'ai repréſenté l'état floriſſant où il fut porté ſous la longue & heureuſe domination d'Auguſte. J'ai fait voir, par le témoignage de Strabon, qu'il partoit de ſon temps de très-grandes flottes de la mer Rouge pour le commerce des Indes & de l'Ethiopie ; qui en rapportoient de très-riches denrées, que l'on tranſportoit enſuite à Alexandrie. Pline ajoute que dans ſon ſiecle cette navigation ſe faiſoit tous les ans par les Romains, en tenant la même route qu'avoient tenu les vaiſſeaux d'Alexandre.

Strab. lib. 17.

Plin. lib. 6, cap. 23.

2. L'Hiſtoire ne nous apprend point en détail que le commerce ait pris aucun accroiſſement ſous Tibere. Elle nous apprend ſeulement que ce Prince avoit porté les armes Romaines au travers de l'Allemagne, juſques ſur les bords de l'Elbe ; tandis que ſa flotte, après avoir parcouru l'Océan ſeptentrional, inconnu juſqu'alors aux Romains, remonta ce fleuve, & ſe joignit à ſon armée. Caligula, Prince extravagant & écervelé, fit ſemblant d'avoir achevé de ſubjuguer l'Angleterre, ſans même y être entré. Il fit bâtir une haute tour

ſur le rivage oppoſé, du côté de l'Allemagne, pour ſervir de phare, comme un monument de ſa victoire. Et pour faire plus de parade de cette victoire, il fit porter par terre vers Rome les galeres dont il s'étoit ſervi ſur cette mer. Il ſe préparoit même un grand triomphe, quoique toute ſon expédition ſe fût terminée à ramaſſer quelques coquillages. Il fit préparer quelques flottes dans la ſuite, non pas pour la guerre, ni pour le commerce, mais pour s'enfuir & abandonner l'Italie, ſur les nouvelles qui lui vinrent de quelque révolte en Allemagne : qui, pour le dire en paſſant, ne paroît point s'être adonnée à la pratique de la mer ; quelques pillards ſeulement couroient le bon bord, ſans s'éloigner des côtes, & ſe ſervant ſeulement de canots tout d'une piece, mais quelquefois aſſez grands pour porter trente hommes. C'eſt à quoi aboutirent les exploits de Caligula, & les ſoins qu'il prit de l'augmentation du commerce ; à laquelle bien-loin de contribuer, il porta un extrême préjudice : & il penſa affamer Rome, lorſqu'il ramaſſa de toutes parts un nombre infini de vaiſſeaux, pour la conſtruction de ce pont qu'il fit faire entre Bayes & Pouzzol.

Sueton. Claud. cap. 1. Suetone dit que Drusus, pere de l'Empereur Claude, fut le premier des Romains qui navigea dans l'Océan septentrional. Cela a besoin de correction, si on le prend au pied de la lettre; car que deviennent ces navigations que Pline dit avoir été faites, par les ordres d'Auguste, dans l'Océan septentrional, & qui l'avoient parcouru presque tout entier? que devient cette flotte, qui au rapport de Velleïus, après avoir traversé les golfes de l'Océan, remonta l'Elbe, du temps que Tibere, frere de Drusus, commandoit en ces quartiers-là, & revint chargée de toutes sortes de marchandises? Ce fut ce même Drusus qui joignit le Rhin à l'Issel, par ce canal, qui fut appellé de son nom la Fosse Drusienne.

Plin. lib. 2, cap. 67.

Vell. cap. 106.

3. L'Empereur Claude, son fils, fut le premier, après Jules César, qui attaqua l'Angleterre. Le grand appareil de vaisseaux qu'il fit pour cette entreprise, a été célébré par les vers de Seneque, lorsqu'il a dit que les flottes Romaines couvrirent des mers qui leur étoient inconnues auparavant; & par Pline, lorsqu'il a dit que ce Prince en triomphant de l'Angleterre, entra dans la mer Adriatique dans

Senec. Octav. Act. 1.

Plin. lib. 3, cap. 16.

un vaiſſeau d'une grandeur ſi étonnante, qu'il méritoit plutôt le nom de maiſon que de navire. Il conquit une partie de l'Angleterre, qui ſe ſoumit ſans réſiſtance. Il ſubjugua les iſles Orcades. Il fit un mémorable triomphe de cette conquête ; & pour en laiſſer un monument durable dans ſa maiſon, il fit porter à ſon fils le ſurnom de Britannicus. Ce fut ſous ſes ordres que Veſpaſien, qui fut depuis Empereur, rendit tant de combats, & ſoumit l'iſle de Wight. Rome ſe trouva dans l'abondance, par les ſoins de Claude, & par ſes libéralités ; car pour exciter les Marchands au trafic, & à la conſtruction de nouveaux vaiſſeaux, ſuivant l'exemple de ce qui fut pratiqué à Rome dans la ſeconde guerre Punique, lorſqu'il fallut envoyer des munitions à l'armée Romaine, qui faiſoit la guerre en Eſpagne, il ſe chargea des pertes qu'ils feroient par la tempête, lorſque, pour apporter des bleds à Rome, ils ſe feroient expoſés en hyver au péril de la mer. C'eſt lui qui mérite proprement le titre de fondateur du port d'Oſtie, par les réparations & les augmentations qu'il y fit faire, & par ce phare qu'il y éta-

blit, & auquel il fit ſervir de fondement ce vaiſſeau dont Caligula s'étoit ſervi pour faire apporter ce grand obéliſque d'Egypte, qui fut placé dans le cirque du Vatican : vaiſſeau ſi admirable pour ſa grandeur, qu'il portoit ſix-vingts mille muids de lentilles pour ſon leſt, & que juſqu'alors la mer n'en avoit point vu de pareil. Ce fut auſſi ſous l'empire de Claude que Corbulon joignit le Rhin à la Meuſe, par une tranchée longue de vingt-trois milles, pour épargner aux vaiſſeaux la longueur du temps, & les périls de la pleine mer ; & pour éviter les inondations que cauſoit le flux & le reflux.

4. Neron ne penſa à la mer que pour s'enfuir, & ſe retirer en Egypte, quand il vit ſes affaires déſeſpérées. Peu s'en fallut que l'Angleterre de ſon temps ne ſecouât le joug des Romains. Si le deſſein que conçut alors Antiſtius Vetus, l'un des chefs de l'armée Romaine, qui étoit campée ſur la frontiere d'Allemagne, eût été exécuté, il auroit bien fait de l'honneur à l'empire de Neron. Il vouloit joindre par un canal le Rhône à la Moſelle, & lier par cet ouvrage la mer Méditerranée à

l'Océan. Mais la déférence qu'il eut pour le conseil plein d'envie & de malignité, que lui donna un des Commandants de la Gaule Belgique, lui faisant appréhender la jalousie de Neron, empêcha l'effet d'une si belle entreprise.

5. Les successeurs de Neron, Galba, Othon, & Vitellius, n'eurent pas le temps de s'affermir dans leur domination, & bien moins encore de l'illustrer & de l'enrichir. Vespasien venant de l'Orient, pour prendre possession de l'Empire, auquel il étoit appellé, ne crut pas pouvoir rien faire de plus important pour son dessein, que de se saisir d'Alexandrie, qui étoit la clef de l'Egypte; sachant bien que par-là il se rendroit maître de la traite des bleds, si nécessaire pour la subsistance de Rome. Tacite a écrit assez exactement toute la fortune de l'Angleterre, depuis qu'elle fut entamée par Jules César, jusqu'au temps que Vespasien, dans l'année qui précéda sa mort, envoya Julius Agricola pour la gouverner. Ce fut lui qui acheva de la domter: & ce fut de son temps que l'on connut premiérement qu'elle étoit une isle; dont on fut encore plus *Tacit. Vit. Agric. cap. 10 & seq.*

pleinement aſſuré ſous l'Empereur Severe. Tacite rapporte à ce même temps la découverte des Orcades, & de Thulé ; quoique d'autres Hiſtoriens attribuent avec juſtice à l'Empereur Claude la gloire d'avoir ſubjugé les Orcades, dont Mela même, qui vécut ſous ſon empire, a marqué le nombre. Les paroles de Tacite diſtinguent manifeſtement Thulé des Orcades. Il dit qu'il domta les Orcades, mais qu'il reconnut ſeulement Thulé, que la neige & l'hiver avoient cachée juſqu'alors. Il ſe trompe encore en cela ; Thulé étoit connue dès le temps de Ptolemée Philadelphe, puiſque Pytheas de Marſeille, qui vivoit alors, en avoit fait une deſcription, qui eſt citée par Strabon.

Mel. lib. 3, cap. 6.

6. Il ne paroît pas que le commerce ait été bien floriſſant, ni qu'on ait fait de nouvelles découvertes ſous les Empereurs Tite, Domitien, & Nerva. Mais Trajan, Prince ambitieux, & deſireux de gloire, après avoir pris la ville de Cteſiphon, deſcendit juſqu'à l'embouchure du Tigre & de l'Euphrate, & entra dans l'Océan, dont il étudia la nature : & ayant par haſard apperçu un vaiſſeau qui

voguoit

voguoit vers les Indes, il fut tenté de prendre la même route, & d'aller se soumettre cette contrée, voulant surpasser la gloire d'Alexandre. Et il y auroit été, s'il n'avoit reconnu qu'il ne pouvoit pas garder toutes ces nouvelles conquêtes, si éloignées; & s'il n'avoit éprouvé que ses nouveaux sujets lui échappoient. Il se contenta donc d'établir une flotte dans la mer Rouge, pour entretenir la traite des Indes.

7. Quoiqu'il ne paroisse pas que le commerce eût part à ces entreprises de Trajan, non plus qu'à l'expédition d'Adrien en Angleterre, on ne peut pas croire aussi qu'il fût absolument négligé. Une ville aussi grande que Rome, & un Etat aussi vaste que l'Empire Romain, ne pouvoit pas subsister sans commerce. C'est à quoi il faut rapporter principalement le rétablissement du phare du port de Gaïette, & la réparation du port de Terracine, qui se fit par les soins d'Antonin le Débonnaire. Ce Prince, à l'exemple d'Auguste, fit observer sur la mer les loix navales des Rhodiens. Cela paroît par la réponse qu'il fit à la requête d'Eudæmon de Nicomédie,

Dig. De lege Rhodia, leg. 9, tit. 2, lib. 14. Dig. Ad. SC. Trebellianum; lib. 36, leg. 48.

rapportée dans le Digeste. Il y est fait aussi mention, dans une décision du Jurisconsulte Javolenas, qui vécut sous le même Empereur, de la flotte Britannique, commandée par Seïus Saturninus, qui est qualifié *Archicubernus*. Cette flotte avoit apparemment été établie depuis la victoire de l'Empereur Claude, pour entretenir le commerce avec l'Angleterre, & tenir cette province dans l'obéissance.

8. Son successeur, Antonin le Philosophe, prit sur-tout un grand soin de fournir abondamment la ville des bleds nécessaires pour sa subsistance; & pour la commodité du trafic, il veilla diligemment à la réparation des grands chemins; & même de peur de préjudicier au commerce, il voulut que la représentation des Pantomimes se fît plus tard aux jours de marché. Aussi apprenons-nous par le témoignage de l'Orateur Aristide, qui lui étoit contemporain, que le trafic étoit alors très-florissant, non seulement dans la mer Méditerranée, mais encore dans l'Océan, au delà du détroit, comme il l'avoit été long-temps auparavant.

Aristid. Ægypt.

9. Le négoce que l'Empereur Pertinax avoit exercé lui-même pendant la plus grande partie de sa vie, & même après qu'il fut parvenu à l'Empire, est une preuve assurée que cette profession n'avoit rien de bas parmi les Romains, & n'étoit point une dérogeance; particuliérement quand on ne l'exerçoit que par le ministere de ses gens, comme fit Pertinax; quoiqu'en cela sa conduite ne fût pas approuvée. Son pere avoit fait marchandise, dans la Ligurie sa patrie, d'une espece de bois cuit, qui étoit alors en usage. Comme ce métier étoit fort lucratif, son fils s'y appliqua avec tant d'ardeur, & même apparemment contre l'avis de son pere, qui le jugeoit propre à quelque chose de meilleur, que pour cette opiniâtreté il lui donna le surnom de Pertinax.

10. Severe, qui vint à l'Empire quelque temps après, par le soin qu'il prit de procurer l'abondance à Rome, ne nous permet pas de douter que, dans l'application qu'il donna aux affaires d'Angleterre, il ne portât autant ses vues sur l'augmentation du commerce, que sur celle de l'Empire. Ce ne fut

que sous son gouvernement que l'on sut avec certitude que l'Angleterre étoit une isle. Il pénétra en Ecosse, & jusqu'à l'extrêmité de l'isle. Il réprima les révoltes des habitants, & acheva de les subjuguer. Ce fut lui qui, pour arrêter les courses des montagnards, situés au nord de l'isle, & séparer leur territoire stérile & inculte de la partie méridionale, fertile, & plus propre à la culture, tira un mur, ou plutôt un retranchement d'une mer à l'autre; ayant pour cela obtenu des habitants une partie des terres qu'ils occupoient, & cela en reconnoissance de la protection qu'il leur donnoit contre leurs ennemis, & de la paix profonde dont il les faisoit jouir. Ces travaux lui firent mériter le surnom de Britannicus. Ce fut apparemment dans les mêmes vues d'enrichir l'Empire, & de procurer à Rome l'aisance & les commodités de la vie, qu'en revenant de son expédition contre les Parthes, il passa par l'Egypte, & prit une très-particuliere connoissance de l'état de ce pays, & des avantages que Rome en pouvoit retirer.

11. Quoique son fils Caracalla, revenant

des mêmes lieux, & prenant la même route, semblât le faire par les mêmes motifs, le cruel massacre qu'il fit faire à Alexandrie montra bien que la vengeance qu'il vouloit prendre des railleries piquantes que ce peuple moqueur & médisant avoit faites de lui, y avoit la meilleure part. Il ne laissa pas pourtant d'avoir de grands égards pour le corps des Marchands, qui étoit fort puissant dans Alexandrie : car dans les ordres qu'il donna pour en faire sortir les étrangers, il en excepta les Marchands, & les laissa en sûreté.

12. Mais Alexandre Severe, Prince bienfaisant, vertueux, & avisé, jugea digne de la sagesse de son gouvernement de faire fleurir le commerce dans Rome même; & pour y attirer les Marchands, il leur accorda de grandes immunités. Il modéra les exactions que l'on tiroit des Marchands & des Négociants : car ces professions, que l'on confond d'ordinaire, avoient des différences essentielles, qui sont marquées dans le Droit. L'on y apprend aussi quelles étoient ces différentes sortes d'exactions, & les changements qu'elles ont reçus. Cet Empereur divisa les Marchands & les Ouvriers en

différents corps de trafic & de métiers : il leur donna à chacun des protecteurs, tirés de leurs corps, & des Juges particuliers, qui pussent connoître de leurs affaires.

13. Maximin exerça lui-même le trafic avec les Goths, des denrées que lui fournissoient les terres qu'il avoit acquises en Thrace, dans le lieu de sa naissance, lorsqu'il s'y retira, par le louable motif de se soustraire à la domination injuste d'Opilius Macrinus.

14. Aurelien considérant l'importance du commerce d'Egypte, le plus nécessaire de tous ceux que Rome entretenoit alors, fit un réglement fixe & certain de toutes les marchandises que l'on en rapporteroit : en quoi étoient comprises non seulement celles de ce pays, qui étoient en grand nombre, vu sa fertilité, mais encore celles qui lui venoient des Indes. Et pour augmenter la facilité du transport, il prit un soin particulier de la navigation du Nil & du Tibre. Et afin que le menu peuple se sentît de cette abondance, il fit augmenter le poids du pain, sans en augmenter le prix.

15. Les peuples barbares du Nord ayant reconnu combien les forces de la mer contri-

buoient à la puissance des Romains, tâchoient en cela de les égaler. Ces Goths, qui furent vaincus par Claude, qui gouvernoit alors l'Empire, étoient venus contr'eux avec une armée de trois cents vingt mille hommes, & une flotte de deux mille vaisseaux. Zosime en fait monter le nombre à six mille, construits dans la mer Noire, vers l'embouchure du Niester, conduits dans l'Archipel; & qui périrent en partie dans les combats, & en partie par la peste. Les Arabes de leur côté, sous l'empire de Constans, l'an de Notre-Seigneur 639, chargerent la mer Méditerranée d'une flotte de dix-sept cents voiles, & se rendirent maîtres de l'isle de Chypre.

Zosim. lib. I.

16. Soit que l'on mette au nombre des Empereurs, ou des Tyrans, ce Firmus, qui s'étant emparé de l'Egypte, se révolta contre Aurelien, & fut opprimé par lui, il faut lui donner la louange d'avoir travaillé très-utilement pour l'avancement du commerce; envoyant souvent des vaisseaux marchands dans les Indes, & en rapportant de riches marchandises.

Saturnin courut une pareille fortune, après avoir aussi tenté l'Egypte. Les Historiens voulant faire connoître la nature, la puissance &

les richeſſes dont elle jouiſſoit alors, rapportent une lettre de l'Empereur Adrien, où il met entre les principales manufactures d'Egypte le verre, la carte, & les toiles de lin.

17. Si l'Empereur Probus, qui ne céda à aucun de ſes prédéceſſeurs en vertu & en mérite, avoit pu venir à bout de ſes grands deſſeins, il auroit porté la gloire & le bonheur de l'Empire Romain au ſouverain degré. Il eût voulu établir une paix univerſelle, & convertir en des uſages utiles au bien public les hommes, les travaux, & les dépenſes, que la guerre conſumoit. Ces uſages étoient la culture des terres, l'étude des ſciences, la navigation, & la marchandiſe. Et connoiſſant qu'une des plus grandes richeſſes d'un Etat conſiſte dans les bras & dans l'induſtrie des ſujets, il occupoit ſes troupes à un travail continuel & ſans relâche. Mais ce qui eût été ſi profitable à l'Empire, fut funeſte à l'Empereur, par une conjuration des ſoldats, dont l'ancienne diſcipline avoit dégénéré en un eſprit de révolte & de ſédition, & qui s'étoient rendus maîtres de la fortune & de la vie de leurs Empereurs. Il avoit pris ſoin d'ouvrir les embouchures des rivieres,

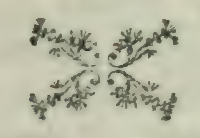
pour y donner entrée aux vaiſſeaux ; & il avoit fait particuliérement tant d'ouvrages dans le Nil, que Rome en tira dans la ſuite une plus grande abondance de bleds pour ſa ſubſiſtance.

18. Le commerce de Rome dut recevoir une grande diminution ſous l'empire de Diocletien, par la révolte de l'Angleterre, excitée par Carauſius, & continuée par Allectus, & qui dura dix ans. Ce Carauſius avoit le commandement de la flotte Britannique, dont j'ai parlé ci-deſſus. On lui avoit donné ordre de ſe ſervir de cette flotte, pour réprimer les pirateries que les Francs & les Saxons exerçoient dans la Manche d'Angleterre. Il s'acquitta de cette charge en vaillant homme, mais non pas en homme de bien ; car il convertiſſoit à ſon profit toutes les priſes qu'il faiſoit ſur eux. On prit des meſures pour punir cette infidélité, & il en prit de contraires pour s'en défendre. Il uſurpa le titre d'Empereur, & il envahit l'Angleterre. Il fallut ſouffrir une uſurpation que l'on ne pouvoit empêcher. Il jouit paiſiblement de ſon crime pendant ſept années. Allectus, ſon aſſocié, s'étant défait de lui, & l'ayant tué, lui ſuccéda, & recueillit le fruit de l'uſurpation de ſon pré-

déceſſeur. Il poſſéda l'Angleterre, qui après trois ans rentra enfin ſous l'obéiſſance des Romains. Le ſoulévement d'Egypte, cauſé par Achilleus, eût fait encore un autre grand déchet dans le commerce de Rome, ſi Dioclétien, en réprimant cette rebellion, & mettant à mort ſon auteur, & puniſſant ſévérement les Egyptiens qui l'avoient favoriſée, n'eût pris ſoin de mettre un meilleur ordre dans les affaires de l'Egypte, d'en réformer l'adminiſtration, & d'y faire beaucoup de bons réglements, qui y ont long-temps ſubſiſté. Ce fut alors que les Saxons commencerent à ſe faire connoître aux Romains, premiérement par des incurſions & des pirateries, & enſuite par des ravages ſur les côtes de la Gaule & de l'Angleterre ſituées ſur la Manche, & enfin par des établiſſements fixes, des peuplades de leur nation ſur ces mêmes côtes. Telle eſt l'origine du nom du rivage Saxonique, devenu ſi fameux dans l'Hiſtoire, & ſi bien marqué dans la Notice de l'Empire.

19. Les affaires de la Religion & de la guerre, qui occuperent Conſtantin, ne lui permirent pas de penſer à la propagation du commerce : mais la fondation de Conſtantinople,

qui fut une de ses principales entreprises, eut des suites qui apporterent de grands changements dans le trafic. Un des principaux fut dans le débit des marchandises d'Egypte. Les vaisseaux d'Alexandrie, qui avoient coutume de s'en charger, prirent la route de Constantinople. Pour faire subsister cette seconde Rome, on eut besoin des mêmes secours qui faisoient subsister l'ancienne. Comme cette nouvelle capitale se peuploit & s'augmentoit des habitants de l'ancienne, il fallut que l'Italie, qui se dépeuploit, se contentât de la subsistance que lui fournissoit l'Afrique.



CHAPITRE LVIII.

1. Description sommaire du commerce de Constantinople. Heureuse situation de cette ville. 2. Commerce de Constantinople traversé par les guerres des Goths & des Sarrasins. Fondation du Caire. 3. Le commerce de Constantinople s'entretient avec splendeur, ainsi qüe celui de Bagdad. 4. Le commerce d'Egypte, sous l'empire des Mammelus, consistoit principalement dans l'achat des enfants. 5. Révolutions arrivées dans le commerce de Constantinople sous les Empereurs successeurs de Constantin ; 6. sous Constance ; 7. sous Honorius ; 8. sous Leon.

1. QUAND les regles de la bonne politique n'auroient pas obligé les Empereurs de Constantinople de s'appliquer aux affaires de la mer, l'heureuse situation de cette capitale

naiſſante les y auroit invités, étendant ſa droite vers le midi dans l'Archipel, & dans toute la mer Méditerranée ; & ſa gauche dans la mer Noire, juſqu'aux Palus Méotides ; ayant toute l'Aſie en face, & toute l'Europe à revers. Auſſi voyons-nous dans le Code Théodoſien, & dans celui de Juſtinien, des marques bien expreſſes de cette application, & avec quel ſoin les intérêts des gens de mer ſont conſervés, & l'obligation où étoient les Particuliers d'aider de leurs vaiſſeaux l'Etat & l'Empire, dans les cas de néceſſité, comme il ſe pratique encore aujourd'hui en quelques endroits.

2. Mais les avantages que Rome pouvoit tirer de ces établiſſements, furent bien traverſés par les incurſions des Goths, & des autres peuples farouches du Nord, qui s'acharnerent avec fureur contre l'Empire Romain ; & en le forçant de penſer à ſa conſervation, lui ôterent le deſir de s'enrichir par le commerce étranger. Les Arabes, ſectateurs de Mahomet, vinrent enſuite, & érigerent un nouvel Etat plus formidable encore aux Romains que toute la férocité des Goths, & qui s'empara d'une grande partie de leur domination,

de leurs forces, & de leurs biens. Les Egyptiens, jusqu'alors si utiles à Constantinople pour sa subsistance, las de son gouvernement, qu'ils trouvoient pesant & dur, se soumirent aux Sarrasins. Ce fut l'an 984 de Notre-Seigneur que la ville de Caire fut bâtie, & qu'elle devint comme la concurrente de Constantinople, & une des plus grandes & des plus marchandes villes du monde.

3. Les Empereurs Grecs, malgré tant de redoutables ennemis, ne laissoient pas de se soutenir, & de continuer utilement leur commerce. Le Juif Benjamin, qui vécut vers la fin du douzieme siecle, dit que de son temps on voyoit à Constantinople un grand concours de Marchands, tant du Nord, de la Lombardie, & de l'Espagne, que de toute l'Asie, & de l'Egypte, qui y portoient les marchandises des Indes ; & que Bagdad étoit la seule ville qu'à cet égard on lui pût comparer. Bagdad, & les provinces qui l'environnoient, étant situées à la frontiere des Indes, y entretenoient alors un grand commerce ; & les marchandises qui en venoient, se répandant dans l'Asie, passoient ensuite par terre à Constanti-

nople. Les Perses & les Arabes ayant porté le girofle en Occident, les Grecs & les Latins y prirent si bien goût, que l'envie vint à quelques-uns de leurs Empereurs de conquérir ces pays d'Orient, pour être maîtres des épiceries.

4. Syracone & Saladin son fils s'étant faits Soudans d'Egypte, après y avoir éteint le califat des Sarrasins, leurs descendants, y établirent le gouvernement des Mammelus, & reprirent le commerce des Indes, qu'ils savoient avoir été si utile à l'Egypte. Et comme cette milice de Mammelus, qui dominoit en Egypte, ne s'entretenoit que par le trafic d'enfants, qu'ils alloient acheter dans la Circassie, chez les Comans, & dans les autres provinces de la Colchide, dans les Palus Méotides, & dans tous les autres lieux où ils en pouvoient trouver ; les Soudans furent obligés de traiter avec les Empereurs de Constantinople, pour obtenir la permission d'envoyer tous les ans un ou deux vaisseaux dans la mer Noire, pour cette emplette.

5. Après avoir donné une idée générale du succès qu'eut le commerce de Constantinople

dans la ſuite du temps, il faut remonter aux ſucceſſeurs de Conſtantin, & voir les principales révolutions qui arriverent aux affaires du trafic ſous leur gouvernement. On ne peut puiſer pour cela dans de meilleures ſources que dans le Code Théodoſien, & dans celui de Juſtinien, auxquels j'ai déjà eu recours : ſans entrer néanmoins dans un trop grand détail de ce que chacun de ces Princes a fait ou ordonné en faveur du négoce.

6. L'Empereur Conſtance fut un de ceux qui s'y ſont le plus ſignalés. Il ſe déclara protecteur des gens de mer ; il les mit à couvert des vexations & des avanies ; il les exempta des charges & des contributions publiques, & leur accorda de grands privileges : en quoi il fut ſoigneuſement ſecondé par Julien, qui ne portoit encore que le titre de Céſar. Ce fut par ſes ſoins que le commerce d'Angleterre, qui étoit déchu par les pirateries des Barbares, fut rétabli. Il répara & augmenta le nombre des vaiſſeaux qui portoient dans les Gaules les bleds d'Angleterre. Il les faiſoit enſuite tranſporter ſur des barques au dedans des rivieres, pour la proviſion des villes & des

campagnes

campagnes voiſines, plus ſoigneuſement qu'on n'avoit coutume de le pratiquer auparavant.

7. L'irruption des peuples du Nord, appellés ſecrétement par Stilichon, ſous l'empire d'Honorius, & principalement celle des Goths, dans les provinces occidentales, ſous la conduite d'Alaric, & la funeſte priſe de Rome, réduiſirent les Romains à de grandes extrêmités. Ils furent forcés de plus de ſonger à ſe défendre de pluſieurs Tyrans qui s'éleverent au même temps dans l'Empire ; non ſeulement des étrangers, mais encore de leurs propres ſujets : entre leſquels Attalus ayant tâché d'affamer l'Italie, en arrêtant les convois ordinaires qu'ils tiroient d'Afrique, en partit pour inonder Rome avec une flotte de trois mille ſept cents vaiſſeaux. Si l'on fut étonné d'un ſi formidable appareil, on le fut encore davantage de ſon prompt & honteux retour, lorſqu'on le vit revenir à Carthage avec un ſeul vaiſſeau, ayant pris la fuite à ſon abord en Italie, ſans avoir rendu aucun combat.

8. En l'an 468 de Notre-Seigneur, l'Empereur Leon dreſſa contre Genſeric, Roi des Vandales, une flotte d'onze cents vaiſſeaux,

qui auroit pu arrêter les progrès que ce Barbare faisoit sur les Romains, & rétablir leur puissance sur la mer, si par la trahison du Général Basilisque, beau-frere de l'Empereur, elle n'eût pas été brûlée par Genseric sur la côte d'Afrique.



CHAPITRE LIX.

1. Diverſes flottes entretenues par les Romains. Flotte d'Alexandrie. 2. Flotte d'Afrique. 3. Flotte d'Orient. 4. Flotte du Pont-Euxin. 5. Flotte des Gardes des tréſors. 6. Flotte pour le commerce d'Eſpagne. 7. Flottes particulieres entretenues par les Romains, & principalement celles qui ſont marquées dans la Notice de l'Empire.

1. SELON la diverſité des événements & des beſoins qui ſurvenoient dans l'Empire Romain, & ſuivant l'inégalité de l'humeur des Empereurs, le commerce avoit ſes viciſſitudes, ſon accroiſſement, & ſa décadence ; & les flottes qu'ils tenoient dans les divers ports de la mer Méditerranée & de l'Océan, étoient entretenues avec ſoin, ou né-

gligées. De toutes ces flottes, la plus considérable, & la plus importante, étoit celle d'Alexandrie, établie & réglée par Auguste, après qu'il eut réduit l'Egypte en forme de province. Quoique l'ordre qu'il prescrivit n'ait pas toujours été suivi ponctuellement, néanmoins le besoin que l'on en avoit, a fait qu'il n'a jamais été entiérement négligé jusqu'à la ruine de l'Empire. Dans la flotte d'Alexandrie je comprends celles des Indes & d'Ethiopie, qui étoient équipées dans la mer Rouge, & qui y rapportoient les marchandises de ces contrées, pour les envoyer ensuite à Alexandrie, par les canaux du Nil. J'ai déjà remarqué que Strabon rend un signalé témoignage de ce trafic, tel qu'il se pratiquoit de son temps, de la grandeur de ces flottes, & de la richesse de ces marchandises. Il nous apprend aussi combien Rome profitoit sur les péages qui lui revenoient alors de ce commerce, bien au delà de ceux qu'en tiroient les Rois d'Egypte avant que cet Etat fût réduit en province. Ce commerce des Indes étoit encore à Rome en sa splendeur du temps de Pline. Il falloit qu'il fût un peu déchu sous Trajan, puisque

Plin. lib. 6, cap. 23.

pour le rétablir, & pour le soutenir, il fut obligé d'entretenir une flotte dans la mer Rouge.

2. Je mets au second rang la flotte d'Afrique, qui a toujours été importante pour la traite des bleds, mais qui le devint bien davantage après la fondation de Constantinople; cette grande ville ayant eu besoin pour sa subsistance du secours d'Alexandrie, comme je l'ai dit : & l'ancienne Rome en étant privée, eut recours à l'Afrique, ayant déjà reconnu long-temps auparavant combien le commerce d'Afrique lui étoit avantageux; lorsque le plus jeune des Gracques tenta de rétablir Carthage, & d'en faire une colonie Romaine.

3. La troisieme flotte étoit celle qu'on appelloit d'Orient, dont la principale échelle étoit à Séleucie, ville de Syrie, située sur le fleuve Oronte; & d'où dépendoient aussi quelques flottes particulieres, comme celle de l'isle Carpathos, mentionnée dans la loi des Empereurs Honorius & Theodose, rapportée dans le Code Theodosien; & dans celle des Empereurs Valentinien, Valens, & Gratien, qu'on trouve dans le même Code. On voit par-là

Cod. Theod. l. 13, tit. 5, leg. 32, & leg. 14.

le ſoin que prenoient ces Princes de tenir complet le nombre des mariniers des provinces d'Orient. Cette même loi diſtingue bien expreſſément la flotte d'Orient de celle d'Egypte, & elle attribue aux mariniers qui la conduiſoient les mêmes privileges qu'à celle d'Afrique. Le Code de Juſtinien nous fournit une autre loi des mêmes Empereurs, Honorius & Theodoſe, qui regle le commerce qui ſe devoit exercer entre les Romains & les Perſes ; & preſcrit les lieux dans leſquels ſe devoient tenir leurs foires & leurs marchés, avec défenſe de paſſer outre, & de ſouffrir que les Perſes paſſaſſent ces mêmes bornes, pour entrer dans les terres des Romains, & épier leurs deſſeins, ſous prétexte de marchandiſe. Ce commerce qui ſe faiſoit par terre, bien avant dans l'Aſie, dépendoit de celui que cette flotte d'Orient exerçoit par mer. C'eſt de cette flotte d'Orient qu'entend parler l'Empereur Conſtance dans la loi inſérée au Code Theodoſien, où il accorde de ſi grands privileges aux mariniers qui la conduiſoient, & où il regle leurs ſalaires, à l'exemple de celle d'Alexandrie, qui conſiſtoit partie en bled, partie en argent.

Cod. Theod. lib. 13, *tit.* 5, *leg.* 7.

4. Les Romains tenoient encore une autre flotte de quarante voiles dans le Pont-Euxin ; non ſeulement pour contenir dans l'obéiſſance toutes ces nations qui en ſont proches, mais auſſi pour profiter par le commerce des marchandiſes que fourniſſent toutes ces diverſes régions. La conquête de la toiſon d'or que firent les Argonautes dans la Colchide, en peut ſervir d'échantillon.

5. La loi des Empereurs Leon & Zenon, qui ſe trouve dans le Code de Juſtinien, fait mention de la flotte des Gardes des tréſors. Ce même Code, après le Code Theodoſien, nous apprend dans une autre loi, que ces Gardes des tréſors étoient des Officiers Surintendants des finances. Je conjecture que cette flotte étoit particuliérement deſtinée à porter à Rome les revenus de l'Empire, que l'on tiroit des provinces adjacentes à la mer Méditerranée.

Cod. lib. 12, *tit.* 60, *leg.*

Cod. Theod. l. 8, *tit.* 7, *leg.* 14. *Cod. lib.* 12, *tit.* 24, *leg.* 2.

6. Quoiqu'il ne paroiſſe pas que les Romains entretinſſent des flottes réglées pour le commerce d'Eſpagne, il eſt certain néanmoins qu'un grand nombre de vaiſſeaux y étoit occupé ; & l'on voit dans les loix de l'Empereur

Cod. Theod. l. 13, tit. 5, leg. 4 & 10.

Conſtance, rapportées au Code Theodoſien, que quelques-uns des vaiſſeaux qui alloient d'Eſpagne à Rome, étoient chargés pour le ſervice de l'Etat.

7. Il eſt viſible que Rome n'auroit pas pu tenir tant de grandes provinces ſous ſon obéiſſance, & en tirer les tributs qu'elle leur avoit impoſés, & les denrées qui lui étoient utiles, ſans un grand nombre de navires entretenus dans un continuel exercice. Cela paroît clairement par toutes ces flottes particulieres, marquées dans la Notice de l'Empire, que l'on ſait avoir été dreſſée ſous Arcadius & Honorius. C'étoient de petites flottes que l'on tenoit dans les grands fleuves des provinces, pour pouvoir tranſporter commodément & promptement les troupes aux lieux où elles étoient néceſſaires.



CHAPITRE LX.

1. Protection & privileges accordés aux mariniers par les Empereurs. 2. Rigueur tenue d'ailleurs aux mariniers. 3. Le commerce défendu aux gens de qualité.

1. LES Empereurs donnoient une protection particuliere à tous les mariniers qui servoient dans les flottes employées au service de l'Etat. Le cinquieme titre du treizieme livre du Code Theodosien regarde uniquement leurs intérêts. La loi neuvieme de ce titre, donnée par l'Empereur Constance, & Julien encore César, ne restreint pas la protection accordée aux mariniers, à les mettre à couvert des injures personnelles; mais elle les garantit encore de toutes sortes de violences, de concussions ordinaires & extraordinaires, d'incommodités, & d'inquiétudes; & veut qu'ils jouissent d'une entiere sécurité: &

Cod. Theod. l. 13, tit. 5, leg. 5 & 7, & 8, & 9.

Justinien a jugé cette loi digne d'être rapportée dans son Code. Ces mêmes exemptions leur sont encore confirmées par le même Empereur, dans la quatrieme & la cinquieme loi du même titre du Code Theodosien ; & il défend de plus, sous peine de la vie, de détourner les vaisseaux des mariniers, malgré eux, à d'autres usages que ceux auxquels ils étoient destinés. La loi des Empereurs Valentinien, Valens, & Gratien, qui y est insérée, & qui défend, sous peine de la vie, de leur faire aucune insulte en leurs personnes, témoigne n'être qu'une répétition d'une infinité d'ordonnances précédentes. Arcadius, Honorius, & Theodose, ne les traiterent pas moins favorablement. Le même Code nous présente une autre loi des Empereurs Gratien, Valentinien, & Theodose, où en leur confirmant leurs privileges, ils ordonnent qu'ils en jouissent pour toujours, & dans tous les temps ; & défendent à tous Juges, Magistrats, & Supérieurs, sous peine de la vie, de les y troubler. Et ce qui pourroit paroître étrange, c'est que les Empereurs Valentinien, Theodose, & Arcadius, en déchargeant les mari-

Cod. lib. 11, tit. 1, leg. 3.

Cod. Theod. l. 13, tit. 5, leg. 19, & 24, & 26.

Cod. Theod. l. 13, tit. 5, leg. 17 & 23.

niers des tributs, y assujettissent les Marchands sans aucune exception : dont la véritable raison est, que les Marchands s'enrichissent au trafic, dont les mariniers ont toute la peine, & courent tout le péril. Quoique d'ailleurs j'aie fait voir ci-dessus que les loix Romaines excitoient les citoyens, par l'exemption des contributions publiques, à la fabrique des vaisseaux, & au trafic des bleds. Et parce que la bassesse de l'emploi des mariniers eût pu leur attirer le mépris, les Empereurs Valentinien, Theodose, & Arcadius, ne voulurent point donner entrée dans ce corps à ceux qui étoient dans l'indigence, ou qui exerçoient quelque commerce bas & honteux. Ils furent même élevés à la dignité de Chevaliers par Constantin & Julien, comme on le connoît par leur loi, insérée au Code Theodosien : & par une autre loi de Valentinien, Valens, & Gratien, il fut ordonné que l'on pût admettre à cette fonction de mariniers des sujets pris dans les plus honorables Compagnies, & même dans le Sénat.

Cod. Theod. lib. 13, *tit.* 5, *leg.* 18, & *leg.* 16, & *leg.* 14.

2. Mais tandis qu'on combloit les gens de mer de tant de graces, on leur faisoit obser-

ver d'ailleurs avec beaucoup de rigueur les regles qui leur étoient prescrites. Premiérement leur emploi dépendoit & étoit affecté à de certaines terres, dont les possesseurs étoient obligés envers l'Etat à la fonction de mariniers publics; mais de telle sorte que c'étoit seulement la terre, & non pas la personne, qui étoit assujettie à cette charge, tenant en cela de la nature des fiefs. Le titre entier du Code Theodosien, qui est intitulé, *Des terres des mariniers*, porte un ample témoignage de cette disposition. Lorsqu'ils vendoient ces terres, pour s'exempter de ces assujettissements qui y étoient attachés, ceux qui les achetoient entroient dans les mêmes obligations. Et les Empereurs Valentinien & Valens ordonnerent que lorsque ces terres affectées au service de la mer se trouveroient au pouvoir des étrangers, on les fît rentrer dans la possession des mariniers. Et cette obligation ne se prescrivoit que par cinquante années consécutives d'exemption. Il étoit de plus expressément défendu, & sous de grosses peines, aux mariniers, de se dispenser des corvées qu'ils devoient à l'Etat. Il ne leur étoit pas permis

Cod. Theod. lib. 13, *tit.* 6, *leg.* 5, & 6, & 7, & 8, & 9, & 10.

de se servir de l'occasion de ces voitures, pour charger des marchandises particulieres. On les obligeoit de tenir leurs vaisseaux d'une certaine grandeur, pour pouvoir porter une juste charge. Enfin, on ne leur permettoit pas de sortir de leur emploi, pour en prendre de plus honorables. Il étoit libre néanmoins aux Particuliers d'avoir des vaisseaux à eux en propre, & de s'en servir pour leur compte ; mais c'étoit à condition que l'Etat pourroit se servir de ces vaisseaux dans le besoin.

3. Cependant il ne faut pas dissimuler que parmi tant de soins que l'on prenoit pour avancer le commerce, on faisoit sentir désagréablement aux Marchands les dégoûts de leur emploi. Il étoit défendu d'exercer le trafic à ceux qui étoient Nobles de naissance, ou qui étoient constitués en dignité, ou qui étoient parvenus à une grande opulence. J'ai allégué ci-dessus quelques anciennes loix Romaines, qui défendoient aux Sénateurs la construction & la possession des navires ; de peur que ces moyens de s'agrandir ne leur en fissent naître l'envie. Les Empereurs Honorius & Theodose, qui sont auteurs de la loi

Cod. lib. 4. Tacit. leg. 3.

où ces réglements sont contenus, en donnent la raison ; afin, disent-ils, que le négoce se fasse plus aisément entre les gens de basse condition, que le respect qu'ils doivent aux gens de qualité empêcheroit de trafiquer avec liberté. Ciceron raisonne autrement, &, ce me semble, plus solidement : Le trafic, dit-il, est bas, quand il n'a qu'un petit profit pour objet ; mais il n'est pas fort blâmable, s'il est gros & abondant, rapportant de tous côtés beaucoup de marchandises, & les distribuant dans le public avec fidélité, & sans tromperie : que si après un profit raisonnable, on se contente des biens que l'on a acquis, & que l'on quitte le négoce de la mer, pour se retirer à la campagne, & s'adonner à l'Agriculture, ayant converti les biens que l'on a amassés en fonds de terre, je ne vois rien en cela que de louable.

Cicer. Offic. l. I.



CHAPITRE LXI.

1. Des foires & des marchés de Rome. 2. Des foires & des marchés plus éloignés de Rome.

1. L'Usage des foires & des marchés, où se faisoit le principal & plus grand commerce, étoit aussi ancien parmi les Romains que Rome même. Ces foires se tenoient dans Rome de neuf jours en neuf jours. Les gens de la campagne y apportoient les denrées que leur fournissoient leurs terres ou leur industrie. Quelques-uns en rapportent l'institution à Romulus; d'autres, au Roi Servius Tullius. Cet établissement a duré jusques sous les Empereurs.

2. Mais cela n'étoit que pour le voisinage de Rome; car les cantons plus éloignés n'en pouvoient pas profiter. Il fallut donc établir des foires & des marchés dans les campagnes; & pour le faire utilement, il fallut le faire avec ordre, & déterminer les lieux, les temps,

& les perſonnes qui jouiroient de ce droit. L'uſage a fort varié là deſſus. On l'a fait dépendre quelquefois de la coutume & de la poſſeſſion ; quelquefois d'une réſolution priſe par les plus conſidérables d'une Communauté, pour l'utilité publique, ſous l'autorité des Supérieurs majeurs ; quelquefois de l'ordonnance des Conſuls ; mais plus ordinairement de celle du Sénat. Il eſt remarquable que l'Empereur Claude voulant établir ſes droits de foire en quelques-unes de ſes terres, en demanda la permiſſion aux Conſuls. Et Pline dans ſes Epîtres marque qu'un homme qui avoit été Préteur, s'adreſſa au Sénat pour obtenir une pareille permiſſion. Mais enfin nous connoiſſons par les livres du Digeſte & du Code, que ce droit fut enfin dévolu aux Empereurs. La loi de Valens & de Valentinien, qui ſe trouve dans le Code, au titre des foires & des marchés, en établiſſant le droit des Empereurs ſur leur éreċtion, autoriſe en même temps le droit fondé ſur l'ancien uſage, & ſur la poſſeſſion. Cette même loi mettoit à couvert les Marchands & les marchandiſes qui ſe trouvoient à ces foires, des vexations & des

Plin. epiſt. lib. 5, epiſt. 5.

Cod. lib. 4, tit. 60, leg. unic.

des exactions arbitraires de ceux qui avoient droit de les aſſembler.

CONCLUSION.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que ma mémoire, mes obſervations, & mes réflexions m'ont pu fournir ſur l'Hiſtoire du Commerce & de la Navigation des Anciens. J'aurois pu enrichir cet Ouvrage par une plus grande & plus curieuſe recherche ; mais vous ſavez que mon temps n'eſt pas à moi, que je ne puis m'en attribuer la diſpoſition, & le divertir ailleurs, ſans une eſpece de larcin, ou du moins ſans une infidélité, que votre exemple me reprocheroit inceſſamment, en voyant votre application ſi conſtante & ſi infatigable à l'utilité publique, & à vos devoirs.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A.

B.

D.

F.

G.

H.

J.

L.

M.

N.

O.

P.



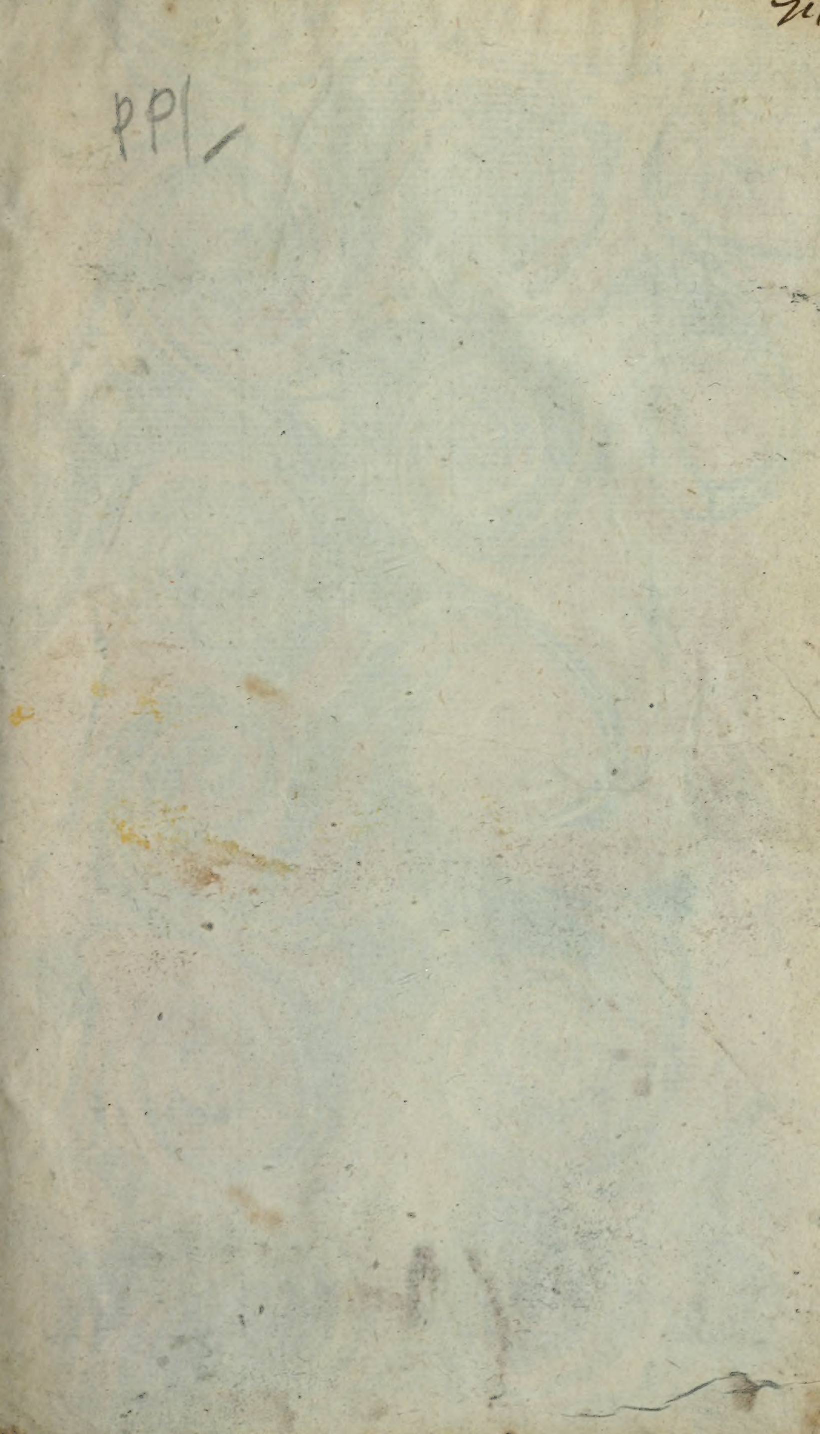
R.

S.

T.

V.

Fin de la Table des Matieres.






a39003 009542548b

